

12239 ff 24

ŒUVRES CHOISIES

DE

J. J. ROUSSEAU

DE GENÈVE.

TOME SIXIÈME.

A LONDRES.

COINAGE

D. E.

OF THE

DEPARTMENT

OF THE



OF THE

LES CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE PREMIER.

JE forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; & cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur, & je connois les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaudrais pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du Jugement dernier sonne quand elle voudra; je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement: voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, & s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire; j'ai pu supposer vrai ce que je sçavois avoir pu l'être, jamais ce que je sçavois être faux. Je me suis montré tel

que je fus , méprisable & vil quand je l'ai été , bon , généreux , sublime quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même , Etre éternel ; rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables : qu'ils écoutent mes Confessions , qu'ils gémissent de mes indignités , qu'ils rougissent de mes misères ; que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité , & puis qu'un seul te dise , s'il l'ose , *Je fus meilleur que cet homme-là.*

Je suis né à Genève en 1712 d'Isaac Rousseau , Citoyen , & de Suzanne Bernard , Citoyenne ; un bien fort médiocre à partager entre quinze enfans , ayant réduit presque à rien la portion de mon père , il n'avoit , pour subsister , que son métier d'Horloger , dans lequel il étoit , à la vérité , fort habile. Ma mère , fille du Ministre Bernard , étoit plus riche , elle avoit de la sagesse & de la beauté : ce n'étoit pas sans peine que mon père l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé presque avec leur vie : dès l'âge de huit à neuf ans , ils se promenoient ensemble tous les soirs sur la Treille ; à dix ans ils ne pouvoient plus se quitter. La sympathie , l'accord des ames affermit en eux le sentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux , nés tendres & sensibles , n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même disposition , ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes , & chacun d'eux jeta son cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le sort qui sembloit contrarier leur passion , ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant obtenir sa maîtresse , se consumoit de douleur ; elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidèle. Après cette épreuve , il ne restoit qu'à s'aimer toute la vie ; ils le jurèrent , & le Ciel bénit leur serment.

Gabriel Bernard , frère de ma mère , devint amoureux

d'une des sœurs de mon père , mais elle ne consentit à épouser le frère qu'à condition que son frère épouserait la sœur. L'amour arrangea tout , & les deux mariages se firent le même jour. Ainsi mon oncle étoit le mari de ma tante , & leurs enfans furent doublement mes cousins-germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année ; ensuite il fallut encore se séparer.

Mon oncle Bernard étoit Ingénieur : il alla servir dans l'Empire & en Hongrie sous le Prince Eugene. Il se distingua au siège & à la bataille de Belgrade. Mon père , après la naissance de mon frère unique , partit pour Constantinople où il étoit appelé , & devint Horloger du Serrail. Durant son absence, la beauté de ma mère , son esprit , ses talens (1) , lui attirèrent des hommages. Monsieur de la Closerie , Résident de France , fut des plus empressés à lui en offrir. Il falloit que sa passion fût vive , puisqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mère avoit plus que de la vertu pour s'en défendre , elle aimoit tendrement son mari ; elle le pressa de revenir. Il quitta tout & revint. Je fus le triste fruit de ce retour. Dix mois après , je naquis infirme & malade ; je coûtai la vie à ma mère , & ma naissance fut le premier de mes malheurs.

(1) Elle en avoit de trop brillans pour son état ; le Ministre son père , qui l'adoroit , ayant pris grand soin de son éducation. Elle dessinoit , elle chantoit , elle s'accompagnoit du Théorbe , elle avoit de la lecture & faisoit des vers passables. En voici qu'elle fit in-promptu dans l'absence de son frère & de son mari , se promenant avec sa belle-sœur & leurs deux enfans , sur un propos que quelqu'un lui tint à leur sujet.

Ces deux Messieurs qui sont absens

Nous sont chers de bien des manières :

Ce sont nos amis , nos amans ;

Ce sont nos maris & nos frères ;

Et les pères de ces enfans.

Je n'ai pas sçu comment mon père supporta cette perte ; mais je sçais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyoit la revoir en moi , sans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée ; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs , à ses convulsives étreintes , qu'un regret amer se mêloit à ses caresses ; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me disoit : Jean-Jacques , parlons de ta mère ; je lui disois ; hé bien , mon père , nous allons donc pleurer ; & ce mot seul lui tiroit déjà des larmes. Ah ! disoit-il en gémissant , rends-la moi , console-moi d'elle , remplis le vide qu'elle a laissé dans mon ame. T'aimerois-je ainsi si tu n'étois que mon fils ? Quarante ans après l'avoir perdue , il est mort dans les bras d'une seconde femme , mais le nom de la première à la bouche , & son image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis , un cœur sensible est le seul qu'ils me laissèrent ; mais il avoit fait leur bonheur , & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né presque mourant ; on espéroit peu de me conserver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée , & qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laisser souffrir plus cruellement d'une autre façon. Une sœur de mon père , fille aimable & sage , prit si grand soin de moi qu'elle me sauva. Au moment où j'écris ceci elle est encore en vie , soignant , à l'âge de quatre-vingt ans , un mari plus jeune qu'elle , mais usé par la boisson. Chère tante , je vous pardonne de m'avoir fait vivre , & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai aussi ma mie Jaqueline encore vivante , saine & robuste. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naissance , pourront me les fermer à ma mort.

Je sentis avant de penser : c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans : je ne sçais comment j'appris à lire ; je ne me souviens que de mes premières lectures & de leur effet sur moi : c'est le tems d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mère avoit laissé des Romans. Nous nous mîmes à les lire après souper, mon père & moi. Il n'étoit question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusans ; mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lisions tour-à-tour sans relâche, & passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles, disoit, tout honteux : allons nous coucher, je suis plus enfant que toi.

En peu de tems j'acquis par cette dangereuse méthode, non-seulement une extrême facilité à lire & à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avois aucune idée des choses, que tous les sentimens m'étoient déjà connus. Je n'avois rien conçu ; j'avois tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéroient point la raison que je n'avois pas encore ; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, & me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres & romanesques, dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver suivant ce fut autre chose. La bibliothèque de ma mère épuisée, on eut recours à la portion de celle de son père qui nous étoit échue. Heureusement il s'y trouva de bons livres ; & cela ne pouvoit guères être autrement ; cette bibliothèque ayant été formée par un Ministre, à la vérité, & sçavant même, car c'étoit la mode alors, mais homme de goût & d'esprit. L'histoire de l'Eglise & de l'Empire par le Sueur, le discours de Bossuet sur l'histoire universelle, les

hommes illustres de Plutarque, l'histoire de Venise par Nani, les métamorphoses d'Ovide, La Bruyère, les mondes de Fontenelle, ses Dialogues des morts, & quelques tomes de Molière, furent transportés dans le cabinet de mon père, & je les lui lisois tous les jours durant son travail. J'y pris un goût rare & peut-être unique à cet âge. Plutarque, sur-tout, devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenois à le relire sans cesse me guérit un peu des Romans, & je préfèrai bientôt Agésilas, Brutus, Aristide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionnoient entre mon père & moi se forma cet esprit libre & républicain, ce caractère indomptable & fier, impatient de joug & de servitude qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor. Sans cesse occupé de Rome & d'Athènes; vivant, pour ainsi dire, avec leurs grands hommes, né moi-même Citoyen d'une République, & fils d'un père dont l'amour de la patrie étoit la plus forte passion, je m'en enflammois à son exemple; je me croyois Grec ou Romain; je devenois le personnage dont je lisois la vie: le récit des traits de constance & d'intrépidité qui m'avoient frappé me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'aventure de Scévola, on fut effrayé de me voir avancer & tenir la main sur un réchaud pour représenter son action.

J'avois un frère plus âgé que moi de sept ans. Il apprenoit la profession de mon père. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faisoit un peu négliger, & ce n'est pas cela que j'approuve. Son éducation se sentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître, d'où il faisoit des escapades, comme il en avoit fait de la maison paternelle. Je ne le voyois presque point: à

peine puis-je dire avoir fait connoissance avec lui ; mais je ne laissois pas de l'aimer tendrement , & il m'aimoit , autant qu'un polisson peut aimer quelque chose. Je me souviens qu'une fois que mon père le châtioit rudement & avec colère , je me jettai impétueusement entre deux l'embrassant étroitement. Je le couvris ainsi de mon corps recevant les coups qui lui étoient portés , & je m'obstinai si bien dans cette attitude qu'il fallut enfin que mon père lui fit grace , soit désarmé par mes cris & mes larmes , soit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frère tourna si mal qu'il s'enfuit & disparut tout-à-fait. Quelque tems après on sçut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une seule fois. On n'a plus eu de ses nouvelles depuis ce tems-là , & voilà comment je suis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment , il n'en fut pas ainsi de son frère , & les enfans des Rois ne sçauroient être soignés avec plus de zèle que je le fus durant mes premiers ans , idolâtré de tout ce qui m'environnoit , & toujours , ce qui est bien plus rare , traité en enfant chéri , jamais en enfant gâté. Jamais une seule fois, jusqu'à ma sortie de la maison paternelle , on ne m'a laissé courir seul dans la rue avec les autres enfans : jamais on n'eut à réprimer en moi ni à satisfaire aucune de ces fantasques humeurs qu'on impute à la nature , & qui naissent toutes de la seule éducation. J'avois les défauts de mon âge ; j'étois babillard , gourmand , quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits , des bonbons , de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaisir à faire du mal , du dégât , à charger les autres , à tourmenter de pauvres animaux. Je me souviens pourtant d'avoir une fois pissé dans la marmite d'une de nos voisines appelée Madame Clot , tandis qu'elle étoit au préche. J'avoue même que ce souvenir me fait encore rire , parce que Madame Clot , bonne femme au demeurant , étoit

bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte & véridique histoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment serois-je devenu méchant, quand je n'avois sous les yeux que des exemples de douceur, & autour de moi que les meilleurs gens du monde ? Mon père, ma tante, ma mie, mes parens, nos amis, nos voisins, tout ce qui m'environnoit ne m'obéissoit pas à la vérité, mais m'aimoit ; & moi je les aimois de même. Mes volontés étoient si peu excitées & si peu contrariées qu'il ne me venoit pas dans l'esprit d'en avoir. Je puis jurer que jusqu'à mon asservissement sous un maître, je n'ai pas sçu ce que c'étoit qu'une fantaisie. Hors le tems que je passois à lire ou écrire auprès de mon père, & celui où ma mie me menoit promener, j'étois toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle, & j'étois content. Son enjouement, sa douceur, sa figure agréable, m'ont laissé de si fortes impressions, que je vois encore son air, son regard, son attitude ; je me souviens de ses petits propos caressans : je dirois comment elle étoit vêtue & coiffée, sans oublier les deux crochets que ses cheveux noirs faisoient sur ses tempes, selon la mode de ce tems-là.

Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la musique qui ne s'est bien développée en moi que long-tems après. Elle sçavoit une quantité prodigieuse d'airs & de chansons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La sérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la tristesse. L'attrait que son chant avoit pour moi fut tel que non-seulement plusieurs de ses chansons me sont toujours restées dans la mémoire, mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, se retracent à mesure que

Je vieillis , avec un charme que je ne puis exprimer. Diraient-
on que moi , vieux radoteur , rongé de soucis & de peines ,
je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant en
marmotant ces petits airs d'une voix déjà cassée & trem-
blante ? Il y en a un sur-tout , qui m'est bien revenu tout en-
tier , quant à l'air ; mais la seconde moitié des paroles s'est
constamment refusée à tous mes efforts pour me la rappeler ,
quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes. Voici le
commencement , & ce que j'ai pu me rappeler du reste.

*Tircis , je n'ose
Ecouter ton chalumeau
Sous l'Ormeau ;
Car on en cause
Déjà dans notre hameau.*

.
. *un Berger*
. *s'engager*
. *sans danger ;*
Et toujours l'épine est sous la rose.

Je cherche où est le charme attendrissant que mon
cœur trouve à cette chanson : c'est un caprice auquel je ne
comprends rien ; mais il m'est de toute impossibilité de la
chanter jusqu'à la fin , sans être arrêté par mes larmes. J'ai
cent fois projeté d'écrire à Paris pour faire chercher le
reste des paroles , si tant est que quelqu'un les connoisse
encore. Mais je suis presque sûr que le plaisir s'évanouiroit
en partie , si j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre
tante Sufon l'ont chanté.

Telles furent les premières affections de mon entrée à la
vie ; ainsi commençoit à se former ou à se montrer en
moi ce cœur à-la-fois si fier & si tendre , ce caractère
efféminé , mais pourtant indomptable , qui , flottant tou-
jours entre la faiblesse & le courage , entre la mollesse &

la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même, & a fait que l'abstinence & la jouissance, le plaisir & la sagesse, m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les suites ont influé sur le reste de ma vie. Mon père eut un démêlé avec un M. G***, Capitaine en France, & apparenté dans le Conseil. Ce G***, homme insolent & lâche, saigna du nez, &, pour se venger, accusa mon père d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon père, qu'on voulut envoyer en prison, s'obstinoit à vouloir que, selon la loi, l'accusateur y entrât aussi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux sortir de Genève & s'expatrier pour le reste de sa vie, que de céder sur un point où l'honneur & la liberté lui paroissoient compromis.

Je restai sous la tutelle de mon oncle Bernard, alors employé aux fortifications de Genève. Sa fille aînée étoit morte, mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis ensemble à Boffey en pension chez le Ministre Lambercier, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation.

Deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, & me ramenèrent à l'état d'enfant. A Genève, où l'on ne m'imposoit rien, j'aimois l'application, la lecture, c'étoit presque mon seul amusement. A Boffey le travail me fit aimer les jeux qui lui servoient de relâche. La campagne étoit pour moi si nouvelle que je ne pouvois me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le souvenir des jours heureux que j'y ai passés m'a fait regretter son séjour & ses plaisirs dans tous les âges, jusqu'à celui qui m'y a ramené. M. Lambercier étoit un homme fort raisonnable, qui, sans négliger notre instruction, ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il s'y prenoit bien est que, malgré mon aversion

aversion pour la gêne , je ne me suis jamais rappelé avec dégoût mes heures d'étude , & que , si je n'appris pas de lui beaucoup de choses , ce que j'appris je l'appris sans peine , & n'en ai rien oublié.

La simplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix inestimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Jusqu'alors je n'avois connu que des sentimens élevés , mais imaginaires. L'habitude de vivre ensemble dans un état paisible m'unit tendrement à mon cousin Bernard. En peu de tems j'eus pour lui des sentimens plus affectueux que ceux que j'avois eu pour mon frère , & qui ne se sont jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué , fort fluët , aussi doux d'esprit que foible de corps , & qui n'abusoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maison , comme fils de mon tuteur. Nos travaux , nos amusemens , nos goûts étoient les mêmes ; nous étions seuls ; nous étions de même âge ; chacun des deux avoit besoin d'un camarade : nous séparer étoit en quelque sorte nous anéantir. Quoique nous eussions peu d'occasions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre , il étoit extrême , & non-seulement nous ne pouvions vivre un instant séparés , mais nous n'imaginions pas que nous pussions jamais l'être. Tous deux d'un esprit facile à céder aux caresses , complaisans quand on ne vouloit pas nous contraindre , nous étions toujours d'accord sur tout. Si , par la faveur de ceux qui nous gouvernoient , il avoit sur moi quelque ascendant sous leurs yeux ; quand nous étions seuls , j'en avois un sur lui qui rétablissoit l'équilibre. Dans nos études , je lui soufflois sa leçon quand il hésitoit ; quand mon thème étoit fait , je lui aidais à faire le sien , & dans nos amusemens mon goût plus actif lui servoit toujours de guide. Enfin nos deux caractères s'accordoient si bien , & l'amitié qui nous unissoit étoit si vraie , que dans plus de cinq ans que nous

fûmes presque inféparables, tant à Boffey qu'à Genève, nous nous battîmes fouvent, je l'avoue, mais jamais on n'eut befoin de nous féparer, jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure, & jamais une feule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accusation. Ces remarques font, fi l'on veut, puériles; mais il en réfulte pourtant un exemple peut-être unique, depuis qu'il existe des enfans.

La manière dont je vivois à Boffey me convenoit fi bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tems pour fixer abfolument mon caractère. Les fentimens tendres, affectueux, paifibles, en faisoient le fond. Je crois que jamais individu de notre efèce n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des mouvemens sublimes, mais je retombois auffi-tôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes defirs. J'étois doux, mon coufin l'étoit; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers, je ne fus ni témoin ni victime d'un fentiment violent. Tout nourriffoit dans mon cœur les difpofitions qu'il reçut de la nature. Je ne connoiffois rien d'auffi charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute chofe. Je me fouviendrai toujours qu'au temple, répondant au catéchifme, rien ne me troubloit plus, quand il m'arrivoit d'héfiter, que de voir fur le vifage de Mademoifelle Lambertier des marques d'inquiétude & de peine. Cela feul m'affligeoit plus que la honte de manquer en public, qui m'affectoit pourtant extrêmement: car, quoique peu fenfible aux louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des réprimandes de Mademoifelle Lambertier me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au befoin de févérité,

non plus que son frère : mais comme cette sévérité , presque toujours juste , n'étoit jamais emportée , je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni , & le signe du mécontentement n'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il est embarrassant de m'expliquer mieux , mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeunesse , si l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indistinctement & souvent indiscretement. La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple aussi commun que funeste , me fait résoudre à le donner.

Comme Mademoiselle Lamercier avoit pour nous l'affection d'une mère , elle en avoit aussi l'autorité , & la portoit quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfans , quand nous l'avions méritée. Assez long-tems elle s'en tint à la menace , & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me sembloit très-effrayante ; mais après l'exécution , je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été ; & ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit imposé. Il falloit même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur , dans la honte même , un mélange de sensualité qui m'avoit laissé plus de desir que de crainte de l'éprouver de rechef par la même main. Il est vrai que , comme il se mêloit sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe , le même châtiment reçu de son frère , ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais de l'humeur dont il étoit , cette substitution n'étoit guères à craindre ; & si je m'abstenois de mériter la correction , c'étoit uniquement de peur de fâcher Mademoiselle Lamercier ; car tel est en moi

l'empire de la bienveillance , & même de celle que les sens ont fait naître , qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois sans la craindre , arriva sans qu'il y eût de ma faute , c'est-à-dire , de ma volonté ; & j'en profitai , je puis dire , en sûreté de conscience. Mais cette seconde fois fut aussi la dernière : car Mademoiselle Lamercier s'étant sans doute aperçue à quelques signes que ce châtiment n'alloit pas à son but , déclara qu'elle y renonçoit & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions jusques-là couché dans sa chambre , & même en hiver quelquefois dans son lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre , & j'eus désormais l'honneur , dont je me serois bien passé , d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant , reçu à huit ans par la main d'une fille de trente , a décidé de mes goûts , de mes desirs , de mes passions , de moi pour le reste de ma vie , & cela , précisément dans le sens contraire à ce qui devoit s'ensuivre naturellement ? En même-tems que mes sens furent allumés , mes desirs prirent si bien le change , que , bornés à ce que j'avois éprouvé , ils ne s'avisèrent point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dans ma naissance , je me conservai pur de toute souillure jusqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs se développent. Tourmenté long-tems , sans sçavoir de quoi , je dévorais d'un œil ardent les belles personnes ; mon imagination me les rappelloit sans cesse , uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode , & en faire autant de Demoiselles Lamercier.

Même après l'âge nubile , ce goût bizarre toujours persistant , & porté jusqu'à la dépravation , jusqu'à la

folie , m'a conservé les mœurs honnêtes qu'il sembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeste & chaste , c'est assurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas seulement des personnes d'une sagesse exemplaire , mais d'une réserve que depuis long-tems les femmes ne connoissent plus. Mon père , homme de plaisir , mais galant à la vieille mode , n'a jamais tenu , près des femmes qu'il aimoit le plus , des propos dont une vierge eût pu rougir ; & jamais on n'a poussé plus loin que dans ma famille , & devant moi , le respect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. Lambercier sur le même article , & une fort bonne servante y fut mise à la porte , pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-seulement je n'eus jusqu'à mon adolescence aucune idée distincte de l'union des sexes ; mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi que sous une image odieuse & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'est jamais effacée ; je ne pouvois voir un débauché sans dédain , sans effroi même : car mon aversion pour la débauche alloit jusques-là , depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux , je vis des deux côtés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens-la faisoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes , me revenoit aussi toujours à l'esprit en pensant aux autres , & le cœur me soulevoit à ce seul souvenir.

Ces préjugés de l'éducation , propres par eux-mêmes à retarder les premières explosions d'un tempérament combustible , furent aidés , comme j'ai dit , par la diversion que firent sur moi les premières pointes de la sensualité. N'imaginant que ce que j'avois senti , malgré des effervescences de sang très-incommodes , je ne sçavois porter mes desirs que vers l'espèce de volupté qui m'étoit connue , sans aller jamais jusqu'à celle qu'on m'avoit ren-

due haïffable , & qui tenoit de si près à l'autre , sans que j'en eusse le moindre soupçon. Dans mes fortes fantaisies , dans mes érotiques fureurs , dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois , j'empruntois imaginairement le secours de l'autre sexe , sans penser jamais qu'il fût propre à nul autre usage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-seulement donc c'est ainsi qu'avec un tempérament très-ardent , très-lascif , très-précoce , je passai toutefois l'âge de puberté sans désirer , sans connoître d'autres plaisirs des sens que ceux dont Mademoiselle Lambercier m'avoit très-innocemment donné l'idée ; mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme , c'est encore ainsi que ce qui devoit me perdre , me conserva. Mon ancien goût d'enfant , au-lieu de s'évanouir , s'affocia tellement à l'autre , que je ne pus jamais l'écarter des desirs allumés par mes sens ; & cette folie , jointe à ma timidité naturelle , m'a toujours rendu très-peu entreprenant près des femmes , faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire ; l'espèce de jouissance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme ne pouvant être usurpée par celui qui la desire , ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter & à me taire auprès des personnes que j'aimois le plus. N'osant jamais déclarer mon goût , je l'amusois du moins par des rapports qui m'en conservoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse , obéir à ses ordres , avoir des pardons à lui demander , étoient pour moi de très-douces jouissances , & plus ma vive imagination m'enflammoit le sang , plus j'avois l'air d'un amant transi. On conçoit que cette manière de faire l'amour n'amène pas des progrès bien rapides , & n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en font l'objet. J'ai donc fort peu possédé , mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière , c'est-à-dire par l'ima-

gination. Voilà comment mes sens, d'accord avec mon humeur timide & mon esprit romanesque, m'ont conservé des sentimens purs & des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui, peut-être avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obscur & fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule & honteux. Dès-à-présent je suis sûr de moi; après ce que je viens d'oser dire, rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de semblables aveux, sur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois par les fureurs d'une passion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de sens, & saisi d'un tremblement convulsif dans tout mon corps, jamais je n'ai pu prendre sur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la seule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance, avec un enfant de mon âge; encore fut-ce elle qui en fit la première proposition.

En remontant de cette sorte aux premières traces de mon être sensible, je trouve des élémens qui, semblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laissé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & simple, & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonstances de si différentes combinaisons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils eussent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des ressorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même source d'où la luxure & la mollesse ont coulé dans mon sang? Sans quitter le sujet dont je viens de parler, on en va voir sortir une impression bien différente.

J'étudiois un jour seul ma leçon dans la chambre contiguë à la cuisine. La servante avoit mis sécher à la plaque les peignes de Mademoiselle Lambercier. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit brisé. A qui s'en prendre de ce dégât ? personne autre que moi n'étoit entré dans la chambre. On m'interroge ; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mademoiselle Lambercier se réunissent, m'exhortent, me pressent, me menacent ; je persiste avec opiniâtreté ; mais la conviction étoit trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux, elle méritoit de l'être. La méchanceté, le mensonge, l'obstination parurent également dignes de punition : mais pour le coup ce ne fut pas par Mademoiselle Lambercier qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle Bernard ; il vint. Mon pauvre cousin étoit chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remède dans le mal même, on eût voulu pour jamais amortir mes sens dépravés, on n'auroit pu mieux s'y prendre. Aussi me laissèrent-ils en repos pour long-tems.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à plusieurs fois, & mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois souffert la mort & j'y étois résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appella pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pièces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, & je n'ai pas peur d'être puni de rechef pour le même fait. Hé bien ! je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni cassé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y

avois pas même songé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât se fit ; je l'ignore , & ne puis le comprendre ; ce que je sçais très-certainement, c'est que j'en étois innocent.

Qu'on se figure un caractère timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les passions ; un enfant toujours gouverné par la voix de la raison , toujours traité avec douceur, équité, complaisance ; qui n'avoit pas même l'idée de l'injustice , & qui, pour la première fois, en éprouve une si terrible , de la part précisément des gens qu'il chérit & qu'il respecte le plus. Quel renversement d'idées ! quel désordre de sentimens ! quel bouleversement dans son cœur, dans sa cervelle , dans tout son petit être intelligent & moral ! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il est possible ; car pour moi, je ne me sens pas capable de démêler , de suivre la moindre trace de ce qui se passoit alors en moi.

Je n'avois pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnoient ; & , pour me mettre à la place des autres , je me tenois à la mienne , & tout ce que je sentoais , c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'étoit peu sensible : je ne sentoais que l'indignation , la rage , le désespoir. Mon cousin , dans un cas à-peu-près semblable, & qu'on avoit puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité , se mettoit en fureur à mon exemple , & se montoit, pour ainsi dire , à mon unisson. Tous deux dans le même lit nous nous embrassions avec des transports convulsifs , nous étouffions ; & quand nos jeunes cœurs un peu foulagés , pouvoient exhaler leur colère , nous nous levions sur notre séant , & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force : *Carnifex , Carnifex , Carnifex.*

Je sens, en écrivant ceci, que mon pouls s'élève encore ; ces momens me seront toujours préens , quand je vivrois cent mille ans. Ce premier sentiment de la violence & de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon ame , que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion ; & ce sentiment , relatif à moi dans son origine , a pris une telle consistance en lui-même , & s'est tellement détaché de tout intérêt personnel , que mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste , quel qu'en soit l'objet & en quelque lieu qu'elle se commette , comme si l'effet en retomboit sur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce , les subtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre , je partirois volontiers pour aller poignarder ces misérables , dussai-je cent fois y périr. Je me suis souvent mis en nage , à poursuivre à la course , ou à coups de pierre un coq , une vache , un chien , un animal que j'en voyois tourmenter un autre , uniquement parce qu'il se sentoît le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel , & je crois qu'il l'est ; mais le souvenir profond de la première injustice que j'ai soufferte y fut trop long-tems & trop fortement lié , pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la sérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur , & je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête-là. Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre , mais ayant cessé d'en jouir. C'étoit en apparence la même situation , & en effet une toute autre manière d'être. L'attachement , le respect , l'intimité , la confiance , ne lioient plus les élèves à leurs guides ; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui lisoient dans nos cœurs : nous étions moins honteux de mal faire , & plus craintifs d'être

accusés ; nous commençons à nous cacher , à nous mutiner , à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidissoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de simplicité qui va au cœur. Elle nous sembloit déserte & sombre ; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous cessâmes de cultiver nos petits jardins , nos herbes , nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légèrement la terre & crier de joie , en découvrant le germe du grain que nous avions semé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie ; on se dégoûta de nous ; mon oncle nous retira , & nous nous séparâmes de M. & Mademoiselle Lambercier , rassasiés les uns des autres , & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Boffey , sans que je m'en sois rappelé le séjour d'une manière agréable par des souvenirs un peu liés : mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse , je sens que ces mêmes souvenirs renaissent , tandis que les autres s'effacent , & se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour ; comme si , sentant déjà la vie qui s'échappe , je cherchois à la ressaisir par ses commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux , des personnes , des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre , une hirondelle entrant par la fenêtre , une mouche se poser sur ma main , tandis que je récitois ma leçon : je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions ; le cabinet de M. Lambercier à main droite , une estampe représentant tous les Papes , un baromètre , un grand calendrier ; des framboisiers qui , d'un jardin fort élevé dans lequel la maison s'enfonçoit sur le derrière , venoient ombrager la fenêtre , &

passoient quelquefois jusqu'en dedans. Je sçais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de sçavoir tout cela ; mais j'ai besoin , moi , de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge , qui me font encore treffaillir d'aise quand je me les rappelle ! Cinq ou six sur-tout. . . . composons. Je vous fais grace de cinq , mais j'en veux une , une seule ; pourvu qu'on me la laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible , pour prolonger mon plaisir.

Si je ne cherchois que le vôtre , je pourrois choisir celle du derrière de Mademoiselle Lamercier , qui , par une malheureuse culbute au bas du pré , fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à son passage ; mais celle du noyer de la terrasse est plus amusante pour moi qui fus acteur , au-lieu que je ne fus que spectateur de la culbute ; & j'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui , bien que comique en lui-même , m'alarmoit pour une personne que j'aimois comme une mère , & peut-être plus.

O vous , lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse , écoutez-en l'horrible tragédie , & vous abstenez de frémir si vous pouvez.

Il y avoit hors la porte de la cour une terrasse à gauche en entrant , sur laquelle on alloit souvent s'asseoir l'après-midi , mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner , M. Lamercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires en furent les parrains , & , tandis qu'on combloit le creux , nous tenions l'arbre chacun d'une main , avec des chants de triomphe. On fit , pour l'arroser , une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour , ardens spectateurs de cet arrosement , nous nous confirmions , mon cousin & moi , dans l'idée très-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche ;

& nous résolûmes de nous procurer cette gloire, sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, & nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oublîâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir ; car l'eau venoit d'assez loin, & on ne nous laissoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, & cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner & pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure ; persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, & que, ne sçachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant ; nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de séchereffe. Enfin la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosoit le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole ; l'entrée se remplissoit d'ordures ; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus*. Nous creusâmes davantage la terre & notre bassin pour donner à l'eau son écoulement ; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à

la file , & d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là , nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire voie , qui , faisant une espèce de grillage ou de crapaudine , retenoient le limon & les pierres , sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée , & le jour où tout fut fait , nous attendîmes , dans des tranfès d'espérance & de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente , cette heure vint enfin : M. Lambercier vint aussi à son ordinaire assister à l'opération , durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre , auquel très-heureusement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verser le premier sceau d'eau , que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect , la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier , & ce fut dommage , car il prenoit grand plaisir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins , il s'écrie à son tour , regarde , apperçois la friponnerie , se fait brusquement apporter une pioche , donne un coup , fait voler deux ou trois éclats de nos planches , & criant à pleine tête : *un aqueduc , un aqueduc !* il frappe de toutes parts des coups impitoyables , dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment , les planches , le bassin , le saule , tout fut détruit , tout fut labouré ; sans qu'il y eût , durant cette expédition terrible , nul autre mot prononcé , sinon l'exclamation qu'il répétoit sans cesse : *un aqueduc , s'écrioit-il , en brisant tout , un aqueduc , un aqueduc !*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On se trompera : tout fut fini. M. Lambercier ne

nous dit pas un mot de reproche , ne nous fit pas plus mauvais visage , & ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée ; car le rire de M. Lamercier s'entendoit de loin ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore , c'est que , passé le premier saisissement , nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre , & nous nous rappellions souvent la catastrophe du premier , en répétant entre nous avec emphase : *un aqueduc , un aqueduc !* Jusques-là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Aristide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu construire un aqueduc de nos mains , avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre , me paroissoit le suprême degré de la gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que César à trente.

L'idée de ce noyer & la petite histoire qui s'y rapporte m'est si bien restée ou revenue , qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Genève en 1754 , étoit d'aller à Bossey revoir les monumens des jeux de mon enfance & sur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déjà le tiers d'un siècle. Je fus si continuellement obsédé , si peu maître de moi-même , que je ne pus trouver le moment de me satisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occasion renaisse jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le desir avec l'espérance ; & je suis presque sûr , que si jamais , retournant dans ces lieux chéris , j'y retrouvais mon cher noyer encore en être , je l'arroserois de mes pleurs.

Déretour à Geneve , je passai deux ou trois ans chez mon oncle en attendant qu'on résolût ce que l'on feroit de moi. Comme il destinoit son fils au génie , il lui fit apprendre un peu de dessin & lui enseignoit les élémens d'Euclide. J'apprenois tout cela par compagnie , & j'y pris goût .

sur-tout au dessin. Cependant on délibéroit si l'on me feroit horloger, procureur ou ministre. J'aimois mieux être ministre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mère, à partager entre mon frère & moi, ne suffisoit pas pour pousser mes études. Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien pressant encore, je restois en attendant chez mon oncle, perdant à-peu-près mon tems, & ne laissant pas de payer, comme il étoit juste, une assez forte pension.

Mon oncle, homme de plaisir, ainsi que mon père, ne sçavoit pas comme lui se captiver pour ses devoirs, & prenoit assez peu de soin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu piétiste, qui aimoit mieux chanter les psaumes que veiller à notre éducation. On nous laissoit presque une liberté entière dont nous n'abusâmes jamais. Toujours inséparables, nous nous suffisions l'un à l'autre, & n'étant point tentés de fréquenter les polissons de notre âge, nous ne primes aucune des habitudes libertines que l'oisiveté nous pouvoit inspirer. J'ai même tort de nous supposer oisifs, car de la vie nous ne le fûmes moins, & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amusemens dont nous nous passionnions successivement nous tenoient ensemble occupés dans la maison, sans que nous fussions même tentés de descendre à la rue. Nous faisions des cages, des flûtes, des volans, des tambours, des maisons, des *équiffes*, des arbalêtres. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand-père, pour faire des montres à son imitation. Nous avions sur-tout un goût de préférence, pour barbouiller du papier, dessiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Genève un charlatan Italien, appelé *Gamba-corta*; nous allâmes le voir une fois, & puis nous n'y voulûmes plus aller: mais il avoit des marionnettes, & nous nous mîmes à faire des marionnettes; ses marionnettes jouoient des manières de comédies, & nous
fîmes

fimes des Comédies pour les nôtres. Faute de pratique, nous contrefaisions du gosier la voix de polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle Bernard ayant un jour lu dans la famille un très-beau sermon de sa façon, nous quittâmes les comédies, & nous nous mîmes à composer des sermons. Ces détails ne sont pas fort intéressans, je l'avoue; mais ils montrent à quel point il falloit que notre première éducation eût été bien dirigée pour que, maîtres presque de notre tems & de nous dans un âge si tendre, nous fussions si peu tentés d'en abuser. Nous avions si peu besoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occasion. Quand nous allions nous promener nous regardions en passant leurs jeux sans convoitise, sans songer même à y prendre part. L'amitié remplissoit si bien nos cœurs, qu'il nous suffisoit d'être ensemble, pour que les plus simples goûts fissent nos délices.

A force de nous voir inséparables on y prit garde; d'autant plus que mon cousin étant très-grand & moi très-petit, cela faisoit un couple assez plaisamment assorti. Sa longue figure effilée, son petit visage de pomme cuite, son air mou, sa démarche nonchalante excitoient les enfans à se moquer de lui. Dans le patois du pays on lui donna le surnom de *Barnâ Bredanna*, & sitôt que nous sortions nous n'entendions que *Barnâ Bredanna* tout autour de nous. Il enduroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchois, je voulus me battre; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre cousin me soutenoit de son mieux; mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renversoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j'attrapasse force horions, ce n'étoit pas à moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barnâ Bredanna*; mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colère, que nous n'osions plus sortir qu'aux

heures où l'on étoit en classe, de peur d'être hués & suivis par les écoliers.

Me voilà déjà redresseur des torts. Pour être un paladin dans les formes, il ne me manquoit que d'avoir une Dame ; j'en eus deux. J'allois de tems en tems voir mon père à Nion, petite ville du pays de Vaud où il s'étoit établi. Mon père étoit fort aimé, & son fils se sentoît de cette bienveillance. Pendant le peu de séjour que je faisois près de lui, c'étoit à qui me fêteroît. Une Madame de Vulson sur-tout me faisoit mille caresses, & pour y mettre le comble, sa fille me prit pour son galant. On sent ce que c'est qu'un galant d'onze ans, pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes sont si aisées de mettre ainsi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles savent rendre attirant. Pour moi qui ne voyois point entre elle & moi de disconvenance, je pris la chose au sérieux ; je me livrai de tout mon cœur, ou plutôt de toute ma tête ; car je n'étois guères amoureux que par-là, quoique je le fusse à la folie, & que mes transports, mes agitations, mes fureurs donnaient des scènes à pâmer de rire.

Je connois deux fortes d'amours très-distincts, très-réels, & qui n'ont presque rien de commun, quoique très-vifs l'un & l'autre, & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de si diverses natures, & je les ai même éprouvés tous deux à-la-fois ; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparois de Mademoiselle de Vulson si publiquement & si tyranniquement que je ne pouvois souffrir qu'aucun homme approchât d'elle, j'avois, avec une petite Mademoiselle Goron des tête-à-têtes assez courts mais assez vifs, dans lesquels elle daignoit faire la maîtresse d'école, & c'étoit tout ; mais

ce tout , qui , en effet , étoit tout pour moi , me paroïssoit le bonheur suprême , & sentant déjà le prix du mystère , quoique je n'en sçusse user qu'en enfant , je rendois à Mademoiselle Vulson , qui ne s'en doutoit guères , le soin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais , à mon grand regret , mon secret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtresse d'école que de la mienne ; car on ne tarda pas à nous séparer.

C'étoit en vérité une singulière personne que cette petite Mademoiselle Goton. Sans être belle elle avoit une figure difficile à oublier , & que je me rappelle encore , souvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux surtout n'étoient pas de son âge , ni sa taille , ni son maintien. Elle avoit un petit air imposant & fier , très-propre à son rôle , & qui en avoit occasionné la première idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre étoit un mélange d'audace & de réserve difficile à concevoir. Elle se permettoit avec moi les plus grandes privautés sans jamais m'en permettre aucune avec elle ; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire , ou qu'elle avoit déjà cessé de l'être , ou qu'au contraire elle l'étoit encore assez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'exposoit.

J'étois tout entier pour ainsi dire à chacune de ces deux personnes , & si parfaitement qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de songer à l'autre. Mais du reste rien de semblable en ce qu'elles me faisoient éprouver. J'aurois passé ma vie entière avec Mademoiselle de Vulson sans songer à la quitter ; mais en l'abordant ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois sur-tout en grande compagnie ; les plaisanteries , les agaceries , les jalousies mêmes m'attachoient , m'intéressoient ; je triomphois avec orgueil de ses préférences ,

près des grands rivaux qu'elle paroissoit maltraiter. J'étois tourmenté, mais j'aimois ce tourment. Les applaudissemens, les encouragemens, les ris m'échauffoient, m'animoient. J'avois des emportemens, des faillies ; j'étois transporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéressois tendrement à elle, je souffrois quand elle étoit malade : j'aurois donné ma santé pour rétablir la sienne, & notez que je sçavois très-bien par expérience ce que c'étoit que maladie, & ce que c'étoit que santé. Absent d'elle j'y pensois, elle me manquoit ; présent, ses caresses m'étoient douces au cœur, non aux sens. J'étois impunément familier avec elle ; mon imagination ne me demandoit que ce qu'elle m'accordoit : cependant je n'aurois pu supporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frère ; mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'eusse été de Mademoiselle Goton en Turc, en furieux, en tigre, si j'avois seulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit ; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abordoïs Mademoiselle de Vulson avec un plaisir très-vif, mais sans trouble ; au-lieu qu'en voyant seulement Mademoiselle Goton, je ne voyois plus rien, tous mes sens étoient bouleversés. J'étois familier avec la première, sans avoir de familiarités ; au contraire j'étois aussi tremblant qu'agité devant la seconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que si j'avois resté trop long-tems avec elle je n'aurois pu vivre ; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire ; mais j'étois plus complaisant pour l'une & plus obéissant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mademoiselle de Vulson, mais si Mademoiselle Goton m'eût ordonné de me jeter dans les flammes, je crois qu'à l'instant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous avec celle-ci durèrent peu , très-heureusement pour elle & pour moi. Quoique mes liaisons avec Mademoiselle de Vulfon n'eussent pas le même danger , elles ne laissèrent pas d'avoir aussi leur catastrophe , après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romanesque & donner prise aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mademoiselle de Vulfon fût moins vif , il étoit plus attachant peut être. Nos séparations ne se faisoient jamais sans larmes , & il est singulier dans quel vide accablant je me sentoais plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle , ni penser qu'à elle ; mes regrets étoient vrais & vifs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle , & que , sans que je m'en aperçusse , les amusemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'absence , nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Genève. Pour le coup la tête acheva de me tourner ; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y resta. Quand elle partit , je voulois me jeter dans l'eau après elle , & je fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants ; ce qui m'eût paru fort galant , si je n'eusse appris en même-tems qu'elle étoit mariée , & que ce voyage dont il lui avoit plu de me faire honneur , étoit pour acheter ses habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur , elle se conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide , n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas cependant ; car vingt ans après , étant allé voir mon père , & me promenant avec lui sur le lac , je demandai qui étoient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment,

me dit mon père, en fouriant, ton cœur ne te le dit-il pas? Ce sont tes anciennes amours; c'est Madame Crifin, c'est Mademoiselle de Vulfon. Je tressaillis à ce nom presque oublié: mais je dis aux bateliers de changer de route; ne jugeant pas, quoique j'eusse assez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, & de renouveler une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainsi se perdoit en niaiseries le plus précieux tems de mon enfance, avant qu'on eût décidé de ma destination. Après de longues délibérations pour suivre mes dispositions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. Masseron, greffier de la ville, pour apprendre sous lui, comme disoit M. Bernard, l'utile métier de grapignan. Ce furnom me déplaisoit souverainement; l'espoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur hautaine; l'occupation me paroissoit ennuyeuse, insupportable; l'assiduité, l'assujettissement achevèrent de m'en rebuter, & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croissoit de jour en jour. M. Masseron, de son côté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant sans cesse mon engourdissement, ma bêtise; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit assuré, *que je sçavois, que je sçavois*, tandis que, dans le vrai, je ne sçavois rien; qu'il lui avoit promis un joli garçon, & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieusement pour mon ineptie, & il fut prononcé, par les clercs de M. Masseron, que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainsi déterminée, je fus mis en apprentissage; non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié, & j'obéis sans murmure. Mon maître, appelé M. Ducommun étoit un jeune homme rustre & violent,

qui vint à bout en très peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfance , d'abrutir mon caractère aimant & vif , & de me réduire par l'esprit , ainsi que par la fortune , à mon véritable état d'apprentif. Mon latin , mes antiquités , mon histoire , tout fut pour long-tems oublié : je ne me souvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon père , quand je l'allois voir , ne trouvoit plus en moi son idole ; je n'étois plus pour les Dames le galant Jean-Jacques , & je sentoisi si bien moi-même que M. & Mademoiselle Lambercier n'auroient plus reconnu en moi leur élève , que j'eus honte de me représenter à eux , & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils , la plus basse polissonnerie succédèrent à mes aimables amusemens , sans m'en laisser même la moindre idée. Il faut que , malgré l'éducation la plus honnête , j'eusse un grand penchant à dégénérer ; car cela se fit très-rapidement , sans la moindre peine ; & jamais César si précoce ne devint si promptement Laridon.

Le métier ne me déplaisoit pas en lui-même ; j'avois un goût vif pour le dessin ; le jeu du burin m'amusoit assez , & comme le talent du graveur pour l'horlogerie est très-borné , j'avois l'espérance d'en atteindre la perfection. J'y serois parvenu , peut-être , si la brutalité de mon maître & la gêne excessive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems , pour l'employer en occupations du même genre , mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des espèces de médailles pour nous servir à moi & à mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me surprit à ce travail de contrebande , & me roua de coups , disant que je m'exerçois à faire de la fausse monnoie , parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fausse monnoie , & très-peu de la véritable. Je sçavois

mieux comment se faisoient les As romains que nos pièces de trois sous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre insupportable le travail que j'aurois aimé , & par me donner des vices que j'aurois haïs , tels que le mensonge , la fainéantise , le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'esclavage servile , que le souvenir des changemens que produisit en moi cette époque. Naturellement timide & honteux , je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête , qui seulement s'étoit restreinte jusques-là par degrés , & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon père , libre chez M. Lambercier , discret chez mon oncle ; je devins craintif chez mon maître , & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes supérieurs dans la manière de vivre , à ne pas connoître un plaisir qui ne fût à ma portée , à ne pas voir un mets dont je n'eusse ma part , à n'avoir pas un désir que je ne témoignasse , à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur sur mes lèvres , qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maison où je n'osois pas ouvrir la bouche , où il falloit sortir de table au tiers du repas , & de la chambre aussi-tôt que je n'y avois rien à faire , où sans cesse enchaîné à mon travail , je ne voyois qu'objets de jouissances pour d'autres & de privations pour moi seul , où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon assujettissement , où , dans les disputes sur ce que je sçavois le mieux je n'osois ouvrir la bouche , où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un objet de convoitise , uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu l'aisance , la gaité , les mots heureux , qui jadis , souvent dans mes fautes , m'avoient fait échapper au châtement. Je

ne puis me rappeler sans rire , qu'un soir , chez mon père , étant condamné , pour quelque espièglerie , à m'aller coucher sans souper ; & , passant par la cuisine , avec mon triste morceau de pain , je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu ; il fallut , en passant , saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite , lorgnant du coin de l'œil ce rôti , qui avoit si bonne mine , & qui sentoît si bon , je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence & de lui dire , d'un ton piteux : *adieu rôti*. Cette faillie de naïveté parut si plaisante qu'on me fit rester à souper. Peut-être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître , mais il est sûr qu'elle ne m'y seroit pas venue , ou que je n'aurois osé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en silence , à me cacher , à dissimuler , à mentir , & à dérober , enfin ; fantaisie qui jusqu'alors ne m'étoit pas venue , & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitise & l'impuissance mènent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais sont fripons , & pourquoi tous les apprentifs doivent l'être ; mais dans un état égal & tranquille , où tout ce qu'ils voyent est à leur portée , ces derniers perdent en grandissant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage , je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce sont presque toujours de bons sentimens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles , j'avois demeuré plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre , pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance ; mais il ouvrit la porte à d'autres , qui n'avoient pas une si louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appelé M. Verrat , dont la maison , dans le voisinage , avoit un jardin assez éloigné qui produisoit de très-belles asperges.

Il prit envie à M. Verrat, qui n'avoit pas beaucoup d'argent, de voler à sa mère des asperges dans leur primeur, & de les vendre pour faire quelques bons déjeûnés. Comme il ne vouloit pas s'exposer lui-même & qu'il n'étoit pas fort ingambe, il me choisit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnèrent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la proposa comme une idée qui lui venoit sur-le-champ. Je disputai beaucoup ; il insista. Je n'ai jamais pu résister aux caresses ; je me rendis. J'allois tous les matins moissonner les plus belles asperges ; je les portois au Molard, où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler, me le disoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner ; je le portois à M. Verrat. Cela se changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur, & qu'il partageoit avec un autre camarade ; car pour moi, très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manège dura plusieurs jours sans qu'il me vînt même à l'esprit de voler le voleur, & de dîner sur M. Verrat le produit de ses asperges. J'exécutois ma friponnerie avec la plus grande fidélité ; mon seul motif étoit de complaire à celui qui me la faisoit faire. Cependant si j'eusse été surpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'eussai-je point essuyés, tandis que le misérable, en me démentant, eût été cru sur sa parole, & moi doublement puni pour avoir osé le charger, attendu qu'il étoit compagnon, & que je n'étois qu'apprentif. Voilà comment en tout état le fort coupable se sauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainsi qu'il n'étoit pas si terrible de voler que je l'avois cru, & je tirai bientôt si bon parti de ma science, que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en sûreté. Je n'étois pas absolument mal nourri chez mon

maître, & la sobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant si mal garder. L'usage de faire sortir de table les jeunes gens quand on y sert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre aussi friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre, & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal, quand j'étois surpris.

Un souvenir qui me fait frémir encore & rire tout-à-la-fois, est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépense, qui, par une jalousie élevée recevoit du jour de la cuisine. Un jour que j'étois seul dans la maison, je montai sur la may pour regarder dans le jardin des Hespérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle y pourroit atteindre : elle étoit trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui servoit pour le menu gibier ; car mon maître aimoit la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès ; enfin je sentis avec transport que j'amenois une pomme ; je tirai très-doucement ; déjà la pomme touchoit à la jalousie ; j'étois prêt à la saisir. Qui dira ma douleur ? La pomme étoit trop grosse ; elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer ? Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état, un couteau assez long pour fendre la pomme, une latte pour la soutenir. A force d'adresse & de tems je parvins à la partager, espérant tirer ensuite les pièces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles séparées qu'elles tombèrent toutes deux dans la dépense. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction !

Je ne perdis point courage ; mais j'avois perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être surpris ; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse, & je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avois rien

fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui dépofoient contre moi dans la dépense.

Le lendemain, retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel effai. Je monte sur mes trétaux, j'allonge la broche, je l'ajuste, j'étois prêt à piquer. . . . malheureusement le dragon ne dormoit pas; tout-à-coup la porte de la dépense s'ouvre; mon maître en sort, croise les bras, me regarde, & me dit: courage. . . . La plume me tombe des mains.

Bientôt, à force d'effuyer de mauvais traitemens, j'y devins moins sensible; ils me parurent enfin une sorte de compensation du vol, qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arrière & de regarder la punition, je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois que me battre comme frippon, c'étoit m'autoriser à l'être. Je trouvois que voler & être battu alloient ensemble, & constituoient en quelque sorte un état, & qu'en remplissant la partie de cet état qui dépendoit de moi, je pouvois laisser le soin de l'autre à mon maître. Sur cette idée, je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me disois; qu'en arrivera-t-il enfin? Je serai battu. Soit: je suis fait pour l'être.

J'aime à manger sans être avide; je suis sensuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me distraient de celui-là. Je ne me suis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oisif, & cela m'est si rarement arrivé dans ma vie, que je n'ai guères eu le tems de songer aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas longtemps ma fripponnerie au comestible, je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit, & si je ne devins pas un voleur en forme, c'est que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun mon maître avoit un autre cabinet à part, qui fermoit à clef; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer sans qu'il y parût. Là

je mettois à contribution ses bons outils, ses meilleurs dessins, ses empreintes, tout ce qui me faisoit envie & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond ces vols étoient bien innocens, puisqu'ils n'étoient faits que pour être employés à son service : mais j'étois transporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir ; je croyois voler le talent avec ses productions. Du reste il y avoit dans des boîtes des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des pièces de prix, de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq sols dans ma poche, c'étoit beaucoup : cependant, loin de toucher à rien de tout cela, je ne me souviens pas même d'y avoir jetté de ma vie un regard de convoitise. Je le voyois avec plus d'effroi que de plaisir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il se mêloit à cela des idées secretes d'infamie, de prison, de châtiment, de potence, qui m'auroient fait frémir si j'avois été tenté, au-lieu que mes tours ne me sembloient que des espionneries, & n'étoient pas autre chose en effet. Tout cela ne pouvoit valoir que d'être bien étrillé par mon maître, & d'avance je m'arrangeois là-dessus.

Mais encore une fois, je ne convoitois pas même assez pour avoir à m'abstenir ; je ne sentoient rien à combattre. Une seule feuille de beau papier à dessiner me tentoit plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des singularités de mon caractère ; elle a eu tant d'influence sur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des passions très-ardentes, & tandis qu'elles m'agitent, rien n'égale mon impétuosité ; je ne connois plus ni ménagement, ni respect, ni crainte, ni bienfaisance ; je suis cynique, effronté, violent, intrépide : il n'y a ni honte qui m'arrête, ni danger qui m'effraye. Hors le seul objet qui m'occupe, l'univers n'est plus rien pour moi :

mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui fuit me jette dans l'anéantissement. Prenez-moi dans le calme, je suis l'indolence & la timidité même : tout m'effraie, tout me rebute, une mouche en volant me fait peur; un mot à dire, un geste à faire épouvante ma paresse, la crainte & la honte me subjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir, je ne sçais que faire; s'il faut parler, je ne sçais que dire; si l'on me regarde, je suis décontenancé. Quand je me passionne, je sçais trouver quelquefois ce que j'ai à dire; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout; ils me sont insupportables par cela seul que je suis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne consiste en choses qui s'achètent. Il ne me faut que des plaisirs purs, & l'argent les empoisonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table: mais ne pouvant souffrir, ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami, car seul, cela ne m'est pas possible: mon imagination s'occupe alors d'autre chose, & je n'ai pas le plaisir de manger. Si mon sang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes: je doute même s'il feroit en moi d'en profiter. Il en est ainsi de tous les plaisirs à ma portée: s'ils ne sont gratuits je les trouve insipides. J'aime les seuls biens qui ne sont à personne, qu'au premier qui sçait les goûter.

J'amaï l'argent ne me parut une chose aussi précieuse qu'on la trouve. Bien plus, il ne m'a même jamais paru fort commode; il n'est bon à rien par lui-même; il faut le transformer pour en jouir; il faut acheter, marchander, souvent être dupe, bien payer, être mal servi. Je voudrois une chose bonne dans sa qualité: avec mon argent je suis sûr de l'avoir mauvaise. J'achete cher un œuf frais, il est vieux;

un beau fruit, il est verd ; une fille, elle est gâtée. J'aime le bon vin ; mais où en prendre ? Chez un marchand de vin ? Comme que je fasse il m'empoisonnera. Veux-je absolument être bien servi ? Que de soins, que d'embarras ! avoir des amis, des correspondans, donner des commissions, écrire, aller, venir, attendre, & souvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentissage & depuis, je suis forti dans le dessein d'acheter quelque friandise. J'approche de la boutique d'un pâtissier, j'aperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire & se moquer entr'elles du petit gourmand. Je passe devant une fruitière, je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes-gens tout près de-là me regardent : un homme qui me connoît est devant sa boutique ; je vois de loin venir une fille ; n'est-ce point la servante de la maison ? Ma vue courte me fait mille illusions. Je prends tous ceux qui passent pour des gens de ma connoissance : par-tout je suis intimidé, retenu par quelqu'obstacle : mon desir croît avec ma honte, & je rentre enfin comme un sot, dévoré de convoitise, ayant dans ma poche de quoi la satisfaire, & n'ayant osé rien acheter.

J'entrerois dans les plus insipides détails, si je suivois dans l'emploi de mon argent, soit par moi, soit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute espèce que j'ai toujours éprouvés. A mesure qu'avançant dans ma vie le lecteur prendra connoissance de mon humeur, il sentira tout cela sans que je m'apésantisse à le lui dire.

Cela compris, on comprendra sans peine une de mes prétendues contradictions ; celle d'allier une avarice presque sordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'est un meuble pour moi si peu commode, que je ne m'avise pas

même de desirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai je le garde long-tems sans le dépenser, faute de sçavoir l'employer à ma fantaisie : mais l'occasion commode & agréable se présente-t-elle ? j'en profite si bien que ma bourse se vuide avant que je m'en sois apperçu. Du reste, ne cherchez pas en moi le tic des avarés, celui de dépenser pour l'ostentation ; tout au contraire, je dépense en secret & pour le plaisir : loin de me faire gloire de dépenser, je m'en cache. Je sens si bien que l'argent n'est pas à mon usage, que je suis presque honteux d'en avoir, encore plus de m'en fervir. Si j'avois eu jamais un revenu suffisant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en suis très-sûr. Je dépenserois tout mon revenu sans chercher à l'augmenter ; mais ma situation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté : j'abhorre la gêne, la peine, l'affujettissement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourse, il assure mon indépendance, il me dispense de m'intriguer pour en trouver d'autre ; nécessité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir, je le choye : l'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté ; celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. Voilà pourquoi je serre bien & ne convoite rien.

Mon désintéressement n'est donc que paresse ; le plaisir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir ; & ma dissipation n'est encore que paresse : quand l'occasion de dépenser agréablement se présente, on ne peut trop la mettre à profit. Je suis moins tenté de l'argent que des choses, parce qu'entre l'argent & la possession désirée, il y a toujours un intermédiaire, au-lieu qu'entre la chose même & sa jouissance il n'y en a point. Je vois la chose, elle me tente ; si je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été frippon, & quelquefois je le suis encore de bagatelles qui me tentent, & que j'aime mieux prendre que de demander. Mais, petit ou grand, je ne me souviens pas d'avoir

d'avoir pris de ma vie un liard à personne : hors une seule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai sept livres dix sous. L'aventure vaut la peine d'être contée ; car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie & de bêtise, que j'aurois peine moi-même à croire, s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de Francueil au Palais-Royal sur les cinq heures. Il tire sa montre, la regarde, & me dit ; allons à l'Opéra : je le veux bien ; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, & passe le premier avec l'autre ; je le suis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarrassée. Je regarde, je vois tout le monde debout ; je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laisser supposer à M. de Francueil que j'y suis perdu. Je fors, je reprends ma contremarque, puis mon argent, & je m'en vais, sans songer qu'à peine avois-je atteint la porte, que tout le monde étoit assis, & qu'alors M. de Francueil voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une espèce de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas précisément voler cet argent, c'étoit en voler l'emploi ; moins c'étoit un vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails, si je voulois suivre toutes les routes par lesquelles, durant mon apprentissage, je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état, il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amusemens de mes camarades, & quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail, je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis long-tems. Ces lectures, prises sur mon travail, devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châti-

mens. Ce goût irrité par la contrainte, devint passion, bientôt fureur. La Tribu, fameuse loueuse de livres, m'en fournissoit de toute espèce. Bons & mauvais tout passoit, je ne choisissais point; je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi, je lisois en allant faire mes messages, je lisois à la garde-robe, & m'y oubliois des heures entières; la tête me tournoit de la lecture, je ne faisais plus que lire. Mon maître m'épioit, me surprenoit, me battoit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jetés par les fenêtres! Que d'ouvrages restèrent dépareillés chez la Tribu! Quand je n'avois plus de quoi la payer, je lui donnois mes chemises, mes cravates, mes hardes, mes trois sous d'étrennes tous les Dimanches lui étoient régulièrement portés.

Voilà donc, me dira-t-on, l'argent devenu nécessaire. Il est vrai, mais ce fut quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût, je ne faisais plus que lire, je ne volois plus. C'est encore ici une de mes différences caractéristiques. Au fort d'une certaine habitude d'être un rien me distrait, me change, m'attache, enfin me passionne, & alors tout est oublié. Je ne songe plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche; je le tirois aussi-tôt que j'étois seul, & ne songeais plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine à croire que j'eusse volé, quand même j'aurois eu des passions plus coûteuses. Borné au moment présent, il n'étoit pas dans mon tour d'esprit de m'arranger ainsi pour l'avenir. La Tribu me faisoit crédit, les avances étoient petites; & quand j'avois empoché mon livre, je ne songeais plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement passoit de même à cette femme; & quand elle devenoit pressante, rien n'étoit plutôt sous ma main, que mes propres effets.

Voler par avance , étoit trop de prévoyance ; & voler pour payer , n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles , de coups , de lectures dérobées & mal choisies , mon humeur devint taciturne , sauvage , ma tête commençoit à s'altérer , & je vivois en vrai loup-garou. Cependant si mon goût ne me préserva pas des livres plats & fades , mon bonheur me préserva des livres obscènes & licencieux ; non que la Tribu , femme à tous égards très-accommodante , se fît un scrupule de m'en prêter. Mais pour les faire valoir , elle me les nommoit avec un air de mystère , qui me forçoit précisément à les refuser , tant par dégoût que par honte , & le hasard seconda si bien mon humeur pudique , que j'avois plus de trente ans avant que j'eusse jetté les yeux sur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de la Tribu , & alors je me trouvai dans mes loisirs cruellement désœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de polisson par celui de la lecture , & même par mes lectures , qui , bien que sans choix & souvent mauvaises , raménoient pourtant mon cœur à des sentimens plus nobles que ceux que m'avoit donné mon état ; dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée , & sentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté , je ne voyois rien de possible qui pût flatter mon cœur. Mes sens émus depuis long-tems me demandoient une jouissance dont je ne sçavois pas même imaginer l'objet. J'étois aussi loin du véritable que si je n'avois point eu de sexe ; & déjà pubere & sensible , je pensois quelquefois à mes folies , mais je ne voyois rien au-delà. Dans cette étrange situation , mon inquiète imagination prit un parti qui me sauva de moi-même , & calma ma naissante sensualité. Ce fut de se nourrir des situations qui m'avoient intéressé dans mes lectures , de les rappeler , de les varier , de les combiner , de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginois , que je me visse toujours dans les po-

sitions les plus agréables, selon mon goût ; enfin, que l'état fictif où je venois à bout de me mettre, me fit oublier mon état réel dont j'étois si mécontent. Cet amour des objets imaginaires, & cette facilité de m'en occuper, achevèrent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, & déterminèrent ce goût pour la solitude, qui m'est toujours resté depuis ce tems-là. On verra plus d'une fois dans la suite les bizarres effets de cette disposition si misantrophe & si sombre en apparence, mais qui vient, en effet, d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop tendre, qui, faute d'en trouver d'existans qui lui ressemblent, est forcé de s'alimenter de fictions. Il me suffit, quant à présent, d'avoir marqué l'origine & la première cause d'un penchant qui a modifié toutes mes passions, & qui, les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu paresseux à faire, par trop d'ardeur à desirer.

J'atteignis ainsi ma seizième année, inquiet, mécontent de tout & de moi, sans goûts de mon état, sans plaisirs de mon âge, dévoré de desirs dont j'ignorois l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans sçavoir de quoi ; enfin, caressant tendrement mes chimères, faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les Dimanches mes camarades venoient me chercher, après le Prêche, pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé si j'avois pu : mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre ; difficile à ébranler & à retenir. Ce fut-là de tout temps ma disposition constante. Dans nos promenades hors de la Ville, j'allois toujours en avant sans songer au retour, à moins que d'autres n'y songeassent pour moi. J'y fus pris deux fois : les portes furent fermées avant que je pusse arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imagine, & la seconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troisième, que je résolus de ne m'y pas exposer. Cette troisième fois, si redoutée, arriva

pourtant. Ma vigilance fut mise en défaut par un maudit Capitaine, appelé M. Minutoli, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde une demie-heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi-lieue de la Ville j'entends sonner la retraite : je double le pas ; j'entends battre la caisse, je cours à toutes jambes : j'arrive essoufflé, tout en nage : le cœur me bat ; je vois de loin les soldats à leur poste ; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre & fatal augure du sort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier transport de ma douleur, je me jettai sur le glacis & mordis la terre. Mes camarades, riant de leur malheur, prirent à l'instant leur parti. Je pris aussi le mien, mais ce fut d'une autre manière. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître ; & le lendemain, quand à l'heure de la découverte, ils rentrèrent en Ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant seulement d'avertir en secret mon cousin Bernard de la résolution que j'avois prise, & du lieu où il pourroit me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentissage, étant plus séparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous rassemblions les Dimanches ; mais insensiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement. Je suis persuadé que sa mère contribua beaucoup à ce changement. Il étoit, lui, un garçon *du haut* ; moi, chétif apprentif, je n'étois plus qu'un enfant *de Saint-Gervais*. Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naissance ; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaisons ne cessèrent point tout-à-fait entre nous ; & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel, il suivoit quelquefois son cœur, malgré les leçons de sa mère. Instruit de ma résolution, il accourut, non pour m'en dissuader ou la partager, mais

pour jeter, par de petits présens, quelque agrément dans ma fuite ; car mes propres ressources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris, & que j'ai portée jusqu'à Turin, où le besoin m'en fit défaire, & où je me la passai, comme on dit, au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la manière dont il se conduisit avec moi dans ce moment critique, plus je me suis persuadé qu'il suivit les instructions de sa mère, & peut-être de son père ; car il n'est pas possible que de lui-même il n'eût fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me suivre : mais point. Il m'encouragea dans mon dessein plutôt qu'il ne m'en détournait : puis quand il me vit bien résolu, il me quitta sans beaucoup de larmes. Nous ne nous sommes jamais écrit ni revus ; c'est dommage. Il étoit d'un caractère essentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendoit naturellement, si j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur, ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille & obscur d'un bon Artisan, dans certaines classes sur-tout, telles qu'est à Genève celle des Graveurs. Cet état, assez lucratif pour donner une subsistance aisée, & pas assez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reste de mes jours ; & me laissant un loisir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma sphère sans m'offrir aucun moyen d'en sortir. Ayant une imagination assez riche pour orner de ses chimères tous les états, assez puissante pour me transporter, pour ainsi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'importoit peu dans lequel je fusse en effet. Il ne pouvoit y avoir si loin du lieu où j'étois au premier château en Espagne, qu'il ne me fût aisé de m'y établir. De cela seul il suivoit que

L'état le plus simple , celui qui donnoit le moins de tracassés & de soins , celui qui laissoit l'esprit le plus libre , étoit celui qui me convenoit le mieux , & c'étoit précisément le mien. J'aurois passé dans le sein de ma Religion , de ma Patrie , de ma famille & de mes amis , une vie paisible & douce , telle qu'il la falloit à mon caractère , dans l'uniformité d'un travail de mon goût , & d'une société selon mon cœur. J'aurois été bon Chrétien , bon citoyen , bon père de famille , bon ami , bon ouvrier , bon homme en toute chose. J'aurois aimé mon état , je l'aurois honoré peut-être ; & après avoir passé une vie obscure & simple , mais égale & douce , je serois mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié , sans doute , j'aurois été regretté du moins aussi long-tems qu'on se seroit souvenu de moi.

Au-lieu de cela quel tableau vais-je faire ? Ah ! n'anticipons point sur les misères de ma vie , je n'occuperai que trop mes Lecteurs de ce triste sujet.

L I V R E S E C O N D.

AUTANT le moment où l'effroi me suggéra le projet de fuir m'avoit paru triste , autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant , quitter mon pays , mes parens , mes appuis , mes ressources , laisser un apprentissage à moitié fait , sans savoir mon métier assez pour en vivre ; me livrer aux horreurs de la misère sans voir aucun moyen d'en sortir : dans l'âge de la foiblesse & de l'innocence m'exposer à toutes les tentations du vice & du désespoir ; chercher au loin les maux , les erreurs , les pièges , l'esclavage & la mort , sous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu souffrir ; c'étoit-là ce que j'allois faire , c'étoit la perspective que j'aurois dû envisager. Que

Celle que je me peignois étoit différente ! L'indépendance que je croyois avoir acquise, étoit le seul sentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moi-même, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avois qu'à m'élancer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec sécurité dans le vaste espace du monde ; mon mérite alloit le remplir : à chaque pas j'allois trouver des festins, des trésors, des aventures, des amis prêts à me servir, des maîtresses empressées à me plaire : en me montrant, j'allois occuper de moi l'univers : non pas pourtant l'univers tout entier ; je l'en dispensois en quelque sorte, il ne m'en falloit pas tant. Une société charmante me suffisoit sans m'embarasser du reste. Ma modération m'inscrivoit dans une sphère étroite, mais délicieusement choisie, où j'étois assuré de régner. Un seul château bornoit mon ambition. Favori du Seigneur & de la Dame, amant de la Demoiselle, ami du frère, & protecteur des voisins, j'étois content ; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modeste avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des paysans de ma connoissance, qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient, me logeoient, me nourrissoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône ; ils n'y mettoient pas assez l'air de la supériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai jusqu'à Confignon, terres de Savoie, à deux lieues de Genève. Le Curé s'appelloit M. de Pontverre. Ce nom fameux dans l'histoire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les descendans des gentilshommes de la cuiller. J'allai voir M. de Pontverre. Il me reçut bien, me parla de l'hérésie de Genève, de l'autorité de la sainte mère Eglise, & me donna à dîner. Je trouvai peu de choses à répondre à

des argumens qui finissoient ainfi, & je jugeai que des Curés chez qui l'on dînoit si bien valoient tout au moins nos Ministres. J'étois certainement plus sçavant que M. de Pontverre, tout gentilhomme qu'il étoit ; mais j'étois trop bon convive pour être si bon théologien ; & son vin de Frangi, qui me parut excellent, argumentoit si victorieusement pour lui, que j'aurois rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédois donc, ou du moins je ne résistois pas en face. A voir les ménagemens dont j'usois on m'auroit cru faux ; on se fût trompé. Je n'étois qu'honnête, cela est certain. La flatterie, ou plutôt la condescendance n'est pas toujours un vice, elle est plus souvent une vertu, sur-tout dans les jeunes-gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui ; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cède, c'est pour ne pas l'attrister, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de Pontverre à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre ? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disoit cela. J'étois touché de reconnoissance & de respect pour le bon prêtre. Je sentoits ma supériorité ; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite : je ne songeois point à changer de religion ; & bien loin de me familiariser si vite avec cette idée, je ne l'envifageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems ; je voulois seulement ne point fâcher ceux qui me caressoit dans cette vue ; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laisser l'espérance du succès, en paroissant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela ressembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui, quelquefois, pour parvenir à leurs fins, sçavent, sans rien permettre, ni rien promettre, faire espérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raison, la pitié, l'amour de l'ordre exigeoient assurément, que, loin de se prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courois, en me renvoyant dans ma famille. C'est-là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de Pontverre fût un bon homme, ce n'étoit assurément pas un homme vertueux. Au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoissoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le rosaire ; une espèce de missionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi, que de faire des libelles contre les Ministres de Genève. Loin de penser à me renvoyer chez moi, il profita du desir que j'avois de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de misère ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point-là ce qu'il voyoit. Il voyoit une ame ôtée à l'hérésie & rendue à l'Eglise. Honnête homme ou vaurien, qu'importoit cela pourvu que j'allasse à la messe ? Il ne faut pas croire, au reste, que cette façon de penser soit particulière aux catholiques ; elle est celle de toute religion dogmatique où l'on fait l'essentiel, non de faire, mais de croire.

Dieu vous appelle, me dit M. de Pontverre. Allez à Annecy ; vous y trouverez une bonne dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle est sortie elle-même. Il s'agissoit de madame de Warens, nouvelle convertie, que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre sa foi, une pension de deux mille francs que lui donnoit le Roi de Sardaigne. Je me sentoient fort humilié d'avoir besoin d'une bonne dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon nécessaire, mais non pas qu'on me fît la charité, & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois, pressé par M. de

Pontverre , par la faim qui me talonnoit , bien aise aussi de faire un voyage & d'avoir un but , je prends mon parti , quoiqu'avec peine , & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aisément en un jour ; mais je ne me pressois pas , j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche , sans aller chercher l'aventure que j'étois sûr qui m'y attendoit. Je n'osois entrer dans le château , ni heurter ; car j'étois fort timide. Mais je chantois sous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence , fort surpris , après m'être long-temps époumonné , de ne voir paroître ni dames ni demoiselles qu'attirât la beauté de ma voix , ou le sel de mes chansons ; vu que j'en sçavois d'admirables que mes camarades m'avoient apprises , & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin ; je vois Madame de Warens. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractère ; je ne puis me résoudre à la passer légèrement. J'étois au milieu de ma seizième année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon , j'étois bien pris dans ma petite taille ; j'avois un joli pied , la jambe fine , l'air dégagé , la physionomie animée , la bouche mignonne , les sourcils & les cheveux noirs , les yeux petits & même enfoncés , mais qui lançoient avec force le feu dont mon sang étoit embrasé. Malheureusement je ne sçavois rien de tout cela , & de ma vie il ne m'est arrivé de songer à ma figure , que lorsqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainsi j'avois , avec la timidité de mon âge , celle d'un naturel très-aimant , toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs , quoique j'eusse l'esprit assez orné , n'ayant jamais vu le monde je manquois totalement de manières ; & mes connoissances , loin d'y suppléer , ne servoient qu'à m'importuner davantage , en me faisant sentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma fa-

veur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en style d'orateur, où, coufant des phrases de livres avec des locutions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de Madame de Warens. J'enfermai la lettre de M. de Pontverre dans la mienne, & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point Madame de Warens ; on me dit qu'elle venoit de sortir pour aller à l'Eglise. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1723. Je cours pour la suivre : je la vois, je l'atteins, je lui parle. . . . je dois me souvenir du lieu ; je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place ! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ! Quiconque aime à honorer les monumens du salut des hommes n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite, qui la séparoit du jardin, & le mur de la cour à gauche, conduisant, par une fausse porte, à l'Eglise des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, Madame de Warens se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue ! Je m'étois figuré une vieille dévote bien réchignée : la bonne dame de M. de Pontverre ne pouvoit être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de graces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup-d'œil du jeune prosélyte ; car je devins à l'instant le sien ; sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup-d'œil sur celle de M. de Pontverre, revient à la mienne qu'elle lit toute entière, & qu'elle eût relue encore, si son laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. Eh ! mon enfant,

me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir, vous voilà courant le pays bien jeune ; c'est dommage, en vérité. Puis, sans attendre ma réponse, elle ajouta : allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeuner : après la messe j'irai causer avec vous.

Louise-Eléonore de Warens étoit une demoiselle de la Tour de Pil, noble & ancienne famille de Vevay, ville du pays de Vaud. Elle avoit épousé fort jeune M. de Warens de la maison de Loys, fils aîné de M. de Villardin de Lausanne. Ce mariage, qui ne produisit point d'enfans, n'ayant pas trop réussi, Madame de Warens, poussée par quelque chagrin domestique, prit le tems que le Roi Victor-Amédée étoit à Evian pour passer le lac & venir se jeter aux pieds de ce Prince ; abandonnant ainsi son mari, sa famille & son pays, par une étourderie assez semblable à la mienne, & qu'elle a eu tout le tems de pleurer aussi. Le Roi, qui aimoit à faire le zélé catholique, la prit sous sa protection, lui donna une pension de quinze cens livres de Piémont, ce qui étoit beaucoup pour un Prince aussi peu prodigue, & voyant que sur cet accueil on l'en croyoit amoureux, il l'envoya à Annecy, escortée par un détachement de ses Gardes, où, sous la direction de Michel Gabriel de Bernex, Evêque titulaire de Genève, elle fit abjuration au Couvent de la Visitation.

Il y avoit six ans qu'elle y étoit quand j'y vins, & elle en avoit alors vingt-huit, étant née avec le siècle. Elle avoit de ces beautés qui se conservent, parce qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits ; aussi la sienne étoit-elle encore dans tout son premier éclat. Elle avoit un air caressant & tendre, un regard très-doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de stature, courte même, & ramassée un peu dans

sa taille , quoique sans difformité. Mais il étoit impossible de voir une plus belle tête , un plus beau sein , de plus belles mains , & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainsi que moi perdu sa mère dès sa naissance , & recevant indifféremment des instructions comme elles s'étoient présentées , elle avoit appris un peu de sa gouvernante , un peu de son père , un peu de ses maîtres , & beaucoup de ses amans ; sur-tout d'un M. de Tavel , qui , ayant du goût & des connoissances , en orna la personne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens se nuisirent les uns aux autres , & le peu d'ordre qu'elle y mit , empêcha que ses diverses études n'entendissent la justesse naturelle de son esprit. Ainsi , quoiqu'elle eût quelques principes de philosophie & de physique , elle ne laissa pas de prendre le goût que son père avoit pour la médecine empyrique , & pour l'alchimie ; elle faisoit des élixirs , des teintures , des baumes , des magistères , elle prétendoit avoir des secrets. Les charlatans profitant de sa foiblesse s'emparèrent d'elle , l'obsédèrent , la ruinèrent , & consumèrent au milieu des fourneaux & des drogues , son esprit , ses talens & ses charmes , dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais si de vils fripons abusèrent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumières de sa raison , son excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même : son caractère aimant & doux , sa sensibilité pour les malheureux , son inépuisable bonté , son humeur gaie , ouverte & franche , ne s'altérèrent jamais ; & même aux approches de la vieillesse , dans le sein de l'indigence , des maux , des calamités diverses , la sérénité de sa belle ame lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaité de ses plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'activité inépuisable , qui vouloit sans cesse de l'occupation. Ce n'étoient pas

des intrigues de femmes qu'il lui falloit, c'étoit des entreprises à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A sa place Madame de Longueville n'eût été qu'une tracassière ; à la place de Madame de Longueville elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés, & ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée, a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étoient à sa portée, elle étendoit toujours son plan dans sa tête, & voyoit toujours son objet en grand. Cela faisoit qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus qu'à ses forces, elle échouoit par la faute des autres, & son projet venant à manquer, elle étoit ruinée où d'autres n'auroient presque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asyle monastique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours, comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & simple des Religieuses, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systèmes, avoit besoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evêque de Bernex, avec moins d'esprit que François de Sales, lui ressembloit sur bien des points, & Madame de Warens qu'il appelloit sa fille, & qui ressembloit à Madame de Chantal sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oïiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zèle, si cette aimable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui sembloient convenir à une nouvelle convertie, vivant sous la direction d'un Prélat. Quel qu'eût été le motif de son changement de religion, elle fut sincère dans celle qu'elle avoit embrassée. Elle a pu se repentir d'avoir commis la faute, mais non pas desirer d'en revenir. Elle n'est pas seulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, & j'ose affirmer, moi qui pense avoir lu dans

le fond de son ame , que c'étoit uniquement par aversion pour les sinagrées, qu'elle ne faisoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop solide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ses principes ; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Que ceux qui nient la sympathie des ames expliquent, s'ils peuvent, comment, de la première entrevue, du premier mot, du premier regard, Madame de Warens m'inspira, non-seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'est jamais démentie. Supposons que ce que j'ai senti pour elle fût véritablement de l'amour ; ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui suivra l'histoire de nos liaisons ; comment cette passion fut-elle accompagnée, dès sa naissance, des sentimens qu'elle inspire le moins ; la paix du cœur, le calme, la sérénité, la sécurité, l'assurance ? Comment, en approchant pour la première fois, d'une femme aimable, polie, éblouissante, d'une Dame d'un état supérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit mon sort en quelque sorte, par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit ; comment, dis-je, avec tout cela me trouvais-je à l'instant aussi libre, aussi à mon aise, que si j'eusse été parfaitement sûr de lui plaire ? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras, de timidité, de gêne ? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle, du premier jour, du premier instant, les manières faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorsque la plus grande intimité l'eut rendu naturel ? A-t-on de l'amour, je ne dis pas sans desirs, j'en avois ; mais sans inquiétude, sans jalousie ? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime si l'on est aimé ? C'est une question qui ne m'est pas plus venue dans l'esprit de lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même

si je m'aimois, & jamais elle n'a été plus curieuse avec moi. Il y eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentimens pour cette charmante femme, & l'on y trouvera dans la suite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut question de ce que je deviendrois, & , pour en causer plus à loisir, elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit, & la femme-de-chambre qui nous servoit, dit aussi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse, tomboit un peu à plomb sur un gros manan qui dînoit avec nous, & qui dévora, lui tout seul, un repas honnête pour six personnes. Pour moi, j'étois dans un ravissement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur se nourrissoit d'un sentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être : il ne me laissoit des esprits pour nulle autre fonction.

Madame de Warens voulut sçavoir les détails de ma petite histoire ; je retrouvai pour la lui conter, tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéressois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le sort auquel j'allois m'exposer. Sa tendre compassion se marquoit dans son air, dans son regard, dans ses gestes. Elle n'osoit m'exhorter à retourner à Genève. Dans sa position, ç'eut été un crime de lèze-catholicité, & elle n'ignoroit pas combien elle étoit surveillée, & combien ses discours étoient pesés. Mais elle me parloit d'un ton si touchant de l'affliction de mon père, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allasse le consoler. Elle ne sçavoit pas combien, sans y songer, elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma résolution étoit prise, comme je crois l'avoir dit, plus je la trouvois éloquente, persuasive, plus ses discours m'alloient au cœur, & moins je pouvois me résoudre à me

détacher d'elle. Je sentoie que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barrière presque infurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avois faite, & à laquelle mieux valoit me tenir tout-d'un-coup. Je m'y tins donc. Madame de Warens, voyant ses efforts inutiles, ne les poussa pas jusqu'à se compromettre, mais elle me dit avec un regard de commifération : Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais quand tu feras grand, tu te fouviendras de moi. Je crois qu'elle ne pensoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit si cruellement.

La difficulté reftoit toute entière. Comment fubfifter fi jeune hors de mon pays ? A peine à la moitié de mon apprentiffage, j'étois bien loin de fçavoir mon métier. Quand je l'aurois fçu, je n'en aurois pu vivre en Savoie, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manan qui dînoit pour nous, forcé de faire une pause pour reposer fa mâchoire, ouvrit un avis qu'il difoit venir du ciel, & qui, à juger par les fuites, venoit plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allaffe à Turin, où, dans un Hofpice établi pour l'instruction des Cathécumènes, j'aurois, dit-il, la vie temporelle & fpirituelle, jufqu'à ce qu'entré dans le fein de l'Eglife, je trouvaiffe par la charité des bonnes ames une place qui me convint. A l'égard des frais du voyage, continua mon homme, fa Grandeur, Monfeigneur l'Evêque, ne manquera pas, fi Madame lui propofe cette faine œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir, & Madame la Baronne, qui eft fi charitable, dit-il, en s'inclinant fur fon affiette, s'empreffera sûrement d'y contribuer auffi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures ; j'avois le cœur ferré, je ne difois rien, & Madame de Warens, fans faifir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, fe contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien felon fon pouvoir, & qu'elle en parleroit à Monfeigneur :

mais mon diable d'homme , qui craignoit qu'elle n'en parlât pas à son gré , & qui avoit son petit intérêt dans cette affaire , courut prévenir les Aumôniers , & emboucha si bien les bons Prêtres , que quand Madame de Warens , qui craignoit pour moi ce voyage , en voulut parler à l'Evêque , elle trouva que c'étoit une affaire arrangée , & il lui remit à l'instant l'argent destiné pour mon petit viatique. Elle n'osa insister pour me faire rester ; j'approchois d'un âge où une femme du sien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune-homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainsi réglé par ceux qui prenoient soin de moi , il fallut bien me soumettre , & c'est même ce que je fis sans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Geneve , je jugeai qu'étant la capitale , elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangère d'état & de religion , & puis , partant pour obéir à Madame de Warens , je me regardois comme vivant toujours sous sa direction ; c'étoit plus que vivre à son voisinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante , qui déjà commençoit à se déclarer. Il me paroissoit beau de passer les monts à mon âge , & de m'élever au-dessus de mes camarades de toute la hauteur des Alpes. Voir du pays est un appât auquel un Genevois ne résiste guères : je donnai donc mon consentement. Mon manap devoit partir dans deux jours avec sa femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourse leur fut remise renforcée par Madame de Warens , qui de plus me donna secrètement un petit pécule auquel elle joignit d'amples instructions , & nous partîmes le Mercredi-Saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy , mon père y arriva , courant à ma piste , avec un M. Rival , son ami , horloger comme lui , homme d'esprit , bel-esprit même , qui faisoit des vers mieux que la Motte , & parloit presque aussi bien que lui ; de plus , parfaitement honnête-homme ,

mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien.

Ces Messieurs virent Madame de Warens, & se contentèrent de pleurer mon sort avec elle, au-lieu de me suivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied. La même chose étoit arrivée à mon oncle Bernard. Il étoit venu à Confignon, & de-là, sçachant que j'étois à Annecy, il s'en retourna à Genève. Il sembloit que mes proches conspirassent avec mon étoile, pour me livrer au destin qui m'attendoit. Mon frère s'étoit perdu par une semblable négligence, & si bien perdu, qu'on n'a jamais sçu ce qu'il étoit devenu.

Mon père n'étoit pas seulement un homme d'honneur; c'étoit un homme d'une probité sûre, & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus, il étoit bon père, sur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement, mais il aimoit aussi ses plaisirs, & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion, & quoique sa femme ne fût plus en âge de me donner des frères, elle avoit des parens: cela faisoit une autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage, qui ne rappelloit plus si souvent mon souvenir. Mon père vieillissoit & n'avoit aucun bien pour soutenir sa vieillesse. Nous avions, mon frère & moi, quelque bien de ma mère, dont le revenu devoit appartenir à mon père durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement & ne l'empêchoit pas de faire son devoir; mais elle agissoit sourdement sans qu'il s'en aperçût lui-même, & ralentissoit quelquefois son zèle qu'il eût poussé plus loin sans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy sur mes traces, il ne me suivit pas jusqu'à Chamberi où il étoit moralement sûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir souvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui

des caresses de père , mais sans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un père dont j'ai si bien connu la tendresse & la vertu , m'a fait faire des réflexions sur moi-même , qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur sain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale , la seule peut-être d'usage dans la pratique , d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts , & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui : sûr que dans telles situations , quelque sincère amour de la vertu qu'on y porte , on foiblit tôt ou tard sans s'en appercevoir , & l'on devient injuste & méchant dans le fait , sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame.

Cette maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & mise en pratique , quoiqu'un peu tard , dans toute ma conduite , est une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le plus fou dans le public , & sur-tout parmi mes connoissances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité, je ne songeois guères à faire , ni comme les autres , ni autrement qu'eux. Je desirois sincèrement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des situations qui me donnassent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme , & par conséquent un desir secret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Milord Maréchal me voulut mettre dans son testament. Je m'y opposai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me sçavoir dans le testament de qui que ce fût , & beaucoup moins dans le sien. Il se rendit : maintenant il veut me faire une pension viagère , & je ne m'y oppose pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement : cela peut être.

Mais, ô mon bienfaiteur & mon père ! si j'ai le malheur de vous survivre , je sçais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre , & que je n'ai rien à gagner.

C'est-là, selon moi, la bonne philosophie, la seule vraiment affortie au cœur humain. Je me pénétre chaque jour davantage de sa profonde solidité , & je l'ai retournée de différentes manières dans tous mes derniers Écrits ; mais le Public qui est frivole ne l'y a pas sçu remarquer. Si je survis assez à cette entreprise consommée pour en reprendre une autre, je me propose de donner dans la suite de l'Emile un exemple si charmant & si frappant de cette même maxime , que mon Lecteur soit forcé d'y faire attention. Mais c'est assez de réflexions pour un Voyageur : il est tems de reprendre ma route.

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre , & mon manan ne fut pas si bourru qu'il en avoit l'air. C'étoit un homme entre deux âges , portant en queue ses cheveux noirs grisonnans ; l'air grenadier, la voix forte , assez gai , marchant bien , mangeant mieux , & qui faisoit toute forte de métiers, faute d'en sçavoir aucun. Il avoit proposé , je crois , d'établir à Annecy , je ne sçais quelle Manufacture. Madame de Warens n'avoit pas manqué de donner dans le projet , & c'étoit pour tâcher de le faire agréer au Ministre , qu'il faisoit , bien défrayé , le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en se fourrant toujours avec les Prêtres ; & , faisant l'empresse pour les servir , il avoit pris à leur école un certain jargon dévot dont il usoit sans cesse , se piquant d'être un grand Prédicateur. Il sçavoit même un passage latin de la Bible , & c'étoit comme s'il en avoit sçu mille , parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du reste , manquant rarement d'argent quand il en sçavoit dans la bourse des autres. Plus adroit pourtant que frippon , & qui débitant d'un ton de

racoleur ses capucinades , ressembloit à l'Hermite Pierre , prêchant la Croisade le sabre au côté.

Pour Madame Sabran son épouse , c'étoit une assez bonne femme , plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre , ses bruyantes infomnies m'éveilloient souvent , & m'auroient éveillé bien davantage si j'en avois compris le sujet. Mais je ne m'en doutois pas même , & j'étois sur ce chapitre d'une bêtise qui a laissé à la seule nature tout le soin de mon instruction.

Je m'acheminois gaiement avec mon dévot guide & sa scintillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage ; j'étois dans la plus heureuse situation de corps & d'esprit où j'aie été de mes jours. Jeune , vigoureux , plein de santé , de sécurité , de confiance en moi & aux autres , j'étois dans ce court mais précieux moment de la vie , où sa plénitude expansive étend , pour ainsi dire , notre être par toutes nos sensations , & embellit à nos yeux la nature entière du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante , & fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage , l'élève , l'ami , presque l'amant de Madame de Warens. Les choses obligantes qu'elle m'avoit dites , les petites caresses qu'elle m'avoit faites , l'intérêt si tendre qu'elle avoit paru prendre à moi , ses regards charmans qui me sembloient pleins d'amour , parce qu'ils m'en inspiroient : tout cela nourrissoit mes idées durant la marche , & me faisoit rêver délicieusement. Nulle crainte , nul doute sur mon sort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin , c'étoit , selon moi , s'engager à m'y faire vivre , à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de souci sur moi-même ; d'autres s'étoient chargés de ce soin. Ainsi je marchois légèrement allégé de ce poids ; les jeunes desirs , l'espoir enchanteur , les brillans projets remplissoient mon ame. Tous les objets que je voyois me sembloient les garans de ma prochaine félicité.

Dans les maisons j'imaginois des festins rustiques ; dans les prés, de folâtres jeux ; le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche ; sur les arbres, des fruits délicieux ; sous leur ombre, de voluptueux tête-à-têtes ; sur les montagnes, des cuves de lait & de crème, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans sçavoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux sans porter à mon cœur quelque attrait de jouissance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du spectacle rendoit cet attrait digne de la raison : la vanité même y mêloit sa pointe. Si jeune, aller en Italie ; avoir déjà vu tant de pays ; suivre Annibal à travers les monts, me paroïssoit une gloire au-dessus de mon âge. Joignez à tout cela des stations fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter : car, en vérité, ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & sur le diné de M. Sabran le mien ne paroïssoit pas.

Je ne me souviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de soucis & de peine, que celui des sept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage ; car le pas de Madame Sabran sur lequel il falloit régler le nôtre, n'en fit qu'une longue promenade. Ce souvenir m'a laissé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, sur-tout pour les montagnes & les voyages pédestres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le Monsieur, & de prendre des voitures : les soucis rongeurs, les embarras, la gêne y sont montés avec moi, & dès-lors, au-lieu qu'auparavant dans mes voyages, je ne sentoïis que le plaisir d'aller, je n'ai plus senti que le besoin d'arriver. J'ai cherché longtemps à Paris deux camarades du même goût que moi, qui voulussent consacrer chacun cinquante louis de sa bourse, & un an de son tems à faire ensemble à pied le tour de l'Italie, sans autre équipage qu'un garçon qui portât avec

nous un sac de nuit. Beaucoup de gens se sont présentés, enchantés de ce projet en apparence, mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne, dont on cause en conversation, sans vouloir l'exécuter en effet. Je me souviens que parlant avec passion de ce projet avec Diderot & Grimm, je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite; mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel Grimm ne trouvoit rien de si plaisant que de faire faire à Diderot beaucoup d'impiétés, & de me faire fourrer à l'Inquisition à sa place.

Mon regret d'arriver si vite à Turin fut tempéré par le plaisir de voir une grande ville, & par l'espoir d'y faire bientôt une figure digne de moi; car déjà les fumées de l'ambition me montoient à la tête; déjà je me regardois comme infiniment au-dessus de mon ancien état d'apprentif; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au-dessous.

Avant que d'aller plus loin, je dois au Lecteur mon excuse ou ma justification, tant sur les menus détails où je viens d'entrer, que sur ceux où j'entrerais dans la suite; & qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au Public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché; il faut que je me tiens incessamment sous ses yeux, qu'il me suive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie; qu'il ne me perde pas de vue un seul instant, de peur que trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vuide, & se demandant qu'a-t-il fait durant ce tems-là, il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne assez de prise à la malignité des hommes par mes récits, sans lui en donner encore par mon silence.

Mon petit pécule étoit parti: j'avois jafé, & mon indiscretion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame Sabran trouva le moyen de m'arracher jusqu'à un

petit ruban glacé d'argent que Madame de Warens m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reste : l'épée même eût resté dans leurs mains si je m'étois moins obstiné. Ils m'avoient fidèlement défrayé dans la route, mais ils ne m'avoient rien laissé. J'arrive à Turin sans habits, sans argent, sans linge, & laissant très-exactement à mon seul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres, je les portai, & tout de suite je fus mené à l'Hospice des cathécumenes, pour y être instruit dans la Religion pour laquelle on me vendoit ma subsistance. En entrant je vis une grosse porte à barreaux de fer, qui dès que je fus passé, fut fermée à double tour sur mes talons. Ce début me parut plus imposant qu'agréable, & commençoit à me donner à penser, quand on me fit entrer dans une assez grande pièce. J'y vis pour tout meuble un Autel de bois surmonté d'un grand Crucifix au fond de la chambre, & autour quatre ou cinq chaises aussi de bois qui paroissoient avoir été cirées, mais qui seulement étoient huilantes à force de s'en servir & de les frotter. Dans cette salle d'assemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits, mes camarades d'instruction, & qui sembloient plutôt des archers du Diable, que des aspirans à se faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Esclavons qui se disoient Juifs & Maures; & qui, comme ils me l'avouèrent, passaient leur vie à courir l'Espagne & l'Italie, embrassant le Christianisme & se faisant baptiser, par-tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer, qui partageoit en deux un grand balcon régnant sur la cour. Par cette porte entrèrent nos sœurs les cathécumenes, qui comme moi s'alloient régénérer, non par le Baptême, mais par une solennelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes salopes & les plus vilaines coureuses qui jamais aient empuanti le bercail du Seigneur. Une seule me parut

jolie & assez intéressante. Elle étoit à peu-près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux frippons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inspirait quelque desir de faire connoissance avec elle; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maison où elle étoit depuis trois, il me fut absolument impossible de l'accoster, tant elle étoit recommandée à notre vieille geolière, & obsédée par le saint Missionnaire, qui travailloit à sa conversion avec plus de zèle que de diligence. Il falloit qu'elle fût extrêmement stupide, quoiqu'elle n'en eût pas l'air; car jamais instruction ne fut plus longue. Le saint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer: mais elle s'ennuya de sa clôture, & dit qu'elle vouloit sortir, Chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot, tandis qu'elle consentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne se mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut assemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faisoit; aux autres, pour les inviter à m'accorder leurs prières, & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant rentrées dans leur clôture, j'eus le tems de m'étonner tout à mon aise de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin, on nous assembla de nouveau pour l'instruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la première fois sur le pas que j'allois faire, & sur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répète, & je répéterai peut-être une chose dont je suis tous les jours plus pénétré; c'est que si jamais enfant reçut une éducation raisonnable & saine, c'a été moi. Né dans une famille que ses mœurs distinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de sagesse & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon père, quelque homme de plaisir, avoit non-seulement une probité

sûre, mais beaucoup de Religion. Galant homme dans le monde, & Chrétien dans l'intérieur, il m'avoit inspiré de bonne heure les sentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes sages & vertueuses, les deux aînées étoient dévotes, & la troisième, fille à-la-fois pleine de graces, d'esprit & de sens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'ostentation. Du sein de cette estimable famille je passai chez M. Lambercier, qui, bien qu'homme d'Eglise & Prédicateur, étoit croyant en dedans, & faisoit presque aussi bien qu'il disoit. Sa sœur & lui cultivèrent, par des instructions douces & judicieuses, les principes de piété qu'ils trouvèrent dans mon cœur. Ces dignes gens employèrent pour cela des moyens si vrais, si discrets, si raisonnables, que loin de m'ennuyer au Sermon, je n'en fortois jamais sans être intérieurement touché, & sans faire des résolutions de bien vivre, auxquelles je manquois rarement en y pensant. Chez ma tante Bernard, la dévotion m'ennuyoit un peu plus, parce qu'elle en faisoit un métier : chez mon maître, je n'y pensois plus guères, sans pourtant penser différemment. Je ne trouvai point de jeunes-gens qui me pervertissent. Je devins polisson, mais non liberrin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant, à l'âge où j'étois, en pouvoit avoir. J'en avois même davantage, car pourquoi déguiser ici ma pensée ? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je sentis, je pensai toujours en homme. Ce n'est qu'en grandissant que je suis rentré dans la classe ordinaire, en naissant j'en étois sorti. L'on rira de me voir me donner modestement pour un prodige. Soit : mais quand on aura bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à six ans les romans attachent, intéressent, transportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes ; alors je sentirai ma vanité ridicule, & je conviendrai que j'ai tort.

Ainsi, quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux en-

sans de religion, si l'on vouloit qu'un jour ils en eussent, & qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre manière, j'ai tiré mon sentiment de mes observations, non de ma propre expérience: je sçavois qu'elle ne conduiroit rien pour les autres. Trouvez des J. J. Rousseau à six ans, & parlez-leur de Dieu à sept, je vous réponds que vous ne courez aucun risque.

On sent, je crois, qu'avoir de la religion pour un enfant, & même pour un homme, c'est suivre celle où il est né. Quelquefois on en ôte, rarement on y ajoute: la foi dogmatique est un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachoit au culte de mes pères, j'avois l'avection particulière à notre ville pour le catholicisme, qu'on nous donnoit pour une affreuse idolâtrie, & dont on nous peignoit le Clergé sous les plus noires couleurs. Ce sentiment alloit si loin chez moi, qu'au commencement, je n'entrevois jamais le dedans d'une Église, je ne rencontrais jamais un Prêtre en surplis, je n'entendois jamais la sonnette d'une Procession, sans un frémissement de terreur & d'effroi, qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui souvent m'a repris dans les Paroisses de campagne, plus semblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il est vrai que cette impression étoit singulièrement combattue par le souvenir des caresses que les Curés des environs de Genève font volontiers aux enfans de la ville. En même-tems que la sonnette du Viatique me faisoit peur, la cloche de la Messe & des Vêpres me rappelloit un déjeuner, un goûter, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon diné de M. de Pontverre avoit produit encore un grand effet. Ainsi je m'étois aisément étourdi sur tout cela. N'envisageant le Papisme que par ses liaisons avec les amusemens & la gourmandise, je m'étois apprivoisé sans peine avec l'idée d'y vivre; mais celle d'y entrer solennellement ne s'étoit présentée à moi qu'en fuyant, & dans un avenir éloigné. Dans

ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change : je vis avec l'horreur la plus vive l'espèce d'engagement que j'avois pris , & sa suite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à soutenir mon courage par leurs exemples , & je ne pus me dissimuler que la sainte œuvre que j'allois faire n'étoit au fond que l'action d'un bandit. Tout jeune encore , je sentis que quelque religion qui fût la vraie , j'allois vendre la mienne ; & que , quand même je choisirois bien , j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint-Esprit , & mériter le mépris des hommes. Plus j'y pensois , plus je m'indignois contre moi-même , & je gémissois du sort qui m'avoit amené là , comme si ce sort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eût des momens où ces réflexions devinrent si fortes , que si j'avois un instant trouvé la porte ouverte , je me ferois certainement évadé ; mais il ne me fut pas possible , & cette résolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de desirs secrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obstination du dessein formé de ne pas retourner à Genève , la honte , la difficulté même de repasser les monts , l'embarras de me voir loin de mon pays , sans amis , sans ressources , tout cela concouroit à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma conscience : j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait , pour excuser ce que j'allois faire. En aggravant les torts du passé , j'en regardois l'avenir comme une suite nécessaire. Je ne me disois pas : rien n'est fait encore , & tu peux être innocent si tu veux ; mais je me disois : gémis du crime dont tu t'es rendu coupable , & que tu t'es mis dans la nécessité d'achever.

En effet , quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge , pour révoquer tout ce que jusques-là j'avois pu promettre ou laisser espérer , pour rompre les chaînes que je m'étois données , pour déclarer avec intrépidité que je

voulois rester dans la religion de mes pères, au risque de tout ce qui en pouvoit arriver ? Cette vigueur n'étoit pas de mon âge, & il est peu probable qu'elle eût eu un heureux succès. Les choses étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti ; & plus ma résistance eût été grande, plus de manière ou d'autre on se fût fait une loi de la surmonter.

Le sophisme qui me perdit est celui de la plupart des hommes, qui se plaignent de manquer de force quand il est déjà trop tard pour en user. La vertu ne nous coûte que par notre faute ; & si nous voulions être toujours sages, rarement aurions-nous besoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à surmonter nous entraînent sans résistance ; nous cédon à des tentations légères dont nous méprisons le danger. Insensiblement nous tombons dans des situations périlleuses, dont nous pouvions aisément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer sans des efforts héroïques qui nous effrayent, & nous tombons enfin dans l'abyme, en disant à Dieu : pourquoi m'as-tu fait si foible ? Mais malgré nous il répond à nos consciences : je t'ai fait trop foible pour sortir du gouffre, parce que je t'ai fait assez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas précisément la résolution de me faire Catholique ; mais voyant le terme encore éloigné, je pris le tems de m'appriivoiser à cette idée, & en attendant je me figurois quelque événement imprévu qui me tireroit d'embarras. Je résolus, pour gagner du tems, de faire la plus belle défense qu'il me seroit possible. Bientôt ma vanité me dispensa de songer à ma résolution, & dès que je m'aperçus que j'embarrassois quelquefois ceux qui vouloient m'instruire, il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terrasser tout-à-fait. Je mis même à cette entreprise un zèle bien ridicule : car tandis qu'ils travailloient sur moi, je voulus travailler sur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit

que les convaincre , pour les engager à se faire Protestans.

Ils ne trouvèrent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient , ni du côté des lumières , ni du côté de la volonté. Les Protestans sont généralement mieux instruits que les Catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la discussion , celle des autres la soumission. Le Catholique doit adopter la décision qu'on lui donne , le Protestant doit apprendre à se décider. On sçavoit cela ; mais on n'attendoit ni de mon état , ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs , je n'avois point fait encore ma première Communion , ni reçu les instructions qui s'y rapportent : on le sçavoit encore ; mais on ne sçavoit pas qu'en revanche j'avois été bien instruit chez M. Lambercier , & que de plus , j'avois par devers moi un petit magasin fort incommode à ces Messieurs dans l'histoire de l'Église & de l'Empire , que j'avois apprise presque par cœur chez mon père , & depuis à peu près oubliée , mais qui me revint , à mesure que la dispute s'échauffoit.

Un vieux Prêtre , petit , mais assez vénérable , nous fit en commun la première conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un cathéchisme plutôt qu'une controverse , & il avoit plus à faire à les instruire qu'à résoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint , je l'arrêtai sur tout , je ne lui sauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue , & fort ennuyeuse pour les assistans. Mon vieux Prêtre parloit beaucoup , s'échauffoit , battoit la campagne , & se croit d'affaire en disant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain , de peur que mes indiscrettes objections ne scandalisassent mes camarades , on me mit à part dans une autre chambre avec un autre Prêtre plus jeune , beau parleur , c'est-à-dire , faiseur de longues phrases & content de lui si jamais Docteur le fut. Je ne me laissai
pourtant

pourtant pas trop subjuguer à sa mine imposante , & sentant qu'après tout je faisois ma tâche , je me mis à lui répondre avec assez d'assurance , & à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'affommer avec Saint Augustin , Saint Grégoire & les autres Pères , & il trouvoit avec une surprise incroyable que je maniois tous ces Pères-là presque aussi légèrement que lui. Ce n'étoit pas que je les eusse jamais lus , ni lui peut-être ; mais j'en avois retenu beaucoup de passages tirés de mon le Sueur ; & si-tôt qu'il m'en citoit un , sans disputer sur la citation , je lui ripostois par un autre du même Père , & qui souvent l'embarrassoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin , par deux raisons. L'une qu'il étoit le plus fort , & que me sentant , pour ainsi dire , à sa merci , je jugeois très-bien quelque jeune que je fusse , qu'il ne falloit pas le pousser à bout ; car je voyois assez que le vieux petit Prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raison étoit que le jeune avoit de l'étude , & que je n'en avois point. Cela faisoit qu'il mettoit dans sa manière d'argumenter , une méthode que je ne pouvois pas suivre ; & que , si-tôt qu'il se sentoit pressé d'une objection imprévue , il la remettoit au lendemain , disant que je sortois du sujet présent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations , soutenant qu'elles étoient fausses ; & s'offrant à m'aller chercher le livre , me défioit de les y trouver. Il sentoit qu'il ne risquoit pas grand'chose ; & qu'avec toute mon érudition d'emprunt , j'étois trop peu exercé à manier les livres , & trop peu latiniste pour trouver un passage dans un gros volume , quand même je serois assuré qu'il y est. Je le soupçonne même d'avoir usé de l'infidélité dont il accusoit les Ministres , & d'avoir fabriqué quelquefois des passages , pour se tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin le séjour de l'hospice me devenant chaque jour plus désagréable , & n'apperveant pour en sortir qu'une

seule voie, je m'empressai de la prendre autant que jusquelà je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux Africains avoient été baptisés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds, pour représenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce tems-là pour donner à mes Directeurs l'honneur d'une conversion difficile, & l'on me fit passer en revue tous les dogmes, pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, suffisamment instruit & suffisamment disposé au gré de mes Maîtres, je fus mené processionnellement à l'Église Métropolitaine de Saint-Jean, pour y faire une abjuration solennelle, & recevoir les accessoires du Baptême, quoiqu'on ne me rebaptisât pas réellement: mais comme ce sont à-peu-près les mêmes cérémonies, cela sert à persuader au peuple que les Protestans ne sont pas Chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe grise, garnie de brandebourgs blancs, & destinée pour ces sortes d'occasions. Deux hommes portoient devant & derrière moi des bassins de cuivre, sur lesquels ils frappaient avec une clef, & où chacun mettoit son aumône, au gré de sa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit au nouveau converti. Enfin rien du faîte Catholique ne fut omis pour rendre la solennité plus édifiante pour le public, & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile, & qu'on ne me donna pas comme au Maure, attendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout: il fallut ensuite aller à l'Inquisition recevoir l'absolution du crime d'hérésie, & rentrer dans le sein de l'Église avec la même cérémonie à laquelle Henri IV fut soumis par son Ambassadeur. L'air & les manières du très-Révérend Père Inquisiteur, n'étoient pas propres à dissiper la terreur secrète qui m'avoit saisi en entrant dans cette maison. Après plusieurs questions sur ma foi, sur mon

état, sur ma famille, il me demanda brusquement si ma mère étoit damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation; je me contentai de répondre que je voulois espérer qu'elle ne l'étoit pas, & que Dieu avoit pu l'éclairer à sa dernière heure. Le Moine se tut, mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un signe d'approbation.

Tout cela fait, au moment où je pensois être enfin placé selon mes espérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie qu'avoit produit ma quête. On me recommanda de vivre en bon Chrétien, d'être fidèle à la grace: on me souhaita bonne fortune; on ferma sur moi la porte, & tout disparut.

Ainsi s'éclipsèrent en un instant toutes mes grandes espérances, & il ne me resta de la démarche intéressée que je venois de faire, que le souvenir d'avoir été apostat, & dupe tout-à-la-fois. Il est aisé de juger quelle brusque révolution dut se faire dans mes idées, lorsque de mes brillans projets de fortune, je me vis tomber dans la plus complète misère, & qu'après avoir délibéré le matin sur le choix du palais que j'habiterois, je me vis le soir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un désespoir d'autant plus cruel que le regret de mes fautes devoit s'irriter, en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois pour la première fois de ma vie d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier sentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long esclavage, redevenu maître de moi-même & de mes actions, je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en ressources, pleine de gens de condition, dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir si-tôt que j'en serois connu. J'avois, de plus, tout le tems d'attendre; & vingt francs que j'avois dans ma poche, me fem-

bloient un trésor qui ne pouvoit s'épuiser. J'en pouvois disposer à mon gré, sans rendre compte à personne. C'étoit la première fois que je m'étois vu si riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes, je ne fis que changer d'espérances; & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me sentis tant de confiance & de sécurité : je croyois déjà ma fortune faite, & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi seul.

La première chose que je fis, fut de satisfaire ma curiosité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire un acte de maliberté. J'allai voir monter la garde; les instrumens militaires me plaisoient beaucoup. Je suivis des Processions; j'aimois le faux bourdon des Prêtres. J'allai voir le palais du Roi : j'en approchois avec crainte; mais voyant d'autres gens entrer, je fis comme eux, on me laissa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet que j'avois sous le bras. Quoi qu'il en soit, je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais : déjà je m'en regardois presque comme un habitant. Enfin, à force d'aller & venir, je me lassai; j'avois faim, il faisoit chaud; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giuncà, du lait caillé, & avec deux griffes de cet excellent pain de Piémont, que j'aime plus qu'aucun autre, je fis pour mes cinq ou six sols un des bons dînés que j'aye faits de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je sçavois déjà assez de piémontois pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à trouver, & j'eus la prudence de le choisir, plus selon ma bourse que selon mon goût. On m'enseigna dans la rue du Pô la femme d'un soldat, qui retiroit à un-sou par nuit des domestiques hors de service. Je trouvai chez elle un grabat vide, & je m'y établis. Elle étoit jeune, & nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déjà cinq ou six enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mère,

les enfans, les hôtes, & cela dura de cette façon tant que je restai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée & décoiffée, mais douce de cœur, officieuse, qui me prit en amitié, & qui même me fut utile.

Je passai plusieurs jours à me livrer uniquement au plaisir de l'indépendance & de la curiosité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paroissoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un jeune-homme fortant de sa niche, qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois sur-tout fort exact à faire ma cour, & j'assistois régulièrement tous les matins à la Messe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même Chapelle avec ce Prince & sa suite : mais ma passion pour la musique, qui commençoit à se déclarer, avoit plus de part à mon assiduité que la pompe de la Cour qui, bientôt vue & toujours la même, ne frappe pas long-tems. Le Roi de Sardaigne avoit alors la meilleure symphonie de l'Europe : Somis, Desjardins, les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune-homme que le jeu du moindre instrument, pourvu qu'il fût juste, transportoit d'aise. Du reste, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux, qu'une admiration stupide & sans convoitise. La seule chose qui m'intéressât dans tout l'éclat de la Cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune Princesse qui méritât mon hommage, & avec laquelle je pusse faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où, si je l'eusse mis à fin, j'aurois trouvé des plaisirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécut avec beaucoup d'économie, ma bourse insensiblement s'épuisoit. Cette économie, au reste, étoit moins l'effet de la prudence que d'une simplicité de goût, que même aujourd'hui l'usage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connoissois pas, & je ne connois pas

encore de meilleure chère que celle d'un repas rustique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis & du vin passable, on est toujours sûr de me bien régaler; mon bon appétit fera le reste quand un maître d'hôtel & des laquais autour de moi ne me rassasieront pas de leur importun aspect. Je faisois alors de beaucoup meilleurs repas avec six ou sept sols de dépense, que je ne les ai faits depuis à six ou sept francs. J'étois donc sobre faute d'être tenté de ne pas l'être; encore ai-je tort d'appeler tout cela sobriété; car j'y mettois toute la sensualité possible. Mes poires, ma giuncà, mon fromage, mes griffes, & quelques verres d'un gros vin de Montferrat à couper par tranches, me rendoient le plus heureux des gourmands. Mais encore, avec tout cela, pouvoit-on voir la fin de vingt livres. C'étoit ce que j'appercevois plus sensiblement de jour en jour; & malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude sur l'avenir, alla bientôt jusqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Espagne, il ne me resta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre, encore n'étoit-il pas facile à réaliser. Je songai à mon ancien métier; mais je ne le sçavois pas assez pour aller travailler chez un maître, & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc, en attendant mieux, le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes sur de la vaisselle, espérant tenter les gens par le bon marché, en me mettant à leur discrétion. Cet expédient ne fut pas fort heureux. Je fus presque par-tout éconduit; & ce que je trouvois à faire étoit si peu de chose, qu'à peine y gagnai-je quelques repas. Un jour, cependant, passant d'assez bon matin dans la Contrà Nova, je vis à travers les vitres d'un comptoir une jeune marchande de si bonne grace, & d'un air si attirant, que malgré ma timidité près des dames, je n'hésitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit asseoir, conter ma petite his-

toire, me plaignit, me dit d'avoir bon courage, & que les bons Chrétiens ne m'abandonneroient pas : puis, tandis qu'elle envoyoit chercher chez un Orfèvre du voisinage les outils dont j'avois dit avoir besoin, elle monta dans sa cuisine & m'apporta elle-même à déjeuner. Ce début me parut de bon augure ; la suite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail, encore plus de mon petit babillard, quand je me fus un peu rassuré : car elle étoit brillante & parée ; & malgré son air gracieux, cet éclat m'en avoit imposé. Mais son accueil plein de bonté, son ton compatissant, ses manières douces & caressantes me mirent bientôt à mon aise. Je vis que je réussissois, & cela me fit réussir davantage. Mais quoiqu'Italienne, & trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle étoit pourtant si modeste, & moi si timide, qu'il étoit difficile que cela vint si-tôt à bien. On ne nous laissa pas le tems d'achever l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai passés auprès d'elle, & je puis dire y avoir goûté, dans leurs prémices, les plus doux ainsi que les plus purs plaisirs de l'amour.

C'étoit une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel, peint sur son joli visage, rendoit la vivacité touchante. Elle s'appelloit Madame Basile. Son mari, plus âgé qu'elle & passablement jaloux, la laissoit durant ses voyages sous la garde d'un Commis, trop maussade pour être séduisant, & qui ne laissoit pas d'avoir des prétentions pour son compte, qu'il ne montrait guères que par sa mauvaise humeur. Il en prit beaucoup contre moi, quoique j'aimasse à l'entendre jouer de la flûte, dont il jouoit assez bien. Ce nouvel Egiste grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez sa Dame ; il me traitoit avec un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il sembloit même qu'elle se plût pour le tourmenter à me caresser en sa présence ; & cette sorte de vengeance, quoique fort de mon goût, l'eût été bien plus

dans le tête-à-tête. Mais elle ne la pouffoit pas jusques-là, ou du moins ce n'étoit pas de la même manière. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit qu'elle ne sçût point faire les avances, soit qu'elle voulût sérieusement être sage, elle avoit alors une sorte de réserve qui n'étoit pas repoussante, mais qui m'intimidoit sans que je sçusse pourquoi. Quoique je ne me sentisse pas pour elle ce respect aussi vrai que tendre que j'avois pour Madame de Warens, je me sentoits plus de crainte & bien moins de familiarité. J'étois embarrassé, tremblant, je n'osois la regarder, je n'osois respirer auprès d'elle : cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorais d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder sans être aperçu : les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'inter valle d'un bras ferme & blanc qui paroissoit entre son gant & sa manchette, & celui qui se faisoit quelquefois entre son tour-de-gorge & son mouchoir. Chaque objet ajoutoit à l'impression des autres. A force de regarder ce que je pouvois voir & même au-delà, mes yeux se troubloient, ma poitrine s'oppressoit, ma respiration d'instant en instant plus embarrassée, me donnoit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer sans bruit des soupirs fort incommodes dans le silence où nous étions assez souvent. Heureusement Madame Basile, occupée à son ouvrage, ne s'en appercevoit pas, à ce qu'il me sembloit. Cependant je voyois quelquefois, par une sorte de sympathie, son fichu se renfler assez fréquemment. Ce dangereux spectacle achevoit de me perdre ; & quand j'étois prêt à céder à mon transport, elle m'adressoit quelque mot d'un ton tranquille, qui me faisoit rentrer en moi-même à l'instant.

Je la vis plusieurs fois seule de cette manière, sans que jamais un mot, un geste, un regard même trop expressif, marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état, très-tourmentant pour moi, faisoit cependant mes délices, &

à peine dans la simplicité de mon cœur pouvois-je imaginer pourquoi j'étois si tourmenté. Il paroïssoit que ces petits tête-à-têtes ne lui déplaïssent pas non plus ; du moins elle en rendoit les occasions assez fréquentes ; soin bien gratuit assurément de sa part , pour l'usage qu'elle en faisoit , & qu'elle m'en laissoit faire.

Un jour qu'ennuyée des fots colloques du Commis , elle avoit monté dans sa chambre : je me hâtai dans l'arrière-boutique où j'étois d'achever ma petite tâche , & je la suivis. Sa chambre étoit entr'ouverte ; j'y entrai sans être aperçu. Elle brodoit près d'une fenêtre , ayant en face le côté de la chambre opposé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer , ni m'entendre , à cause du bruit que des charriots faisoient dans la rue. Elle se mettoit toujours bien : ce jour-là sa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieuse , sa tête un peu baissée laissoit voir la blancheur de son cou , ses cheveux relevés avec élégance étoient ornés de fleurs. Il régnoit dans toute sa figure un charme que j'eus le tems de considérer , & qui me mit hors de moi. Je me jettai à genoux à l'entrée de la chambre , en tendant les bras vers elle d'un mouvement passionné , bien sûr qu'elle ne pouvoit m'entendre , & ne pensant pas qu'elle pût me voir : mais il y avoit à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne sçais quel effet ce transport fit sur elle ; elle ne me regarda point , ne me parla point , mais tournant à demi la tête , d'un simple mouvement de doigt elle me montra la natte à ses pieds. Treffaillir , pousser un cri , m'élançer à la place qu'elle m'avoit marquée , ne fut pour moi qu'une même chose : mais ce qu'on auroit peine à croire , est que dans cet état je n'osai rien entreprendre au-delà , ni dire un seul mot , ni lever les yeux sur elle , ni la toucher même dans une attitude aussi contrainte , pour m'appuyer un instant sur ses genoux. J'étois muet , immobile ; mais non pas tranquille assurément : tout marquoit en moi l'a-

gitation, la joie, la reconnoissance, les ardens desirs incertains dans leur objet, & contenus par la frayeur de déplaire, sur laquelle mon jeune cœur ne pouvoit se rassurer.

Elle ne paroissoit ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, & commençant à sentir toute la conséquence d'un signe, parti sans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni me repoussoit; elle n'ôtoit pas les yeux de dessus son ouvrage; elle tâchoit de faire comme si elle ne m'eût pas vu à ses pieds; mais toute ma bêtise ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras, peut-être mes desirs, & qu'elle étoit retenue par une honte semblable à la mienne, sans que cela me donnât la force de la surmonter. Cinq ou six ans qu'elle avoit de plus que moi, devoient, selon moi, mettre de son côté toute la hardiesse; & je me disois que puisqu'elle ne faisoit rien pour exciter la mienne, elle ne vouloit pas que j'en eusse. Même encore aujourd'hui je trouve que je pensois juste, & sûrement elle avoit trop d'esprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit besoin, non-seulement d'être encouragé, mais d'être instruit.

Je ne sçais comment eût fini cette scène vive & muette, ni combien de tems j'aurois demeuré immobile dans cet état ridicule & délicieux, si nous n'eussions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuisine qui touchoit la chambre où nous étions, & Madame Basile alarmée, me dit vivement de la voix & du geste : Levez-vous, voici Rosina. En me levant en hâte, je saisis une main qu'elle me tendoit, & j'y appliquai deux baisers brûlans, au second desquels je sentis cette charmante main se presser un peu contre mes levres. De mes jours je n'eus un si doux moment; mais l'occasion que j'avois perdue ne revint plus, & nos jeunes amours en restèrent là.

C'est peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme est restée empreinte au fonds de mon cœur en traits si charmans. Elle s'y est même embellie à mesure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience, elle s'y fût prise autrement pour animer un petit garçon : mais si son cœur étoit foible, il étoit honnête ; elle cédoit involontairement au penchant qui l'entraînoit, c'étoit, selon toute apparence, sa première infidélité, & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre sa honte que la mienne. Sans en être venu là, j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds, sans même ôser toucher à sa robe. Non, il n'y a point de jouissances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime : tout est faveur auprès d'elle. Un petit signe du doigt, une main légèrement pressée contre ma bouche, sont les seules faveurs que je reçus jamais de Madame Basile, & le souvenir de ces faveurs si légères me transporte encore en y pensant.

Les deux jours suivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête ; il me fut impossible d'en trouver le moment, & je n'aperçus de sa part aucun soin pour le ménager. Elle eut même le maintien, non plus froid, mais plus retenu qu'à l'ordinaire, & je crois qu'elle évitoit mes regards de peur de ne pouvoir assez gouverner les siens. Son maudit Commis fut plus désolant que jamais. Il devint même railleur, goguenard ; il me dit que je ferois mon chemin près des Dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indiscretion, & me regardant déjà comme d'intelligence avec elle, je voulus couvrir du mystère un goût qui jusqu'alors n'en avoit pas grand besoin. Cela me rendit plus circonspect à saisir les occasions de le satisfaire, & à force de les vouloir sûres, je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romanesque dont jamais je

n'ai pu me guérir , & qui , jointe à ma timidité naturelle , a beaucoup démenti les prédictions du Commis. J'aimois trop sincèrement , trop parfaitement , j'ose dire , pour pour pouvoir aisément être heureux. Jamais passions ne furent en même-tems plus vives & plus pures que les miennes ; jamais amour ne fut plus tendre , plus vrai , plus désintéressé. J'aurois mille fois sacrifié mon bonheur à celui de la personne que j'aimois ; sa réputation m'étoit plus chère que ma vie , & jamais pour tous les plaisirs de la jouissance , je n'aurois voulu compromettre un moment son repos. Cela m'a fait apporter tant de soins , tant de secret , tant de précaution dans mes entreprîses , que jamais aucune n'a pu réussir. Mon peu de succès près des femmes est toujours venu de les trop aimer.

Pour revenir au flûteur Egiste , ce qu'il y avoit de singulier étoit qu'en devenant plus insupportable , le traître sembloit devenir plus complaisant. Dès le premier jour que sa dame m'avoit pris en affection , elle avoit songé à me rendre utile dans le magasin. Je sçavois passablement l'arithmétique ; elle lui avoit proposé de m'apprendre à tenir les livres : mais mon bourru reçut très-mal la proposition , craignant peut-être d'être supplanté. Ainsi tout mon travail , après mon burin , étoit de transcrire quelques comptes & mémoires , de mettre au net quelques livres , & de traduire quelques lettres de commerce d'italien en françois. Tout-d'un-coup mon homme s'avisa de revenir à la proposition faite & rejetée , & dit qu'il m'apprendroit les comptes à parties doubles , & qu'il vouloit me mettre en état d'offrir mes services à M. Basile , quand il seroit de retour. Il y avoit dans son ton , dans son air , je ne sçais quoi de faux , de malin , d'ironique , qui ne me donnoit pas de la confiance. Madame Basile , sans attendre ma réponse , lui dit sèchement que je lui étois obligé de ses offres ; qu'elle espéroit que la fortune favoriseroit enfin mon mé-

rite, & que ce feroit grand dommage qu'avec tant d'esprit je ne fusse qu'un Commis.

Elle m'avoit dit plusieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoissance qui pourroit m'être utile. Elle pensoit assez sagement pour sentir qu'il étoit tems de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un dîné où je me trouvai, & où se trouva aussi un Jacobin de bonne mine, auquel elle me présenta. Le moine me traita très-affectueusement, me félicita sur ma conversion, & me dit plusieurs choses sur mon histoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée : puis me donnant deux petits revers de main sur la joue, il me dit d'être sage, d'avoir bon courage & de l'aller voir, que nous causerions plus à loisir ensemble. Je jugeai, par les égards que tout le monde avoit pour lui, que c'étoit un homme de considération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame Basile, qu'il étoit son Confesseur. Je me rappelle bien aussi que sa décente familiarité étoit mêlée de marques d'estime & même de respect pour sa pénitente, qui me firent alors moins d'impression qu'elle ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence, combien j'eusse été touché d'avoir pu rendre sensible une jeune femme respectée par son confesseur !

La table ne se trouva pas assez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de Monsieur le Commis. Je n'y perdus rien du côté des attentions & de la bonne chère ; il y eut bien des assiettes envoyées à la petite table dont l'intention n'étoit sûrement pas pour lui. Tout alloit très-bien jusque-là ; les femmes étoient fort gaies, les hommes fort galans, Madame Basile faisoit ses honneurs avec une grace charmante. Au milieu du dîné, on entend arrêter une chaise

à la porte , quelqu'un monte ; c'est M. Basile. Je le vois , comme s'il entroit actuellement , en habit d'écarlate à boutons d'or , couleur que j'ai prise en aversion depuis ce jour-là. M. Basile étoit un grand & bel homme , qui se présentoit très-bien. Il entre avec fracas , & de l'air de quelqu'un qui surprend son monde , quoiqu'il n'y eût-là que de ses amis. Sa femme lui faute au cou , lui prend les mains , lui fait mille caresses , qu'il reçoit sans les lui rendre. Il salue la compagnie , on lui donne un couvert , il mange. A peine avoit-on commencé de parler de son voyage , que , jettant les yeux sur la petite table , il demande , d'un ton sévère , ce que c'est que ce petit garçon qu'il apperçoit-là. Madame Basile le lui dit tout naïvement. Il demande si je loge dans la maison ? On lui dit que non. Pourquoi non ? reprend-il grossièrement : puisqu'il s'y tient le jour il peut bien y rester la nuit. Le moine prit la parole , & après un éloge grave & vrai de Madame Basile , il fit le mien en peu de mots ; ajoutant que , loin de blâmer la pieuse charité de sa femme , il devoit s'empresse d'y prendre part , puisque rien n'y passoit les bornes de la discrétion. Le mari repliqua , d'un ton d'humeur , dont il cachoit la moitié , contenu par la présence du moine , mais qui suffit pour me faire sentir qu'il avoit des instructions sur mon compte , & que le commis m'avoit servi de sa façon.

A peine étoit-on hors de table , que celui-ci dépêché par son bourgeois , vint en triomphe me signifier de sa part de sortir à l'instant de chez lui & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il assaisonna sa commission de tout ce qui pouvoit la rendre insultante & cruelle. Je partis sans rien dire , mais le cœur navré , moins de quitter cette aimable femme , que de la laisser en proie à la brutalité de son mari. Il avoit raison , sans doute , de ne vouloir pas qu'elle fût infidèle ; mais , quoique sage & bien née , elle étoit italienne ;

c'est-à-dire, sensible & vindicative, & il avoit tort, ce me semble, de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le succès de ma première aventure. Je voulus essayer de repasser deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit sans cesse : mais au-lieu d'elle je ne vis que son mari & le vigilant Commis, qui m'ayant apperçu, me fit, avec l'aune de la boutique, un geste plus expressif qu'attirant. Me voyant si bien guetté, je perdis courage & n'y passai plus. Je voulus aller voir au moins le Patron qu'elle m'avoit ménagé. Malheureusement je ne sçavois pas son nom. Je rôdai plusieurs fois inutilement autour du Couvent pour tâcher de le rencontrer. Enfin, d'autres événemens m'ôtèrent les charmans souvenirs de Madame Basile, &, dans peu, je l'oubliai si bien, qu'aussi simple & aussi novice qu'auparavant, je ne restai pas même affriandé de jolies femmes.

Cependant ses libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage ; très-modestement toutefois, & avec la précaution d'une femme prudente, qui regardoit plus à la propreté qu'à la parure, & qui vouloit m'empêcher de souffrir, & non pas me faire briller. Mon habit, que j'avois apporté de Geneve, étoit bon & portable encore ; elle y ajouta seulement un chapeau & quelque linge. Je n'avois point de manchettes ; elle ne voulut point m'en donner, quoique j'en eusse bonne envie. Elle se contenta de me mettre en état de me tenir propre, & c'est un soin qu'il ne fallut pas me recommander, tant que je parus devant elle.

Peu de jours après ma catastrophe, mon hôtesse, qui, comme j'ai dit, m'avoit pris en amitié, me dit qu'elle m'avoit peut-être trouvé une place, & qu'une Dame de condition vouloit me voir. A ce mot, je me crus tout de bon dans les hautes aventures ; car j'en revenois toujours-là.

Celle-ci ne se trouva pas aussi brillante que je me l'étois figurée. Je fus chez cette dame avec le domestique qui lui avoit parlé de moi. Elle m'interrogea, m'examina; je ne lui déplus pas; & tout de suite j'entrai à son service, non pas tout-à-fait en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Je fus vêtu de la couleur de ses gens: la seule distinction fut qu'ils portoient l'éguillette, & qu'on ne me la donna pas: comme il n'y avoit point de galons à sa livrée, cela faisoit à-peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes espérances.

Madame la Comtesse de Vercellis, chez qui j'entrai, étoit veuve & sans enfans, son mari étoit piémontois; pour elle, je l'ai toujours crue savoyarde, ne pouvant imaginer qu'une piémontoise parlât si bien françois & eût un accent si pur. Elle étoit entre deux âges, d'une figure fort noble, d'un esprit orné, aimant la littérature françoise, & s'y connoissant. Elle écrivoit beaucoup, & toujours en françois. Ses lettres avoient le tour & presque la grace de celles de Madame de Sévigné; on auroit pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi, & qui ne me déplaisoit pas, étoit de les écrire sous sa dictée; un cancer au sein qui la faisoit beaucoup souffrir, ne lui permettant plus d'écrire elle-même.

Madame de Vercellis avoit, non-seulement beaucoup d'esprit, mais une ame élevée & forte. J'ai suivi sa dernière maladie, je l'ai vue souffrir & mourir sans jamais marquer un instant de foiblesse, sans faire le moindre effort pour se contraindre, sans sortir de son rôle de femme, & sans se douter qu'il y eût à cela de la philosophie; mot qui n'étoit pas encore à la mode, & qu'elle ne connoissoit même pas dans le sens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractère alloit quelquefois jusqu'à la sécheresse. Elle m'a

m'a toujours paru aussi peu sensible pour autrui que pour elle-même, & quand elle faisoit du bien aux malheureux, c'étoit pour faire ce qui étoit bien en soi, plutôt que par une véritable commisération. J'ai un peu éprouvé de cette insensibilité pendant les trois mois que j'ai passés auprès d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune-homme de quelque espérance qu'elle avoit incessamment sous les yeux, & qu'elle songeât, se sentant mourir, qu'après elle il auroit besoin de secours & d'appui : cependant, soit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particulière, soit que les gens qui l'obsédoient ne lui aient permis de songer qu'à eux, elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curiosité de me connoître. Elle m'interrogeoit quelquefois ; elle étoit bien aise que je lui montraisse les lettres que j'écrivois à Madame de Warens, que je lui rendisse compte de mes sentimens. Mais elle ne s'y prenoit assurément pas bien pour les connoître en ne me montrant jamais les siens. Mon cœur aimoit à s'épancher, pourvu qu'il sentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations sèches & froides, sans aucun signe d'approbation ni de blâme sur mes réponses, ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit si mon babil plaisoit ou déplaisoit, j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à montrer ce que je pensois qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué depuis que cette manière sèche d'interroger les gens pour les connoître, est un tic assez commun chez les femmes qui se piquent d'esprit. Elles s'imaginent qu'en ne laissant point paroître leur sentiment, elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre ; mais elles ne voyent pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela seul à se mettre en garde, & s'il croit que, sans pren-

dre à lui un véritable intérêt, on ne veut que le faire jaser, il ment ou se tait, ou redouble d'attention sur lui-même, & aime encore mieux passer pour un sot que d'être dupe de votre curiosité. Enfin c'est toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres que d'affecter de cacher le sien.

Madame de Vercellis ne m'a jamais dit un mot qui sentit l'affection, la pitié, la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement, je répondois avec réserve. Mes réponses étoient si timides qu'elle dut les trouver basses & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me questionnoit plus, ne me parloit plus que pour son service. Elle me jugea moins sur ce que j'étois, que sur ce qu'elle m'avoit fait, & à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paroître autre chose.

Je crois que j'éprouvai dès-lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traversé toute ma vie, & qui m'a donné une aversion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de Vercellis n'ayant point d'enfans, avoit pour héritier son neveu le Comte de la Roque, qui lui faisoit assiduellement sa cour. Outre cela ses principaux domestiques qui la voyoient tirer à sa fin ne s'oublioient pas, & il y avoit tant d'empresse autour d'elle, qu'il étoit difficile qu'elle eût du tems pour penser à moi. A la tête de sa maison étoit un nommé M. Lorenzy, homme adroit, dont la femme encore plus adroite s'étoit tellement insinuée dans les bonnes grâces de sa maîtresse, qu'elle étoit plutôt chez elle sur le pied d'une amie que d'une femme à ses gages. Elle lui avoit donné pour femme-de-chambre une niece à elle, appelée Mademoiselle Pontal, fine mouche, qui se donnoit des airs de Demoiselle suivante, & aidait sa tante à obséder si bien leur maîtresse qu'elle ne voyoit que par leurs yeux & n'agissoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois pet-

sonnes : je leur obéissois , mais je ne les servois pas ; je n'imaginois pas qu'outre le service de notre commune maîtresse je dusse être encore le valet de ses valets. J'étois d'ailleurs une espèce de personnage inquiétant pour eux. Ils voyoient bien que je n'étois pas à ma place ; ils craignoient que Madame ne le vît aussi , & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne diminuât leurs portions ; car ces fortes de gens , trop avides pour être justes , regardent tous les legs qui sont pour d'autres comme pris sur leur propre bien. Ils se réunirent donc pour m'écarter de ses yeux. Elle aimoit à écrire des lettres ; c'étoit un amusement pour elle dans son état ; ils l'en dégoûtèrent & l'en firent détourner par le médecin, en lui persuadant que cela la fatiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le service , on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaises autour d'elle : enfin l'on fit si bien que quand elle fit son testament , il y avoit huit jours que je n'étois entré dans sa chambre. Il est vrai qu'après cela j'y entraï comme auparavant , & j'y fus même plus assidu que personne : car les douleurs de cette pauvre femme me déchiroient , la constance avec laquelle elle les souffroit me la rendoit extrêmement respectable & chère , & j'ai bien versé dans sa chambre des larmes sincères , sans qu'elle ni personne s'en apperçût.

Nous la perdîmes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'esprit & de sens ; sa mort fut celle d'un sage. Je puis dire qu'elle me rendit la Religion Catholique aimable par la sérénité d'ame avec laquelle elle en remplit les devoirs , sans négligence & sans affectation. Elle étoit naturellement sérieuse. Sur la fin de sa maladie , elle prit une sorte de gaieté trop égale pour être jouée , & qui n'étoit qu'un contre-poids donné par la raison même , contre la tristesse de son état. Elle ne garda le lit que les deux derniers jours , & ne cessa de s'entretenir paisi-

blement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus, & déjà dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon, dit-elle, en se retournant, femme qui pete n'est pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoit légué un an de leurs gages à ses bas domestiques ; mais n'étant point couché sur l'état de sa maison je n'eus rien. Cependant le Comte de la Roque me fit donner trente livres & me laissa l'habit neuf que j'avois sur le corps, & que M. Lorenzy vouloit m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois sans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter, je n'y retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon séjour chez Madame de Vercellis ! Mais, bien que mon apparente situation demeurât la même, je ne sortis pas de sa maison comme j'y étois entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime & l'insupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée, & dont l'amer sentiment, loin de s'affaiblir, s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles ? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne sauroit se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la misère une fille aimable, honnête, estimable, & qui sûrement valoit beaucoup mieux que moi.

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, & qu'il ne s'égare bien des choses. Cependant, telle étoit la fidélité des domestiques, & la vigilance de M. & Madame Lorenzy, que rien ne se trouva de manque sur l'inventaire. La seule Mademoiselle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose & argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses

étoient à ma portée ; ce ruban seul me tenta , je le volai , & comme je ne le cachois guères on me le trouva bientôt. On voulut sçavoir où je l'avois pris. Je me trouble , je balbutie , & enfin je dis en rougissant , que c'est Marion qui me l'a donné. Marion étoit une jeune Mauriennoise , dont Madame de Vercellis avoit fait sa cuisinière , quand , cessant de donner à manger , elle avoit renvoyé la sienne , ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-seulement Marion étoit jolie , mais elle avoit une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes , & sur-tout un air de modestie & de douceur qui faisoit qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer. D'ailleurs bonne fille , sage , & d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avoit guères moins de confiance en moi qu'en elle , & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir ; l'assemblée étoit nombreuse , le Comte de la Roque y étoit. Elle arrive , on lui montre le ruban , je la charge effrontément ; elle reste interdite , se tait , me jette un regard qui auroit désarmé les démons & auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance , mais sans emportement , m'apostrophe , m'exhorte à rentrer en moi-même , à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; & moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration & lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer , & ne me dit que ces mots : Ah ! Rousseau , je vous croyois un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse , mais je ne voudrois pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté , mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne sembloit pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique , & de l'autre

une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit on ne se donna pas le tems d'approfondir la chose, & le Comte de la Roque, en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que la conscience du coupable vengeroit assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à son honneur de toutes manières. Le vol n'étoit qu'une bagatelle, mais enfin c'étoit un vol, & qui pis est, employé à séduire un jeune garçon; enfin le mensonge & l'obstination ne laissoient rien à espérer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la misère & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aye exposée. Qui sçait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter? Eh! si le remords d'avoir pu la rendre malheureuse est insupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois & me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime, comme s'il n'étoit commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté: mais au milieu d'une vie orageuse, il m'ôte la plus douce consolation des innocens persécutés; il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un destin prospère & s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même Madame de Warens. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi

elle consistoit. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allégement sur ma conscience, & je puis dire que le desir de m'en délivrer, en quelque sorte, a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera sûrement pas que j'aie ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce Livre, si je n'exposois en même tems mes dispositions intérieures, & que je craignisse de m'excuser en ce qui est conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi, que dans ce cruel moment, & lorsque je chargeai cette malheureuse fille, il est biffarre, mais il est vrai que mon amitié pour elle en fut la cause. Elle étoit présente à ma pensée, je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit. Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulois faire, & de m'avoir donné le ruban, parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître ensuite, mon cœur fut déchiré; mais la présence de tant de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la punition, je ne craignois que la honte; mais je la craignois plus que la mort, plus que le crime, plus que tout au monde. J'aurois voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta sur tout, la honte seule fit mon impudence, & plus je devenois criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi présent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble universel m'ôtoit tout autre sentiment. Si l'on m'eût laissé revenir à moi-même, j'aurois infailliblement tout déclaré. Si M. de la Roque m'eût pris à part, qu'il m'eût dit: ne perdez pas cette pauvre fille; si vous êtes coupable, avouez-le-moi; je me serois jetté à ses pieds

dans l'instant ; j'en suis parfaitement sûr. Mais on ne fit que m'intimider , quand il falloit me donner du courage. L'âge est encore une attention qu'il est juste de faire. A peine étois-je sorti de l'enfance , ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeunesse , les véritables noirceurs sont plus criminelles encore que dans l'âge mûr ; mais ce qui n'est que foiblesse l'est beaucoup moins , & ma faute , au fond , n'étoit guères autre chose. Aussi son souvenir m'afflige-t-il moins à cause du mal en lui-même , qu'à cause de celui qu'il a dû causer. Il m'a même fait ce bien de me garantir , pour le reste de ma vie , de tout acte tendant au crime par l'impression terrible qui m'est restée du seul que j'aie jamais commis , & je crois sentir que mon aversion pour le mensonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un aussi noir. Si c'est un crime qui puisse être expié , comme j'ose le croire , il doit l'être par tant de malheurs dont la fin de ma vie est accablée , par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occasions difficiles , & la pauvre Marion trouve tant de vengeurs en ce monde , que , quelque grande qu'ait été mon offense envers elle , je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avois à dire sur cet article. Qu'il me soit permis de n'en reparler jamais.

LIVRE TROISIÈME.

SORTI de chez Madame de Vercellis à-peu-près comme j'y étois entré , je retournai chez mon ancienne hôtesse , & j'y restai cinq ou six semaines , durant lesquelles la santé , la jeunesse & l'oisiveté , me rendirent souvent mon tempérament importun. J'étois inquiet ,

distrait, rêveur; je pleurois, je soupirois, je desirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée, & dont je sentoie pourtant la privation. Cet état ne peut se décrire, & peu d'hommes même le peuvent imaginer; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie, à la fois tourmentante & délicieuse, qui, dans l'ivresse du desir, donne un avant-goût de la jouissance. Mon sang allumé remplissoit incessamment mon cerveau de filles & de femmes; mais n'en sentant pas le véritable usage, je les occupois bizarrement en idées à mes fantaisies, sans en savoir rien faire de plus; & ces idées tenoient mes sens dans une activité très-incommode, dont, par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une demoiselle Goton. Mais ce n'étoit plus le tems où les jeux de l'enfance alloient là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la conscience du mal, étoit venue avec les années; elle avoit accru ma timidité naturelle, au point de la rendre invincible, & jamais ni dans ce tems-là, ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une proposition lascive, que celle à qui je la faisois ne m'y ait en quelque forte contraint par ses avances, quoique sachant qu'elle n'étoit pas scrupuleuse, & presque assuré d'être pris au mot.

Mon séjour chez Madame de Vercellis, m'avoit procuré quelques connoissances que j'entretenois, dans l'espoir qu'elles pourroient m'être utiles. J'allois voir quelquefois entr'autres un Abbé Savoyard, appelé M. Gaime, Précepteur des Enfans du Comte de Mellaredé. Il étoit jeune encore, & peu répandu; mais plein de bon sens, de probité, de lumières, & l'un des plus honnêtes hommes que j'aie connus. Il ne me fut d'aucune ressource pour l'objet qui m'attiroit chez lui; il n'avoit pas assez de crédit pour me placer; mais je trouvai près de lui des

avantages plus précieux qui m'ont profité toute ma vie ; les leçons de la saine morale , & les maximes de la droite raison. Dans l'ordre successif de mes goûts & de mes idées , j'avois toujours été trop haut ou trop bas , Achille ou Thersite , tantôt héros & tantôt vaurien. M. Gaiine prit le soin de me mettre à ma place , & de me montrer à moi-même , sans m'épargner , ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens ; mais il ajouta qu'il en voyoit naître les obstacles qui m'empêcheroient d'en tirer parti , de sorte qu'ils devoient , selon lui , bien moins me servir de degrés pour monter à la fortune , que de ressources pour m'en passer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine , dont je n'avois que de fausses idées ; il me montra comment dans un destin contraire l'homme sage peut toujours tendre au bonheur , & courir au plus près du vent pour y parvenir , comment il n'y a point de vrai bonheur sans sagesse , & comment la sagesse est de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur , en me prouvant que ceux qui dominoient les autres , n'étoient ni plus sages , ni plus heureux qu'eux. Il me dit une chose qui m'est souvent revenue à la mémoire , c'est que si chaque homme pouvoit lire dans les cœurs de tous les autres , il y auroit plus de gens qui voudroient descendre , que de ceux qui voudroient monter. Cette réflexion , dont la vérité frappe , & qui n'a rien d'outré , m'a été d'un grand usage dans le cours de ma vie , pour me faire tenir à ma place paisiblement. Il me donna les premières vraies idées de l'honnête , que mon génie ampoulé n'avoit saisi que dans ses excès. Il me fit sentir que l'enthousiasme des vertus sublimes étoit peu d'usage dans la société ; qu'en s'élançant trop haut , on étoit sujet aux chûtes ; que la continuité des petits devoirs , toujours bien remplis , ne demandoit pas moins

de force que les actions héroïques, qu'on en tiroit meilleur parti pour l'honneur & pour le bonheur, & qu'il valoit infiniment mieux avoir toujours l'estime des hommes, que quelquefois leur admiration.

Pour établir le devoir de l'homme, il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs, le pas que je venois de faire, & dont mon état présent étoit la suite, nous conduisoit à parler de religion. L'on conçoit déjà que l'honnête M. Gaine est, du moins en grande partie, l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réserve, il s'expliqua moins ouvertement sur certains points; mais au reste ses maximes, ses sentimens, ses avis, furent les mêmes, & jusqu'au conseil de retourner dans ma patrie, tout fut comme je l'ai rendu depuis au Public. Ainsi, sans m'étendre sur des entretiens dont chacun peut voir la substance, je dirai que ses leçons sages, mais d'abord sans effet, furent dans mon cœur un germe de vertu & de religion, qui ne s'y étouffa jamais, & qui n'attendoit pour fructifier que les soins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma conversion fût peu solide, je ne laissois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de ses entretiens, j'y pris goût à cause de leur clarté, de leur simplicité, & sur-tout d'un certain intérêt de cœur dont je sentois qu'ils étoient pleins. J'ai l'âme aimante, & je me suis toujours attaché aux gens, moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait, que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'est sur quoi mon tact ne me trompe guères. Aussi je m'affectionnois véritablement à M. Gaine; j'étois, pour ainsi dire, son second disciple, & cela me fit, pour le moment même, l'ineffimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oisiveté.

Un jour que je ne pensois à rien moins, on vint me chercher de la part du Comte de la Roque. A force d'y

aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé; je n'y allois plus: je crus qu'il m'avoit oublié, ou qu'il lui étoit resté de mauvaises impressions de moi. Je me trompois. Il avoit été témoin plus d'une fois du plaisir avec lequel je remplissois mon devoir auprès de sa tante, il le lui avoit même dit, & il m'en reparla quand moi-même je n'y songeois plus. Il me reçut bien, me dit que, sans m'amuser de promesses vagues, il avoit cherché à me placer, qu'il avoit réussi; qu'il me mettoit en chemin de devenir quelque chose, que c'étoit à moi de faire le reste; que la maison où il me faisoit entrer, étoit puissante & considérée; que je n'avois pas besoin d'autres protecteurs pour m'avancer, & que, quoique traité d'abord en simple Domestique, comme je venois de l'être, je pouvois être assuré que, si l'on me jugeoit par mes sentimens & par ma conduite au-dessus de cet état, on étoit disposé à ne m'y pas laisser. La fin de ce discours démentit cruellement les brillantes espérances que le commencement m'avoit données. Quoi! toujours laquais? me dis-je en moi-même avec un dépit amer, que la confiance effaça bientôt. Je me sentoais trop peu fait pour cette place, pour craindre qu'on m'y laissât.

Il me mena chez le Comte de Gouvon, premier Écuyer de la Reine, & Chef de l'illustre maison de Solar. L'air de dignité de ce respectable vieillard, me rendit plus touchante l'affabilité de son accueil. Il m'interrogea avec intérêt, & je lui répondis avec sincérité. Il dit au Comte de la Roque que j'avois une physionomie agréable & qui promettoit de l'esprit, qu'il lui paroissoit qu'en effet je n'en manquois pas; mais que ce n'étoit pas là tout, & qu'il falloit voir le reste. Puis se retournant vers moi: mon enfant, me dit-il, presque en toutes choses les commencemens sont rudes; les vôtres ne le seront pourtant pas beaucoup. Soyez sage, & cherchez à plaire ici à

tout le monde ; voilà quant à présent votre unique emploi. Du reste, ayez bon courage ; on veut prendre soin de vous. Tout de suite il passa chez la Marquise de Breil, sa belle-fille, & me présenta à elle, puis à l'Abbé de Gouvon, son fils. Ce début me parut de bon augure. J'en sçavois assez déjà pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un laquais. En effet, on ne me traita pas comme tel. J'eus la table de l'Office ; on ne me donna point d'habit de livrée, & le Comte de Favria, jeune étourdi, m'ayant voulu faire monter derrière son carrosse, son grand-père défendit que je montasse derrière aucun carrosse, & que je suivisse personne hors de la maison. Cependant je servois à table, & je faisois à-peu-près au dedans le service d'un laquais ; mais je le faisois en quelque façon librement, sans être attaché nommément à personne. Hors quelques lettres qu'on me dictoit, & des images que le Comte de Favria me faisoit découper, j'étois presque le maître de tout mon tems dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas, étoit assurément très-dangereuse ; elle n'étoit pas même fort humaine : car cette grande oisiveté pouvoit me faire contracter des vices que je n'aurois pas eus sans cela.

Mais c'est ce qui très-heureusement n'arriva point. Les leçons de M. Gaimé avoient fait impression sur mon cœur, & j'y pris tant de goût, que je m'échappois quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient sortir ainsi furtivement, ne devinoient guères où j'allois. Il ne se peut rien de plus sensé que les avis qu'il me donna sur ma conduite. Mes commencemens furent admirables ; j'étois d'une assiduité, d'une attention, d'un zèle qui charmoient tout le monde. L'Abbé Gaimé m'avoit sagement averti de modérer cette première ferveur, de peur qu'elle ne vînt à se relâcher,

& qu'on n'y prit garde. Votre début, me dit-il, est la règle de ce qu'on exigera de vous : tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la suite ; mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit guères examiné sur mes petits talens , & qu'on ne me supposoit que ceux que m'avoit donné la nature , il ne paroissoit pas , malgré ce que le Comte de Gouvon m'avoit pu dire , qu'on songeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverse , & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de Breil, fils du Comte de Gouvon, étoit alors Ambassadeur à Vienne. Il survint des mouvemens à la Cour, qui se firent sentir dans la famille , & l'on y fut quelques semaines dans une agitation qui ne laissoit guères le tems de penser à moi. Cependant jusques-là je m'étois peu relâché. Une chose me fit du bien & du mal , en m'éloignant de toute dissipation extérieure , mais en me rendant un peu plus distrait sur mes devoirs.

Mademoiselle de Breil étoit une jeune personne à-peu-près de mon âge , bien faite , assez belle , très-blanche , avec des cheveux très-noirs , & quoique brune , portant sur son visage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais résisté. L'habit de Cour si favorable aux jeunes personnes , marquoit sa jolie taille , dégageoit sa poitrine & ses épaules , & rendoit son teint encore plus éblouissant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'est pas à un Domestique de s'appercevoir de ces choses-là ; j'avois tort , sans doute ; mais je m'en appercevois toutefois , & même je n'étois pas le seul. Le Maître-d'hôtel & les Valets-de-chambre en parloient quelquefois à table avec une grossièreté qui me faisoit cruellement souffrir. La tête ne me tournoit pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliois point ; je me tenois à ma place , & mes desirs même ne s'émancipoient pas. J'aimois à voir

Mademoiselle de Breil, à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'esprit, du sens, de l'honnêteté ; mon ambition, bornée au plaisir de la servir, n'alloit point au-delà de mes droits. A table, j'étois attentif à chercher l'occasion de les faire valoir. Si son laquais quittoit un moment sa chaise, à l'instant on m'y voyoit établi : hors de-là je me tenois vis-à-vis d'elle ; je cherchois dans ses yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer son assiette. Que n'aurois-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque chose, me regarder, me dire un seul mot ? Mais point ; j'avois la mortification d'être nul pour elle ; elle ne s'apercevoit pas même que j'étois là. Cependant son frère qui m'adrescoit quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne fais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponse si fine & si bien tournée, qu'elle y fit attention, & jetta les yeux sur moi. Ce coup-d'œil qui fut court ne laissa pas de me transporter. Le lendemain, l'occasion se présenta d'en obtenir un second, & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand dîner, où, pour la première fois, je vis avec beaucoup d'étonnement le Maître-d'hôtel servir l'épée au côté & le chapeau sur la tête. Par hasard on vint à parler de la devise de la maison de Solar, qui étoit sur la tapisserie, avec les armoiries. *Tel fiert qui ne tue pas*. Comme les Piémontois ne sont pas pour l'ordinaire consommés dans la langue françoise, quelqu'un trouva dans cette devise une faute d'ortographe, & dit qu'au mot *fiert* il ne falloit point de *t*.

Le vieux Comte de Gouvon alloit répondre ; mais ayant jetté les yeux sur moi, il vit que je souriois, sans ofer rien dire ; il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyois pas que le *t* fût de trop ; que *fiert* étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom *ferus fier*, me-

naçant; mais du verbe *ferit* il frappe, il blesse; qu'ainsi la devise ne me paroïssoit pas dire, tel menace, mais *tel frappe qui ne tue pas*.

Tout le monde me regardoit & se regardoit sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage, fut de voir clairement sur le visage de Mademoiselle de Breil un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jeter un second regard qui valoit tout au moins le premier; puis tournant les yeux vers son grand'papa, elle sembloit attendre avec une forte d'impatience la louange qu'il me devoit, & qu'il me donna en effet si pleine & entière, & d'un air si content, que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces momens trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel & vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mademoiselle de Breil levant derechef les yeux sur moi, me pria d'un ton de voix aussi timide qu'affable de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant, je fus saisi d'un tel tremblement, qu'ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette & même sur elle. Son frère me demanda étourdiment pourquoi je tremblois si fort. Cette question ne servit pas à me rassurer, & Mademoiselle de Breil rougit jusqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman, où l'on remarquera, comme avec Madame Basile & dans toute la suite de ma vie, que je ne suis pas heureux dans la conclusion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre de Madame de Breil; je n'obtins plus une seule marque d'attention de la part de sa fille. Elle sortoit & entroit sans me regarder, & moi j'osois à peine jeter les yeux sur elle.

J'étois

J'étois même si bête & si mal-adroit, qu'un jour qu'elle avoit en passant laissé tomber son gant, au lieu de m'en lancer sur ce gant que j'aurois voulu couvrir de baisers, je n'osai fortir de ma place, & je laissai ramasser le gant par un gros butor de Valet, que j'aurois volontiers écrasé. Pour achever de m'intimider, je m'aperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de Breil. Non-seulement elle ne m'ordonnoit rien, mais elle n'acceptoit jamais mon service, & deux fois me trouvant dans son antichambre, elle me demanda d'un ton fort sec si je n'avois rien à faire ? Il fallut renoncer à cette chère antichambre : j'en eus d'abord du regret ; mais les distractions vinrent à la traverse, & bientôt je n'y pensai plus.

J'eus de quoi me consoler du dédain de Madame de Breil par les bontés de son beau-père, qui s'aperçut enfin que j'étois là. Le soir du dîner dont j'ai parlé, il eut avec moi un entretien d'une demi-heure, dont il parut content & dont je fus enchanté. Ce bon vieillard, quoi qu'homme d'esprit, en avoit moins que Madame de Vercellis ; mais il avoit plus d'entrailles, & je réussis mieux auprès de lui. Il me dit de m'attacher à l'Abbé de Gouvion son fils, qui m'avoit pris en affection ; que cette affection, si j'en profitois, pouvoit m'être utile, & me faire acquérir ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoit sur moi. Dès le lendemain matin, je volai chez M. l'Abbé. Il ne me reçut point en Domestique ; il me fit asseoir au coin de son feu, & m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bientôt que mon éducation, commencée sur tant de choses, n'étoit achevée sur aucune. Trouvant sur-tout que j'avois peu de latin, il entreprit de m'en enseigner davantage. Nous convinmes que je me rendrois chez lui tous les matins, & je commençai dès le lendemain. Ainsi par une de ces bizarreries

qu'on trouvera souvent dans le cours de ma vie, en même tems au-dessus & au-dessous de mon état, j'étois Disciple & Valet dans la même maison, & dans ma servitude j'avois cependant un Précepteur d'une naissance à ne l'être que des enfans des Rois.

M. l'Abbé de Gouvon étoit un cadet destiné par sa famille à l'Épiscopat, & dont, par cette raison, l'on avoit poussé les études, plus qu'il n'est ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'Université de Sienne, où il avoit resté plusieurs années, & dont il avoit rapporté une assez forte dose de cruscantisme, pour être à-peu-près à Turin ce qu'étoit jadis à Paris l'Abbé de Dangeau. Le dégoût de la Théologie l'avoit jetté dans les Belles Lettres; ce qui est très ordinaire en Italie à ceux qui courent la carrière de la Prélatrice. Il avoit bien lu les Poètes; il faisoit passablement des vers latins & italiens. En un mot, il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, & mettre quelque choix dans le fatras dont je m'étois farci la tête. Mais soit que mon babil lui eût fait quelque illusion sur mon savoir, soit qu'il ne pût supporter l'ennui du Latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, & à peine m'eût-il fait traduire quelques Fables de Phedre, qu'il me jetta dans Virgile, où je n'entendois presque rien. J'étois destiné, comme on verra dans la suite, à apprendre souvent le Latin, & à ne le sçavoir jamais. Cependant je travaillois avec assez de zèle, & M. l'Abbé me prodiguoit ses soins avec une bonté dont le souvenir m'attendrit encore. Je passois avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon instruction que pour son service: non pour celui de sa personne, car il ne souffrit jamais que je lui en rendisse aucun, mais pour écrire sous sa dictée & pour copier, & ma fonction de Secrétaire me fut plus utile que celle d'Écolier. Non-seulement j'appris ainsi

Italien dans sa pureté, mais je pris du goût pour la Littérature, & quelque discernement de bons Livres qui ne s'acquéroient pas chez la Tribu, & qui me servit beaucoup dans la suite, quand je me mis à travailler seul.

Ce tems fut celui de ma vie, où, sans projets romanesques, je pouvois le plus raisonnablement me livrer à l'espoir de parvenir. M. l'Abbé, très-content de moi, le disoit à tout le monde, & son père m'avoit pris dans une affection si singulière, que le Comte de Favria m'apprit qu'il avoit parlé de moi au Roi. Madame de Breil elle-même avoit quitté pour moi son air méprisant. Enfin, je devins une espèce de favori dans la maison, à la grande jalousie des autres Domestiques, qui, me voyant honoré des instructions du fils de leur maître, sentoient bien que ce n'étoit pas pour rester long-tems leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit sur moi par quelques mots lâchés à la volée, & auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la maison de Solar voulant courir la carrière des Ambassades, & peut-être s'ouvrir de loin celle du Ministère, auroit été bien aise de se former d'avance un sujet qui eût du mérite & des talens, & qui dépendant uniquement d'elle, eût pu dans la suite obtenir sa confiance & la servir utilement. Ce projet du Comte de Gouvon étoit noble, judicieux, magnanime, & vraiment digne d'un grand Seigneur bienfaisant & prévoyant; mais outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue, il étoit trop sensé pour ma tête, & demandoit un trop long assujettissement. Ma folle ambition ne cherchoit la fortune qu'à travers les aventures; & ne voyant point de femme à tout cela, cette manière de parvenir me paroissoit lente, pénible & triste; tandis que j'aurois dû la trouver d'autant plus honorable & sûre que les femmes ne s'en mê-

loient pas ; l'espèce de mérite qu'elles protègent ne valant assurément pas celui qu'on me supposoit.

Tout alloit à merveille. J'avois obtenu , presque arraché l'estime de tout le monde ; les épreuves étoient finies , & l'on me regardoit généralement dans la maison comme un jeune-homme de la plus grande espérance , qui n'étoit pas à sa place , & qu'on s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui m'étoit assignée par les hommes , & j'y devois parvenir par des chemins bien différens. Je touche à un de ces traits caractéristiques qui me sont propres , & qu'il suffit de présenter au lecteur , sans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de mon espèce , je ne les aimois pas , & n'en avois jamais voulu voir aucun. Mais j'avois vu quelques Genevois qui ne l'étoient pas ; entr'autres un M. Muffard , surnommé Tord-gueule , Peintre en Miniature , & un peu mon parent. Ce M. Muffard déterra ma demeure chez le Comte de Gouvon , & vint m'y voir avec un autre Genevois , appelé Bâcle , dont j'avois été camarade durant mon apprentissage. Ce Bâcle étoit un garçon très-amusant , très-gai , plein de faillies bouffonnes , que son âge rendoit agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. Bâcle , mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retourner à Genève. Quelle perte j'allois faire ! J'en sentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le tenis qui m'étoit laissé , je ne le quittois plus , ou plutôt il ne me quittoit pas lui-même ; car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'Hôtel passer la journée avec lui sans congé. Mais bientôt voyant qu'il m'obsédoit entièrement , on lui défendit la porte , & je m'échauffai si bien , qu'oubliant tout , hors mon ami Bâcle , je n'allois ni chez M. l'Abbé , ni chez M. le Comte , &

On ne me voyoit plus dans la maison. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte; elle me fit entrevoir qu'il étoit possible que Bâle ne s'en allât pas seul. Dès-lors, je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur, que celui de faire un pareil voyage, & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel, pour surcroît, j'entrevois Madame de Warens, mais dans un éloignement immense: car pour retourner à Genève, c'est à quoi je ne pensois jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux, les villages, se succédoient sans fin & sans cesse avec de nouveaux charmes; ce bienheureux trajet sembloit devoir absorber ma vie entière. Je me rappellois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être lorsqu'à tout l'attrait de l'indépendance se joindroit celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût & de bonne humeur, sans gêne, sans devoir, sans contrainte, sans obligation d'aller ou rester que comme il nous plairoit? Il falloit être fou pour sacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, & qui, les supposant réalisés un jour, ne valoient pas dans tout leur éclat un quart-d'heure de vrai plaisir & de liberté dans la jeunesse.

Plein de cette sage fantaisie, je me conduisis si bien que je vins à bout de me faire chasser, & en vérité ce ne fut pas sans peine. Un soir comme je rentrois, le Maître-d'hôtel me signifiâ mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit précisément ce que je demandois; car sentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutois pour m'excuser l'injustice & l'ingratitude, croyant mettre ainsi les gens dans leur tort, & me justifier à moi-même un parti pris par nécessité. On me dit de la part du

Comte Favria d'aller lui parler le lendemain matin, avant mon départ, & comme on voyoit que la tête m'ayant tournée j'étois capable de n'en rien faire, le Maître-d'hôtel remit, après cette visite, à me donner quelque argent qu'on m'avoit destiné, & qu'assurément j'avois fort mal gagné : car, ne voulant pas me laisser dans l'état de Valet, on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le Comte de Favria, tout jeune & tout étourdi qu'il étoit, me tint en cette occasion les discours les plus sensés, & j'oserois presque dire les plus tendres, tant il m'exposa d'une manière flatteuse & touchante les soins de son oncle & les intentions de son grand-père. Enfin, après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je sacrifiois pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant, pour toute condition, que je ne visse plus ce petit malheureux qui m'avoit séduit.

Il étoit si clair qu'il ne disoit pas tout cela de lui-même, que, malgré mon stupide aveuglement, je sentis toute la bonté de mon vieux Maître, & j'en fus touché ; mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination, pour que rien pût en balancer le charme. J'étois tout-à-fait hors de sens, je me raffermis, je m'endurcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment, que, puisqu'on m'avoit donné mon congé, je l'avois pris, qu'il n'étoit plus tems de s'en dédire, & que, quoiqu'il pût m'arriver en ma vie, j'étois bien résolu de ne jamais me faire chasser deux fois d'une maison. Alors ce jeune-homme, justement irrité, me donna les noms que je méritois, me mit hors de sa chambre par les épaules, & me ferma la porte aux talons. Moi, je sortis triomphant, comme si je venois d'emporter la plus grande victoire, & de peur d'avoir un second combat à soutenir, j'eus l'indignité de partir, sans aller remercier M. l'Abbé de ses bontés.

Pour concevoir jusqu'où mon délire alloit dans ce moment , il faudroit connoître à quel point mon cœur est sujet à s'échauffer sur les moindres choses , & avec quelle force il se plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire , quelque vain que soit quelquefois cet objet. Les plans les plus bizarres , les plus enfans , les plus foux , viennent caresser mon idée favorite & me montrer de la vraisemblance à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix-neuf ans on puisse fonder sur une phiole vide la subsistance du reste de ses jours ? Or écoutez.

L'Abbé de Gouvon m'avoit fait présent , il y avoit quelques semaines , d'une petite fontaine de héron fort jolie , & dont j'étois transporté. A force de faire jouer cette fontaine & de parler de notre voyage , nous pensions , le sage Bâcle & moi , que l'une pourroit bien servir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit-il dans le monde d'aussi curieux qu'une fontaine de héron ? Ce principe fut le fondement sur lequel nous bâtimes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque Village assembler les Payfans autour de notre fontaine , & là , les repas & la bonne chère devoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance , que nous étions persuadés l'un & l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les recueillent , & que quand ils n'en gorgent pas les passans , c'est pure mauvaise volonté de leur part. Nous n'imaginions par-tout que festins & noces , comptant que sans rien déboursier que le vent de nos poumons & l'eau de notre fontaine , elle pouvoit nous défrayer en Piémont , en Savoye , en France & par tout le monde. Nous faisions des projets de voyage qui ne finissoient point , & nous dirigions d'abord notre course au Nord , plutôt pour le plaisir de passer les Alpes , que

pour la nécessité supposée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan sur lequel je me mis en campagne , abandonnant sans regret mon Protecteur , mon Précepteur , mes études , mes espérances & l'attente d'une fortune presque assurée , pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la Capitale , adieu la Cour , l'ambition , la vanité , l'amour , les Belles & toutes les grandes aventures dont l'espoir m'avoit amenée l'année précédente. Je pars avec ma fontaine & mon ami Bâcle , la bourse légèrement garnie , mais le cœur saturé de joie & ne songeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage presque aussi agréablement toutesfois que je m'y étois attendu , mais non pas tout-à-fait de la même manière ; car bien que notre fontaine amuser quelques momens dans les cabarets les Hôtes & leurs Servantes , il n'en falloit pas moins payer en sortant. Mais cela ne nous troublait guères , & nous ne songions à tirer parti tout de bon de cette ressource que quand l'argent viendrait à nous manquer. Un accident nous en évita la peine ; la fontaine se cassa près de Bramant , & il en étoit tems , car nous sentions , sans oser nous le dire , qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant , & nous rîmes beaucoup de notre étourderie , d'avoir oublié que nos habits & nos souliers s'useroient , ou d'avoir cru les renouveler avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage aussi allégrement que nous l'avions commencé , mais filant un peu plus droit vers le terme , où notre bourse tarissante nous faisoit une nécessité d'arriver.

A Chambéri , je devins pensif , non sur la sottise que

je venois de faire; jamais homme ne prit si-tôt ni si bien son parti sur le passé; mais sur l'accueil qui m'attendoit chez madame de Warens: car j'envifageois exactement sa maison comme ma maison paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le Comte de Gouyon; elle sçavoit sur quel pied j'y étois, & en m'en félicitant, elle m'avoit donné des leçons très-sages sur la manière dont je devois correspondre aux bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme assurée, si je ne la détruisois pas ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver? Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût me fermer sa porte; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner; je craignois ses reproches plus durs pour moi que la misère. Je résolus de tout endurer en silence, & de tout faire pour l'appaiser. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle seule; vivre dans sa disgrâce, étoit une chose qui ne se pouvoit pas.

Ce qui m'inquiétoit le plus, étoit mon compagnon de voyage, dont je ne voulois pas lui donner le surcroît, & dont je craignois de ne pouvoir me débarrasser aisément. Je préparai cette séparation en vivant assez froidement avec lui la dernière journée. Le drôle me comprit; il étoit plus fou que sot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconstance: j'eus tort; mon ami Bâcle ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la Ville, qu'il me dit: te voilà chez toi, m'embrassa, me dit adieu, fit une pirouette, & disparut. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Notre connoissance & notre amitié durèrent en tout environ six semaines; mais les suites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maison de Madame de Warens! Mes jambes trembloient sous moi, mes yeux se couvroient d'un voile; je ne voyois rien, je n'entendois rien, je n'aurois reconnu personne; je

fus contraint de m'arrêter plusieurs fois pour respirer & reprendre mes sens. Étoit-ce la crainte de ne pas obtenir les secours dont j'avois besoin qui me troubloit à ce point ? A l'âge où j'étois , la peur de mourir de faim donne telle de pareilles allarmes ? Non , non , je le dis avec autant de vérité que de fierté ; jamais en aucun tems de ma vie il n'appartint à l'intérêt , ni à l'indigence de m'épanouir ou de me serrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ses vicissitudes , souvent sans asyle & sans pain , j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la misère. Au besoin , j'aurois pu mendier ou voler comme un autre , mais non pas me troubler pour en être réduit-là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi , peu ont autant versé de pleurs dans leur vie ; mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pousser un soupir , ni répandre une larme. Mon âme , à l'épreuve de la fortune , n'a connu de vrais biens ni de vrais maux , que ceux qui ne dépendent pas d'elle , & c'est quand rien ne m'a manqué pour le nécessaire , que je me suis senti le plus malheureux des mortels.

A peine parus - je aux yeux de Madame de Warens , que son air me rassura. Je tressaillis au premier son de sa voix ; je me précipite à ses pieds , & dans les transports de la plus vive joie , je colle ma bouche sur sa main. Pour elle , j'ignore si elle avoit sçu de mes nouvelles ; mais je vis peu de surprise sur son visage , & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit , me dit-elle d'un ton caressant , te revoilà donc ? Je sçavois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage ; je suis bien aise au moins qu'il n'ait pas aussi mal tourné que j'avois craint. Ensuite , elle me fit conter mon histoire , qui ne fut pas longue , & que je lui fis très-fidèlement , en supprimant cependant quelques articles , mais au reste sans m'épargner ni m'excuser.

Il fut question de mon gîte. Elle consulta sa Femme-de-chambre. Je n'osois respirer durant cette délibération ; mais quand j'entendis que je coucherois dans la maison, j'eus peine à me contenir, & je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit destinée, à peu-près comme St. Preux vit remiser sa chaise chez Madame de Wolmar. J'eus pour surcroît le plaisir d'apprendre que cette faveur ne seroit point passagère, & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre chose, j'entendis qu'elle disoit : on dira ce qu'on voudra, mais puisque la Providence me le renvoye, je suis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établissement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais il servit à le préparer. Quoique cette sensibilité de cœur, qui nous fait vraiment jouir de nous, soit l'ouvrage de la nature & peut-être un produit de l'organisation, elle a besoin de situations qui la développent. Sans ces causes occasionnelles, un homme né très-sensible ne sentiroit rien, & mourroit sans avoir connu son être. Tel à-peu-près j'avois été jusqu'alors, & tel j'aurois toujours été peut-être, si je n'avois jamais connu Madame de Warens, ou si même l'ayant connue, je n'avois pas vécu assez long-tems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des sentimens affectueux qu'elle m'inspira. J'oserai le dire : qui ne sent que l'amour, ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour & qui souvent en est séparé. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule ; il est plus voluptueux, plus tendre ; je n'imagine pas qu'il puisse agir pour quelqu'un du même sexe ; du moins je fus ami, si jamais homme le fut, & je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis.

Ceci n'est pas clair, mais il le deviendra dans la suite ; les sentimens ne se décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitoit une vieille maison, mais assez grande pour avoir une belle pièce de réserve dont elle fit sa chambre de parade, & qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit sur le passage dont j'ai parlé, où se fit notre première entrevue, & au-delà du ruisseau & des jardins, on découvroit la campagne. Cet aspect n'étoit pas pour le jeune habitant une chose indifférente. C'étoit, depuis Bossey, la première fois que j'avois du verd devant mes fenêtres. Toujours masqué par des murs, je n'avois eu sous les yeux que des toits & le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut sensible & douce ! Elle augmenta beaucoup mes dispositions à l'attendrissement. Je faisois de ce charmant paysage encore un des bienfaits de ma chère patronne : il me sembloit qu'elle l'avoit mis là tout exprès pour moi ; je m'y plaçois paisiblement auprès d'elle ; je la voyois par-tout entre les fleurs & la verdure ; ses charmes & ceux du Printems se confondoient à mes yeux. Mon cœur, jusqu'alors comprimé, se trouvoit plus au large dans cet espace, & mes soupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez Madame de Warens la magnificence que j'avois vue à Turin : mais on y trouvoit la propreté, la décence, & une abondance patriarcale avec laquelle le faste ne s'allie jamais. Elle avoit peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers : mais l'une & l'autre étoient bien garnies, au service de tout le monde, & dans des tasses de fayance elle donnoit d'excellent café. Quiconque la venoit voir, étoit invité à dîner avec elle ou chez elle, & jamais ouvrier, messager ou passant ne sortoit sans manger ou boire. Son Domestique

étoit composé d'une Femme-de-chambre fribourgeoise assez jolie , appelée Merceret , d'un Valet de son pays appelé Claude Anet , dont il sera question dans la suite , d'une Cuisinière & de deux Porteurs de louage quand elle alloit en visite , ce qu'elle faisoit rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente ; cependant son petit revenu bien ménagé eût put suffire à tout cela , dans un pays où la terre est très-bonne & l'argent très-rare. Malheureusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite ; elle s'endettoit , elle payoit ; l'argent faisoit la navette , & tout alloit.

La manière dont son ménage étoit monté , étoit précisément celle que j'aurois choisie ; on peut croire que j'en profitois avec plaisir. Ce qui m'en plaisoit moins , étoit qu'il falloit rester très-long-tems à table. Elle supportoit avec peine la première odeur du potage & des mets. Cette odeur la faisoit presque tomber en défaillance , & ce dégoût duroit long-tems. Elle se remettoit peu-à-peu , caufait , & ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayoit le premier morceau. J'aurois diné trois fois dans cet intervalle ; mon repas étoit fait long-tems avant qu'elle eût commencé le sien. Je recommençois de compagnie ; ainsi je mangeois pour deux , & ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin , je me livrois d'autant plus au doux sentiment du bien-être , que j'éprouvois auprès d'elle , que ce bien-être , dont je jouissois , n'étoit même accompagné d'aucune inquiétude sur les moyens de le soutenir. N'étant point encore dans l'étroite confidence de ses affaires , je les supposois en état d'aller toujours sur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agrémens dans sa maison par la suite ; mais , plus instruit de sa situation réelle , & voyant qu'ils anticiipoient sur ses rentes , je ne les ai plus goûtés si tranquillement. La prévoyance a toujours gâté

chez moi la jouissance. J'ai vu l'avenir à pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour, la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reste de sa vie. Petit, fut mon nom ; Maman, fut le sien, & toujours nous demeurâmes Petit & Maman, même quand le nombre des années en eût presque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la simplicité de nos manières, & sur tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des mères, qui jamais ne chercha son plaisir, mais toujours mon bien ; & si les sens entrèrent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature, mais pour le rendre seulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une Maman jeune & jolie qu'il m'étoit délicieux de caresser : je dis, caresser, au pied de la lettre ; car jamais elle n'imagina de m'épargner les baisers ni les plus tendres caresses maternelles, & jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuser. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre espèce ; j'en conviens, mais il faut attendre : je ne puis dire tout à la fois.

Le coup-d'œil de notre première entrevue, fut le seul moment vraiment passionné qu'elle m'ait jamais fait sentir, encore ce moment fut-il l'ouvrage de la surprise. Mes regards indiscrets n'alloient jamais furetant sous son mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni transports, ni desirs auprès d'elle : j'étois dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi. J'aurois ainsi passé ma vie & l'éternité même, sans m'ennuyer un instant. Elle est la seule personne avec qui je n'ai jamais senti cette sécheresse de conversation qui me fait un supplice

du devoir de la soutenir. Nos têtes-à-têtes étoient moins des entretiens qu'un babil intarissable, qui, pour finir, avoit besoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ses projets, elle tomboit souvent dans la rêverie. Eh bien ! je la laissois rêver ; je me taisois, je la contemplois, & j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort singulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchois sans cesse, & j'en jouissois avec une passion qui dégénéroit en fureur, quand des importuns venoient le troubler. Si-tôt que quelqu'un arrivoit, homme ou femme, il n'importoit pas, je sortois en murmurant, ne pouvant souffrir de rester en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans son antichambre, maudissant mille fois ces éternels visiteurs, & ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne sentoie toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyois pas. Quand je la voyois, je n'étois que content ; mais mon inquiétude en son absence alloit au point d'être douloureuse. Le besoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendrissement qui souvent alloient jusqu'aux larmes. Je me souviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de son image & du desir ardent de passer mes jours auprès d'elle. J'avois assez de sens pour voir que quant à présent cela n'étoit pas possible, & qu'un bonheur que je goûtois si bien seroit court. Cela donnoit à ma rêverie une tristesse qui n'avoit pourtant rien de sombre, & qu'un espoir flatteur tempéroit. Le son des cloches qui m'a toujours singulièrement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour, la douceur du paysage, les maisons épartes & champêtres, dans lesquelles je plaçois en idée notre commune

demeure ; tout cela me frappoit tellement d'une impression vive , tendre , triste & touchante , que je me vis comme en extase transporté dans cet heureux tems & dans cet heureux séjour , où mon cœur possédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire , la goûtoit dans des ravissmens inexprimables , sans songer même à la volupté des sens. Je ne me souviens pas de m'être élané jamais dans l'avenir avec plus de force & d'illusion que je fis alors ; & ce qui m'a frappé le plus dans le souvenir de cette rêverie quand elle s'est réalisée , c'est d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une vision prophétique , ce fut assurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans sa durée imaginaire ; car les jours & les ans & la vie entière s'y passoit dans une inaltérable tranquillité ; au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas ! mon plus contentement fut en songe. Son accomplissement fut presque à l'instant suivi du réveil.

Je ne finirois pas si j'entrois dans le détail de toutes les folies que le souvenir de cette chère Maman me faisoit faire , quand je n'étois plus sous ses yeux. Combien de fois j'ai baisé mon lit en songeant qu'elle y avoit couché ; mes rideaux , tous les meubles de ma chambre , en songeant qu'ils étoient à elle , que sa belle main les avoit touchés ; le plancher même sur lequel je me prosternois , en songeant qu'elle y avoit marché. Quelquefois même en sa présence il m'échappoit des extravagances que le plus violent amour seul sembloit pouvoir inspirer. Un jour à table , au moment qu'elle avoit mis un morceau dans sa bouche , je m'écrie que j'y vois un cheveu : elle rejette le morceau sur son assiette , je m'en saisis avidement & l'avale. En un mot , de moi à l'amant le plus passionné il n'y avoit qu'une différence unique , mais essentielle , & qui rend mon état presque inconcevable à la raison.

J'étois

J'étois revenu d'Italie, non tout-à-fait comme j'y étois allé, mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en est revenu. J'en avois rapporté non ma virginité, mais mon pucelage. J'avois senti le progrès des ans; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré, & sa première éruption très-involontaire m'avoit donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que toute autre chose l'innocence dans laquelle j'avois vécu jusqu'alors. Bientôt rassuré, j'appris ce dangereux supplément qui trompe la nature & sauve aux jeunes-gens de mon humeur beaucoup de désordres aux dépens de leur santé, de leur vigueur, & quelquefois de leur vie. Ce vice que la honte & la timidité trouvent si commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives; c'est de disposer, pour ainsi dire à leur gré, de tout le sexe, & de faire servir à leurs plaisirs la beauté qui les tente, sans avoir besoin d'obtenir son aveu. Séduit par ce funeste avantage, je travaillois à détruire la bonne constitution qu'avoit rétablie en moi la nature, & à qui j'avois donné le tems de se bien former. Qu'on ajoute à cette disposition le local de ma situation présente; logé chez une jolie femme, caressant son image au fond de mon cœur, la voyant sans cesse dans la journée; le soir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où elle a couché. Que de stimulans! Tel lecteur qui se les représente, me regarde déjà comme à demi-mort. Tout au contraire. Ce qui devoit me perdre, fut précisément ce qui me sauva, du moins pour un tems. Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du desir ardent d'y passer mes jours, absente ou présente, je voyois toujours en elle une tendre mère, une sœur chérie, une délicieuse amie, & rien de plus. Je la voyois toujours ainsi, toujours la même, & ne voyois jamais qu'elle. Son image, toujours présente à mon cœur, n'y laissoit place à nulle autre; elle étoit pour moi la seule femme qui fût au monde, &

l'extrême douceur des sentimens qu'elle m'inspiroit ne laissant pas à mes sens le tems de s'éveiller pour d'autres , me garantissoit d'elle & de tout son sexe. En un mot, j'étois sage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal, dise qui pourra de quelle espèce étoit mon attachement pour elle. Pour moi , tout ce que j'en puis dire, est que s'il paroît déjà fort extraordinaire , dans la suite il le paroîtra beaucoup plus.

Je passois mon tems le plus agréablement du monde , occupé des choses qui me plaisoient le moins. C'étoit des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire ; c'étoient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venoient des foules de passans, de mendiens, de visites de toute espèce. Il falloit entretenir tout-à-la-fois un soldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frère lay. Je pestois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle qui prenoit tout en gaieté, mes fureurs la faisoient rire aux larmes ; & ce qui la faisoit rire encore plus, étoit de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaisir de grogner étoient charmans ; & s'il survenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en sçavoit encore tirer parti pour l'amusement, en prolongeant malicieusement la visite, & me jettant des coups-d'œils pour lesquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abstenir d'éclater en me voyant contraint & retenu par la bienfiance, lui faire des yeux de possédé, tandis qu'au fond de mon cœur, & même en dépit de moi, je trouvois cela très-comique.

Tout cela, sans me plaire en soi, m'amusoit pourtant, parce qu'il faisoit partie d'une manière d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui se faisoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me faisoit faire, n'étoit selon mon goût,

maistout étoit selon mon cœur. Je crois que je serois parvenu à aimer la médecine, si mon dégoût pour elle n'eût fourni des scènes folâtres qui nous égayaient sans cesse : c'est peut-être la première fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine, & ce qu'il y a de plaisant, est que je m'y trompois rarement. Elle me faisoit goûter des plus détestables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre; malgré ma résistance & mes horribles grimaces, malgré moi & mes dents; quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir & sucir. Quand tout son petit ménage étoit rassemblé dans la même chambre, à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, & non pas qu'on y faisoit de l'opiate ou de l'elixir.

Mon tems ne se passoit pourtant pas tout entier à ces polissonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois. Le Spectateur, Puffendorff, Saint Evremond, la Henriade. Quoique je n'eusse plus mon ancienne fureur de lecture, par désœuvrement je lisois un peu de tout cela. Le Spectateur, sur-tout, me plut beaucoup & me fit du bien. M. l'Abbé de Gouvon m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion; la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes; je m'exerçois à discerner le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'ortographe que je faisois avec tous nos Genevois par ces deux vers de la Henriade.

*Soit qu'un ancien respect pour le sang de leurs maîtres,
Parlât encor pour lui dans le cœur de ces traîtres.*

Ce mot *parlât* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un e

à la troisième personne du subjonctif; au lieu qu'auparavant je l'écrivois & prononçois *parla*, comme le présent de l'indicatif.

Quelquefois je causois avec Maman de mes lectures; quelquefois je lisois auprès d'elle; j'y prenois grand plaisir; je m'exerçois à bien lire, & cela me fut utile aussi. J'ai dit qu'elle avoit l'esprit orné. Il étoit alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étoient empressés à lui plaire, & lui avoient appris à juger des ouvrages d'esprit. Elle avoit, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant; elle ne parloit que de Bayle, & faisoit grand cas de Saint Evremond, qui depuis long-tems étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature, & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des sociétés choisies, & venue en Savoye encore jeune, elle avoit perdu dans le commerce charmant de la noblesse du pays ce ton maniéré du pays de Vaud, où les femmes prennent le bel esprit pour l'esprit du monde, & ne savent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en passant, elle y avoit jeté un coup d'œil rapide qui lui avoit suffi pour la connaître. Elle s'y conserva toujours des amis; & malgré de secrètes jalousies, malgré les murmures qu'excitoient sa conduite & ses dettes, elle n'a jamais perdu sa pension. Elle avoit l'expérience du monde, & l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le sujet favori de ses conversations, & c'éroit précisément, vu mes idées chimériques, la sorte d'instruction dont j'avois le plus grand besoin. Nous lisions ensemble la Bruyère: il lui plaisoit plus que la Rochefoucault, livre triste & désolant, principalement dans la jeunesse où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisoit, elle se perdoit quelquefois un peu dans les espaces; mais en lui baissant de tems en tems la bouche ou les mains, je

prénois patience, & ses longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le sentoais, & l'inquiétude de la voir finir étoit la seule chose qui en troublait la jouissance. Tout en folâtrant, Maman m'étudait, m'observait, m'interrogeait, & bâtissait pour ma fortune force projets dont je me serois bien passé. Heureusement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans, mes goûts, mes petits talens; il falloit trouver ou faire naître les occasions d'en tirer parti, & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés même qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite reculoient les momens de le mettre en œuvre, en la rendant plus difficile sur le choix des moyens: enfin tout alloit au gré de mes desirs, grace à la bonne opinion qu'elle avoit de moi; mais il en fallut rabattre, & dès-lors, adieu la tranquillité. Un de ses parens, appelé M. d'Aubonne, la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, intrigant, génie à projets comme elle, mais qui ne s'y ruinait pas, une espèce d'aventurier. Il venoit de proposer au Cardinal de Fleury un plan de loterie très-composée, qui n'avoit pas été goûté. Il alloit le proposer à la Cour de Turin où il fut adopté & mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy, & y devint amoureux de Madame l'Intendante, qui étoit une personne fort aimable, fort de mon goût, & la seule que je visse avec plaisir chez Maman. M. d'Aubonne me vit; sa parente lui parla de moi; il se chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étois propre, & s'il me trouvoit de l'étoffe, de chercher à me placer.

Madame de Warens m'envoya chez lui deux ou trois matins de suite, sous prétexte de quelque commission & sans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jaser, se familiarisa avec moi, me mit à mon aise autant qu'il étoit possible, me parla de niaiseries & de

toutes sortes de sujets. Le tout sans paroître m'observer, sans la moindre affectation, & comme si, se plaissant avec moi, il eût voulu converser sans gêne. J'étois enchanté de lui. Le résultat de ses observations fut que malgré ce que promettoient mon extérieur & ma physionomie animée, j'étois, sinon tout-à-fait inepte, au moins un garçon de peu d'esprit, sans idées, presque sans acquis, très-borné en un mot à tous égards, & que l'honneur de devenir quelque jour Curé de village étoit la plus haute fortune à laquelle je dusse aspirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de Warens. Ce fut la seconde ou troisième fois que je fus ainsi jugé; ce ne fut pas la dernière, & l'arrêt de M. Mafferon a souvent été confirmé.

La cause de ces jugemens tient trop à mon caractère, pour n'avoir pas ici besoin d'explication; car, en conscience, on sent bien que je ne puis sincèrement y souscrire, & qu'avec toute l'impartialité possible, quoiqu'aient pu dire MM. Mafferon, d'Aubonne, & beaucoup d'autres, je ne les sçaurois prendre au mot.

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière. Un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, & des idées lentes à naître, embarrassées, & qui ne se présentent jamais qu'après coup. On diroit que mon cœur & mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame; mais au lieu de m'éclairer, il me brûle & m'éblouit. Je sens tout & je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide: il faut que je sois de sang froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende: je fais d'excellens in-promptus à loisir; mais sur le tems je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent

aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de Savoye qui se retourna, faisant route, pour crier ; *A votre gorge, Marchand de Paris*, je dis, me voilà.

Cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent fourdement ; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations ; & au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement ; je ne sçaurois écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce cahos se débrouille ; chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement & après une longue & confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'Opéra en Italie ? Dans les changemens de scène, il règne sur ces grands Théâtres un désordre désagréable, & qui dure assez long-tems ; toutes les décorations sont entremêlées : on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine ; on croit que tout va renverser. Cependant peu-à-peu tout s'arrange, rien ne manque, & l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à-peu-près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois sçu premièrement attendre, & puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'Auteurs m'auroient surpassé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main, vis-à-vis d'une table & de mon papier : c'est à la promenade au milieu des rochers & des bois ; c'est la nuit dans mon lit & durant mes insomnies que

j'écris dans mon cerveau, l'on peut juger avec quelle lenteur, sur-tout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, & qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée & retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. De-là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté, comme les lettres; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au supplice. Je n'écris point de lettres sur les moindres sujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou si je veux écrire de suite ce qui me vient, je ne sçais ni commencer ni finir; ma lettre est un long & confus verbiage; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non - seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes, & je me crois assez bon observateur. Cependant je ne sçais rien voir de ce que je vois: je ne vois bien que ce que je me rappelle, & je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient: je me rappelle le lieu, le tems, le ton, le regard, le geste, la circonstance; rien ne m'échappe. Alors sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé, & il est rare que je me trompe.

Si peu maître de mon esprit seul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler à-propos, il faut penser à-la-fois & sur le champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances dont je suis sûr d'oublier au moins quelqu'une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même

comment on ose parler dans un cercle : car à chaque mot il faudroit passer en revue tous les gens qui sont là : il faudroit connoître tous leurs caractères , sçavoir leurs histoires , pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sçachant mieux ce qu'il faut taire , ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent ; encore leur échappet-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ! Il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire ; la nécessité de parler toujours. Quand on vous parle , il faut répondre ; & si l'on ne dit mot , il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur le champ & toujours. Je ne sçais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au-lieu de sçavoir me taire quand je n'ai rien à dire , c'est alors que pour payer plutôt ma dette , j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées , trop heureux quand elles ne signifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie , je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire assez comprendre comment n'étant pas un sot , j'ai cependant souvent passé pour l'être , même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma physionomie & mes yeux promettent davantage , & que cette attente frustrée rend plus choquante aux autres ma stupidité. Ce détail qu'une occasion particulière a fait naître n'est pas inutile à ce qui doit suivre. Il contient la clef de bien des choses extraor-

dinaires qu'on m'a vu faire , & qu'on attribue à une humeur sauvage que je n'ai point. J'aimerois la société comme un autre , si je n'étois sûr de m'y montrer non-seulement à mon désavantage , mais tout autre que je ne suis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de me cacher est précisément celui qui me convenoit. Moi présent on n'auroit jamais sçu ce que je valois , on ne l'auroit pas soupçonné même ; & c'est ce qui est arrivé à Madame Dupin , quoique femme d'esprit , & quoique j'aie vécu dans sa maison plusieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce tems-là. Au reste , tout ceci souffre de certaines exceptions , & j'y reviendrai dans la suite.

La mesure de mes talens ainsi fixée , l'état qui me convenir ainsi désigné , il ne fut plus question pour la seconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études , & que je ne sçavois pas même assez de latin pour être Prêtre. Madame de Warens imagina de me faire instruire au Séminaire pendant quelque tems. Elle en parla au Supérieur : c'étoit un Lazariste , appelé M. Gros , bon petit homme , à moitié borgne , maigre , grison , le plus spirituel & le moins pédant Lazariste que j'aie connu ; ce qui n'est pas beaucoup dire , à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman qui l'accueilloit , le caressoit , l'agaçoit même , & se faisoit quelquefois lacer par lui , emploi dont il se chargeoit assez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction , elle courroit par la chambre de côté & d'autre , faisant tantôt ceci , tantôt cela. Tiré par le lacet , Monsieur le Supérieur suivoit en grondant , & disant à tout moment : mais , Madame , tenez-vous donc. Cela faisoit un sujet assez pittoresque.

M. Gros se prêta de bon cœur au projet de Maman. Il se contenta d'une pension très-modique , & se chargea de l'instruction. Il ne fut question que du consentement

de l'Évêque, qui non-seulement l'accorda, mais qui voulut payer la pension. Il permit aussi que je restasse en habit laïque, jusqu'à ce qu'on pût juger par un essai du succès qu'on devoit espérer.

Quel chargement ! Il fallut m'y soumettre. J'allai au Séminaire comme j'aurois été au supplice. La triste maison qu'un Séminaire ; sur-tout pour qui sort de celle d'une aimable femme ! J'y portois un seul livre que j'avois prié Maman de me prêter, & qui me fut d'une grande ressource. On ne devinera pas quelle sorte de livre c'étoit : un livre de musique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés, la musique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix, chantoit passablement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaisance de me donner quelques leçons de chant, & il fallut commencer de loin ; car à peine sçavois-je la musique de nos Pseaumes. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues, loin de me mettre en état de solfier, ne m'apprirent pas le quart des signes de la musique. Cependant j'avois une telle passion pour cet art, que je voulus essayer de m'exercer seul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles ; c'étoient les cantates de Clerambault. On concevra quelle fut mon application & mon obstination, quand je dirai que sans connoître ni transposition ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter sans faute le premier récitatif & le premier air de la cantate d'Alphée & Arétuse ; & il est vrai que cet air est scandé si juste, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur mesure pour y mettre celle de l'air.

Il y avoit au Séminaire un maudit Lazariste qui m'entreprit & qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enseigner. Il avoit des cheveux plats, gras & noirs, un visage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de sanglier au lieu de barbe ; son sourire étoit sardonique ; ses membres

jouoient comme les poulies d'un manequin : j'ai oublié son odieux nom ; mais sa figure effrayante & douloureuse m'est bien restée, & j'ai peine à me la rappeler sans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieusement son crasseux bonnet quarré pour me faire signe d'entrer dans sa chambre, plus affreuse pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contraste d'un pareil maître pour le disciple d'un Abbé de Cour !

Si j'étois resté deux mois à la merci de ce monstre, je suis persuadé que ma tête n'y auroit pas résisté. Mais le bon M. Gros qui s'aperçut que j'étois triste, que je ne mangeois pas, que je maigrissois, devina le sujet de mon chagrin ; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête, & par un autre contraste encore plus marqué, me remit au plus doux des hommes. C'étoit un jeune Abbé Faucigneran, appelé M. Gâtier, qui faisoit son Séminaire, & qui, par complaisance pour M. Gros, & je crois, par humanité, vouloit bien prendre sur ses études le tems qu'il donnoit à diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de physionomie plus touchante que celle de M. Gâtier. Il étoit blond, & sa barbe tiroit sur le roux. Il avoit le maintien ordinaire aux gens de sa province, qui sous une figure épaisse cachent tous beaucoup d'esprit ; mais ce qui se marquoit vraiment en lui étoit une ame sensible, affectueuse, aimante. Il y avoit dans ses grands yeux bleus un mélange de douceur, de tendresse & de tristesse, qui faisoit qu'on ne pouvoit le voir sans s'intéresser à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune-homme, on eût dit qu'il prévoyoit sa destinée, & qu'il se sentoît né pour être malheureux.

Son caractère ne démentoit point sa physionomie. Plein de patience & de complaisance, il sembloit plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer ; son prédécesseur avoit rendu cela très-fa-

elle. Cependant , malgré tout le tems qu'il me donnoit , malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre , & quoiqu'il s'y prît très-bien , j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception , je n'ai jamais pu rien apprendre avec des Maîtres , excepté mon père & M. Lambercier. Le peu que je sçais de plus , je l'ai appris seul , comme on verra ci-après. Mon esprit , impatient de toute espèce de joug , ne peut s'affervir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre , m'empêche d'être attentif. De peur d'impatienter celui qui me parle , je feins d'entendre : il va en avant & je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure , il ne peut se soumettre à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu , M. Gâtier s'en retourna Diacre dans sa Province. Il emporta mes regrets , mon attachement , ma reconnoissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après , j'appris qu'étant Vicaire dans une Paroisse , il avoit fait un enfant à une fille , la seule dont , avec un cœur très-tendre , il eût jamais été amoureux. Ce fut un scandale effroyable dans un Diocèse administré très-sévèrement. Les Prêtres , en bonne règle , ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance , il fut mis en prison , diffamé , chassé. Je ne sçais s'il aura pu dans la suite rétablir ses affaires ; mais le sentiment de son infortune , profondément gravé dans mon cœur , me revint quand j'écrivis l'Émile ; & réunissant M. Gâtier avec M. Gaine , je fis de ces deux dignes Prêtres l'original du Vicaire Savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ses modèles.

Pendant que j'étois au Séminaire , M. d'Aubonne fut obligé de quitter Annecy. M***. s'avisait de trouver mauvais qu'il fit l'amour à sa femme. C'étoit faire comme le

chien du Jardinier : car quoique Madame ***. fût aimable, il vivoit fort mal avec elle, & la traitoit si brutalement, qu'il fut question de séparation. M. ***. étoit un vilain homme, noir comme une taupe, frippon comme une chouette, & qui, à force de vexations, finit par se faire chasser lui-même. On dit que les Provençaux se vengent de leurs ennemis par des chansons ; M. d'Aubonne se vengea du sien par une comédie : il envoya cette pièce à Madame de Warens qui me la fit voir. Elle me plut, & me fit naître la fantaisie d'en faire une pour essayer si j'étois en effet aussi bête que l'Auteur l'avoit prononcé ; mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet, en écrivant l'*Amant de lui-même*. Ainsi quand j'ai dit dans la Préface de cette pièce que je l'avois écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années.

C'est à-peu-près à ce tems-ci que se rapporte un événement peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des suites, & qui a fait du bruit dans le monde, quand je l'avois oublié. Toutes les semaines, j'avois une fois la permission de sortir ; je n'ai pas besoin de dire quel usage j'en faisois. Un Dimanche que j'étois chez Maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers, attenant à la maison qu'elle occupoit. Ce bâtiment, où étoit leur four, étoit plein jusqu'au comble de fascines sèches. Tout fut embrasé en très-peu de tems. La maison étoit en grand péril & couverte par les flammes que le vent y portoit. On se mit en devoir de déménager en hâte & de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres & au-delà du ruisseau dont j'ai parlé. J'étois si troublé que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit sous la main, jusqu'à un gros mortier de pierre, qu'en tout autre tems j'aurois eu peine à soulever : j'étois prêt à y jeter de même une grande glace, si quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon

Evêque qui étoit venu voir Maman ce jour-là, ne resta pas non plus oisif. Il l'emmena dans le jardin, où il se mit en prières avec elle & tous ceux qui étoient là, en sorte qu'arrivant quelque tems après, je vis tout le monde à genoux, & m'y mis comme les autres. Durant la prière du saint homme, le vent changea, mais si brusquement & si à-propos, que les flammes qui couvroient la maison & entroient déjà par les fenêtres, furent portées de l'autre côté de la cour, & la maison n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de Bernex étant mort, les Antonins, ses anciens confrères, commencèrent à recueillir les pièces qui pouvoient servir à sa béatification. A la prière du P. Boudet, je joignis à ces pièces une attestation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien; mais en quoi je fis mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evêque en prière, & durant sa prière, j'avois vu le vent changer, & même très-à-propos : voilà ce que je pouvois dire & certifier; mais qu'une de ces deux choses fût la cause de l'autre, voilà ce que je ne devois pas attester, parce que je ne pouvois le savoir. Cependant, autant que je puis me rappeler mes idées, alors sincèrement catholique, j'étois de bonne-foi. L'amour du merveilleux, si naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux Prélat, l'orgueil secret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle, aidèrent à me séduire, & ce qu'il y a de sûr, est que si ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prières, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorsque j'eus publié les *Lettres de la Montagne*, M. Fréron déterra ce certificat, je ne sçais comment, & en fit usage dans ses Feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuse, & l'à-propos me parut à moi-même très-plaisant.

J'étois destiné à être le rebut de tous les états. Quoi-

que M. Gâtier eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fut possible, on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail, & cela n'étoit pas encourageant pour me faire pousser mes études. Aussi l'Evêque & le Supérieur se rebutèrent-ils, & on me rendit à Madame de Warens, comme un sujet qui n'étoit pas même bon pour être Prêtre; au reste, assez bon garçon, disoit-on, & point vicieux; ce qui fit que malgré tant de préjugés rebutans sur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe son Livre de Musique dont j'avois tiré si bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuse étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au Séminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la pensée de me faire Musicien. L'occasion étoit commode. On faisoit chez elle au moins une fois la semaine de la musique, & le Maître de musique de la Cathédrale, qui dirigeoit ce petit Concert, venoit la voir très-souvent. C'étoit un Parisien nommé M. le Maître, bon Compositeur, fort vif, fort gai, jeune encore, mais au demeurant très-bon-homme. Maman me fit faire sa connoissance; je m'attachois à lui, je ne lui déplaisois pas: on parla de pension; l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui, & j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement, que la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de Maman, nous étions chez elle en un moment, & nous y soupions très-souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise toujours chantante & gaie, avec les Musiciens & les Enfans-de-Chœur, me plaisoit plus que celle du Séminaire avec les Pères de St. Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale & réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance & pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers, je ne fortis pas une seule fois que pour aller chez Maman ou à l'Eglise, & je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme,

calme, & que je me suis rappelés avec le plus de plaisir. Dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel sentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en suis affecté, comme si j'y étois encore. Non-seulement je me rappelle les tems, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnans, la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là, & dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétoit à la maîtrise, tout ce qu'on chantoit au Chœur, tout ce qu'on y faisoit, le bel & noble habit des Chanoines, les Chafubles des Prêtres, les Mitres des Chantres, la figure des Musiciens, un vieux Charpentier boiteux qui jouoit de la contrebasse, un petit Abbé blondin qui jouoit du violon, le lambeau de Soutane qu'après avoir posé son épée, M. le Maître endossoit par-dessus son habit laïque, & le beau surplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au Chœur; l'orgueil avec lequel j'allois, tenant ma petite flûte à bec, m'établir dans l'orchestre à la tribune, pour un petit bout de récit que M. le Maître avoit fait exprès pour moi; le bon dîné qui nous attendoit ensuite, le bon appétit qu'on y portoit; ce concours d'objets vivement retracé, m'a cent fois chariné dans ma mémoire, autant & plus que la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme syderum*, qui marche par jambes; parce qu'un Dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette Hymne avant le jour sur le perron de la Cathédrale, selon un rite de cette Église-là. Mademoiselle Merceret, femme-de-chambre de Maman, sçavoit un peu de musique; je n'oublierai jamais un petit motet *afferte*, que M. le Maître me fit chanter avec elle, & que sa maîtresse écoutoit avec tant de plaisir. Enfin, tout jusqu'à la bonne servante Perrine, qui étoit si bonne

filles & que les Enfans de Chœur faisoient tant endéver, tout dans les souvenirs de ces tems de bonheur & d'innocence revient souvent me ravir & m'attrister.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an, sans le moindre reproche; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin, je n'avois point fait de sottise, & je n'en fis point tant que je fus sous les yeux de Maman. Elle me conduisoit, & me conduisoit toujours bien; mon attachement pour elle étoit devenu ma seule passion, & ce qui prouve que ce n'étoit pas une passion folle, c'est que mon cœur formoit ma raison. Il est vrai qu'un seul sentiment absorbant, pour ainsi dire, toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre, pas même la musique, bien que j'y fisse tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute; la bonne volonté y étoit toute entière, l'assiduité y étoit. J'étois distrait, rêveur, je soupirois; qu'y pouvois-je faire? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendît de moi; mais pour que je fisse de nouvelles folies, il ne falloit qu'un sujet qui vînt me les inspirer. Ce sujet se présenta; le hasard arrangea les choses, & comme on verra dans la suite, ma mauvaise tête en tira parti.

Un soir du mois de Février qu'il faisoit bien froid, comme nous étions tous autour du feu, nous entendîmes frapper à la porte de la rue. Perrine prend sa lanterne, descend, ouvre: un jeune-homme entre avec elle, monte, se présente d'un air aisé, & fait à M. le Maître un compliment court & bien tourné, se donnant pour un Musicien François, que le mauvais état de ses finances forçoit de vicarier pour passer son chemin. A ce mot de Musicien François, le cœur treffaillit au bon le Maître; il aimoit passionnément son pays & son art. Il accueillit le jeune passager, lui offrit le gîte dont il paroissoit avoir grand besoin, & qu'il accepta sans beaucoup de façon.

Je l'examinai tandis qu'il se chauffoit & qu'il jasoit en attendant le soupé. Il étoit court de stature, mais large de quarrure; il avoit je ne sçais quoi de contrefait dans sa taille, sans aucune difformité particulière: c'étoit, pour ainsi dire, un bossu à épaules plates; mais je crois qu'il boitoit un peu. Il avoit un habit noir, plutôt usé que vieux, & qui tomboit par pièces, une chemise très-fine & très-sale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres, dans chacune desquelles il auroit mis ses deux jambes, & pour se garantir de la neige, un petit chapeau à porter sous le bras. Dans ce comique équipage, il avoit pourtant quelque chose de noble que son maintien ne démentoit pas; sa physionomie avoit de la finesse & de l'agrément, il parloit facilement & bien, mais très-peu modestement. Tout marquoit en lui un jeune débauché qui avoit eu de l'éducation & qui n'alloit pas gueufant comme un gueux, mais comme un fou. Il nous dit qu'il s'appelloit Venture de Villeneuve, qu'il venoit de Paris, qu'il s'étoit égaré dans sa route, & oubliant un peu son rôle de Musicien, il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le Parlement.

Pendant le soupé, on parla de musique, & il en parla bien. Il connoissoit tous les grands virtuoses, tous les ouvrages célèbres, tous les Acteurs, toutes les Actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands Seigneurs. Sur tout ce qu'on disoit, il paroissoit au fait; mais à peine un sujet étoit-il entamé, qu'il brouilloit l'entretien par quelque polissonnerie qui faisoit rire & oublier ce qu'on avoit dit. C'étoit un Samedi; il y avoit le lendemain musique à la Cathédrale. M. le Maître lui propose d'y chanter; *très-volontiers*; lui demande quelle est sa partie? *la Haute-contre*, & il parle d'autre chose. Avant d'aller à l'Eglise, on lui offrit sa partie à prévoir; il n'y jetta pas les yeux. Cette gasconade surprit le Maître: vous verrez, me dit-il

à l'oreille , qu'il ne sçait pas une note de musique. J'en ai grand'peur , lui répondis-je. Je les suivis très-inquiet. Quand on commença , le cœur me battit d'une terrible force ; car je m'intéressois beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. Il chanta ses deux récits avec toute la justesse & tout le goût imaginables , & , qui plus est , avec une très-jolie voix. Je n'ai guères eu de plus agréable surprise. Après la Messe , M. Venture reçut des complimens à perte de vue des Chanoines & des Musiciens , auxquels il répondoit en polissonnant , mais toujours avec beaucoup de grace. M. le Maître l'embrassa de bon cœur ; j'en fis autant : il vit que j'étois bien aise , & cela parut lui faire plaisir.

On conviendra , je m'assure , qu'après m'être engoué de M. Bâcle , qui tout compté n'étoit qu'un manan , je pouvois m'engouer de M. Venture , qui avoit de l'éducation , des talens , de l'esprit , de l'usage du monde , & qui pouvoit passer pour un aimable débauché. C'est aussi ce qui m'arriva , & ce qui seroit arrivé , je pense , à tout autre jeune-homme à ma place , d'autant plus facilement encore qu'il auroit eu un meilleur tact pour sentir le mérite , & un meilleur goût pour s'y attacher : car M. Venture en avoit , sans contredit , & il en avoit sur-tout un bien rare à son âge , celui de n'être point pressé de montrer son acquis. Il est vrai qu'il se vantoit de beaucoup de choses qu'il ne sçavoit point ; mais pour celles qu'il sçavoit & qui étoient en assez grand nombre , il n'en disoit rien : il attendoit l'occasion de les montrer ; il s'en prévaloit alors sans empressement , & cela faisoit le plus grand effet. Comme il s'arrêtoit après chaque chose sans parler du reste , on ne sçavoit plus quand il auroit tout montré. Badin , folâtre , inépuisable , séduisant dans la conversation , fouriant toujours & ne riant jamais , il disoit , du ton le plus élégant , les choses les plus grossières , & les

faisoit passer. Les femmes mêmes les plus modestes s'étonnoient de ce qu'elles enduroient de lui. Elles avoient beau sentir qu'il falloit se fâcher, elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues, & je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes : mais il étoit fait pour mettre un agrément infini dans la société des gens qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables, dans un pays où l'on s'y connoît & où on les aime, il restât borné long-tems à la sphère des Musiciens.

Mon goût pour M. de Venture, plus raisonnable dans sa cause, fut aussi moins extravagant dans ses effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. Bâcle. J'aimois à le voir, à l'entendre, tout ce qu'il faisoit me paroïssoit charmant, tout ce qu'il disoit me sembloit des oracles : mais mon engouement n'alloit point jusqu'à ne pouvoir me séparer de lui. J'avois à mon voisinage un bon préservatif contre cet excès. D'ailleurs, trouvant ses maximes très-bonnes pour lui, je sentoïis qu'elles n'étoient pas à mon usage ; il me falloit une autre sorte de volupté dont il n'avoit pas l'idée, & dont je n'osois même lui parler, bien sûr qu'il se feroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoit. J'en parlois à Maman avec transport ; le Maître lui en parloit avec éloge. Elle consentit qu'on le lui amenât ; mais cette entrevue ne réussit point du tout : il la trouva précieuse ; elle le trouva libertin, & s'allarmant pour moi d'une aussi mauvaise connoissance, non-seulement elle me défendit de le lui ramener, mais elle me peignit si fortement les dangers que je courois avec ce jeune-homme, que je devins un peu plus circonspect à m'y livrer, & très-heureusement pour mes mœurs & pour ma tête, nous fûmes bientôt séparés.

M. le Maître avoit les goûts de son art ; il aimoit le vin. A table , cependant , il étoit sobre ; mais en travaillant dans son cabinet , il falloit qu'il bût. Sa servante le sçavoit si bien , que , si-tôt qu'il préparoit son papier pour composer & qu'il prenoit son violoncelle , son pot & son verre arrivoient l'instant d'après , & le pot se renouvelloit de tems à autre. Sans jamais être absolument ivre , il étoit presque toujours pris de vin , & en vérité c'étoit dommage ; car c'étoit un garçon essentiellement bon , & si gai , que Maman ne l'appelloit que *petit chat*. Malheureusement il aimoit son talent , travailloit beaucoup , & buvoit de même. Cela prit sur sa santé & enfin sur son humeur ; il étoit quelquefois ombrageux & facile à offenser. Incapable de grossièreté , incapable de manquer à qui que ce fût , il n'a jamais dit une mauvaise parole , même à un de ses Enfans-de-Chœur. Mais il ne falloit pas non plus lui manquer , & cela étoit juste. Le mal étoit qu'ayant peu d'esprit il ne discernoit pas les tons & les caractères , & prenoit souvent la mouche sur rien.

L'ancien Chapitre de Genève , où jadis tant de Princes & d'Évêques se faisoient un honneur d'entrer , a perdu dans son exil son ancienne splendeur ; mais il a conservé sa fierté. Pour pouvoir y être admis , il faut toujours être Gentilhomme ou Docteur de Sorbonne ; & s'il est un orgueil pardonnable après celui qui se tire du mérite personnel , c'est celui qui se tire de la naissance. D'ailleurs , tous les Prêtres qui ont des Laïques à leurs gages , les traitent d'ordinaire avec assez de hauteur. C'est ainsi que les Chanoines traitoient souvent le pauvre le Maître. Le Chantre sur tout , appelé M. l'Abbé de Vidonne , qui du reste étoit un très-galant homme , mais trop plein de sa noblesse , n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient ses talens , & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dédains. Cette année , ils eurent durant la Semaine Sainte

un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire, dans un dîné de règle que l'Évêque donnoit aux Chanoines, & où le Maître étoit toujours invité. Le Chantre lui fit quelque passe-droit & lui dit quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit sur le champ la résolution de s'enfuir la nuit suivante, & rien ne put l'en faire démordre, quoique Madame de Warens, à qui il alla faire ses adieux, n'épargnât rien pour l'appaiser. Il ne put renoncer au plaisir de se venger de ses tyrans, en les laissant dans l'embarras aux Fêtes de Pâques, tems on l'on avoit le plus grand besoin de lui. Mais ce qui l'embarrassoit lui-même, étoit sa musique qu'il vouloit emporter, ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caisse assez grosse & fort lourde, qui ne s'emportoit pas sous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait & ce que je ferois encore à sa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant résolu de partir comme que ce fût, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'ose dire qu'elle le devoit. Le Maître s'étoit consacré, pour ainsi dire, à son service. Soit en ce qui tenoit à son art, soit en ce qui tenoit à ses soins, il étoit entièrement à ses ordres, & le cœur avec lequel il les suivoit, donnoit à sa complaisance un nouveau prix. Elle ne faisoit donc que rendre à un ami, dans une occasion essentielle, ce qu'il faisoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans; mais elle avoit une âme, qui, pour remplir de pareils devoirs, n'avoit pas besoin de songer que ç'en étoient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de suivre M. le Maître au moins jusqu'à Lyon, & de m'attacher à lui aussi long-tems qu'il auroit besoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le desir de m'éloigner de Venture, étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle consulta Claude Anet, son fidèle domestique, pour le transport de la caisse. Il fut d'avis, qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de somme qui

nous feroit infailliblement découvrir , il falloit , quand il feroit nuit , porter la caiffe à bras jufqu'à une certaine diftance , & louer enfuite un âne dans un village , pour la transporter jufqu'à Seyffel , où , étant fur terres de France , nous n'aurions plus rien à rifquer. Cet avis fut fuivi : nous partîmes le même foir à fept heures , & Maman , fous prétexte de payer ma dépenfe , groffit la petite bourse du pauvre petit-chat d'un furocroît qui ne lui fut pas inutile. Claude Anet , le jardinier & moi , portâmes la caiffe comme nous pûmes jufqu'au premier village , où un âne nous relaya , & la même nuit nous nous rendîmes à Seyffel.

Je crois avoir déjà remarqué qu'il y a des tems où je fuis fi peu femblable à moi-même , qu'on me prendroit pour un autre homme de caractère tout oppofé. On en va voir un exemple. M. Reydelet , Curé de Seyffel , étoit Chanoine de St. Pierre , par conféquent de la connoiffance de M. le Maître , & l'un des hommes dont il devoit le plus fe cacher. Mon avis fut , au contraire , d'aller nous préfenter à lui , & lui demander gîte , fous quelque prétexte , comme fi nous étions là du confentement du Chapitre. Le Maître goûta cette idée , qui rendoit fa vengeance moqueufe & plaifante. Nous allâmes donc effrontément chez M. Reydelet , qui nous reçut très-bien. Le Maître lui dit qu'il alloit à Bellay , à la prière de l'Évêque , diriger fa musique aux Fêtes de Pâques ; qu'il comptoit repaffer dans peu de jours ; & moi , à l'appui de ce menfonge , j'en enfilai cent autres fi naturels , que M. Reydelet , me trouvant joli garçon , me prit en amitié & me fit mille careffes. Nous fûmes bien régalez , bien couchés ; M. Reydelet ne fçavoit quelle chère nous faire , & nous nous féparâmes les meilleurs amis du monde , avec promeffe de nous arrêter plus long-tems au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fuflions

seuls pour commencer nos éclats de rire, & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y pensant; car on ne sauroit imaginer une espièglerie mieux soutenue ni plus heureuse. Elle nous eut égayés durant toute la route, si M. le Maître, qui ne cessoit de boire & de battre la campagne, n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-sujet, & qui ressembloit fort à l'épilepsie. Cela me jeta dans des embarras qui m'effrayèrent, & dont je pensai bientôt à me tirer comme je pourrois.

Nous allâmes à Bellay passer les Fêtes de Pâques, comme nous l'avions dit à M. Reydelet; & quoique nous n'y fussions point attendus, nous fûmes reçus du Maître de musique & accueillis de tout le monde avec grand plaisir. M. le Maître avoit de la considération dans son art, & la méritoit. Le Maître de musique de Bellay se fit honneur de ses meilleurs ouvrages, & tâcha d'obtenir l'approbation d'un si bon juge: car outre que le Maître étoit connoisseur, il étoit équitable, point jaloux & point flagorneur. Il étoit si supérieur à tous ces Maîtres de musique de Province, & ils le sentoient si bien eux-mêmes, qu'ils le regardoient moins comme leur confrère, que comme leur chef.

Après avoir passé très-agréablement quatre ou cinq jours à Bellay, nous en repartîmes & continuâmes notre route, sans aucun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon, nous fûmes loger à Notre-Dame de pitié, & en attendant la caisse, qu'à la faveur d'un autre mensonge nous avions embarquée sur le Rhône, par les soins de notre bon patron M. Reydelet. M. le Maître alla voir ses connoissances, entr'autres le Père Caton, Cordelier, dont il sera parlé dans la suite, & l'Abbé Dortan, Comte de Lyon. L'un & l'autre le reçurent bien; mais ils le

trahirent, comme on verra tout-à-l'heure ; son bonheur s'étoit épuisé chez M. Reydelet.

Deux jours après notre arrivée à Lyon, comme nous passions dans une petite rue, non loin de notre auberge, le Maître fut surpris d'une de ses atteintes, & celle-là fut si violente, que j'en fus saisi d'effroi. Je fis des cris, j'appellai du secours, nommai son auberge & suppliai qu'on l'y fit porter; puis tandis qu'on s'affembloit & s'empressoit autour d'un homme tombé sans sentiment & écumant au milieu de la rue, il fut délaissé du seul ami sur lequel il eût dû compter. Je pris l'instant où personne ne songeoit à moi, je tournai le coin de la rue & je disparus. Graces au ciel, j'ai fini ce troisième aveu pénible ; s'il m'en restoit beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, il en est resté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu ; mais ce que j'ai à dire dans le livre suivant est presque entièrement ignoré. Ce sont les plus grandes extravagances de ma vie, & il est heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête, montée au ton d'un instrument étranger, étoit hors de son diapason ; elle y revint d'elle-même, & alors je cessai mes folies, ou du-moins j'en fis de plus accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeunesse est celle dont j'ai l'idée la plus confuse. Rien presque ne s'y est passé d'assez intéressant à mon cœur pour m'en retracer vivement le souvenir, & il est difficile que dans tant d'allées & venues, dans tant de déplacemens successifs, je ne fasse pas quelques transpositions de tems ou de lieu. J'écris absolument de mémoire, sans monumens, sans matériaux qui puissent me la rappeler. Il y a des événemens de ma vie qui me sont aussi présens que s'ils venoient d'arriver ; mais il y a des lacunes & des vuides que je ne peux remplir

qu'à l'aide de récits aussi confus que le souvenir qui m'en est resté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois, & j'en pourrai faire encore sur des bagatelles, jusqu'au tems où j'ai de moi des renseignemens plus sûrs; mais en ce qui importe vraiment au sujet, je suis assuré d'être exact & fidèle, comme je tâcherai toujours de l'être en tout: voilà sur quoi l'on peut compter.

Sitôt que j'eus quitté M. le Maître, ma résolution fut prise, & je repartis pour Annecy. La cause & le mystère de notre départ m'avoit donné un grand intérêt pour la sûreté de notre retraite; & cet intérêt m'occupant tout entier, avoit fait diversion durant quelques jours à celui qui me rappelloit en arrière: mais dès que la sécurité me laissa plus tranquille, le sentiment dominant reprit sa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit; je n'avois de desir pour rien que pour retourner auprès de Maman. La tendresse & la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faisois pas un pas sans sentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc aussi-tôt que cela me fut possible. Mon retour fut si prompt & mon esprit si distrait, que, quoique je me rappelle avec tant de plaisir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre souvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du-tout, sinon mon départ de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge sur-tout si cette dernière époque a dû sortir de ma mémoire! En arrivant, je ne trouvai plus Madame de Warens: elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien sçu le secret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en suis très-sûr, si je l'en avois pressée; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du secret de ses amis. Mon cœur, uniquement occupé du présent, en

remplit toute sa capacité, toute son espace, & hors les plaisirs passés qui font désormais mes uniques jouissances, il n'y reste pas un coin de vuide pour ce qui n'est plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit, est que dans la révolution causée à Turin par l'abdication du Roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée, & voulut, à la faveur des intrigues de M. d'Aubonne, chercher le même avantage à la Cour de France, où elle m'a souvent dit qu'elle l'eût préféré; parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y est pas si désagréablement surveillé. Si cela est, il est bien étonnant qu'à son retour on ne lui ait pas fait plus mauvais visage, & qu'elle ait toujours joui de sa pension sans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque commission secrète, soit de la part de l'Évêque qui avoit alors des affaires à la Cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, soit de la part de quelqu'un plus puissant encore, qui sçut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de sûr, si cela est, est que l'Ambassadrice n'étoit pas mal choisie, & que, jeune & belle encore, elle avoit tous les talens nécessaires pour se bien tirer d'une négociation.

LIVRE QUATRIÈME.

J'ARRIVE & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma surprise & de ma douleur! C'est alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le Maître commença de se faire sentir. Il fut plus vif encore, quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé. Sa caisse de musique, qui contenoit toute sa fortune, cette précieuse caisse, sauvée avec tant de fatigue, avoit été saisie en arrivant à Lyon

par les soins du Comte Dortan , à qui le Chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlèvement furtif. Le Maître avoit en vain réclamé son bien , son gagne-pain , le travail de toute sa vie. La propriété de cette caisse étoit tout au-moins sujette à litige ; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée à l'instant même par la loi du plus fort , & le pauvre le Maître perdit ainsi le fruit de ses talens , l'ouvrage de sa jeunesse , & la ressource de ses vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus , pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont peu de prise , & je me forgeai bientôt des consolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de Warens , quoique je ne sçusse pas son adresse , & qu'elle ignorât que j'étois de retour ; & quant à ma désertion , tout bien compté , je ne la trouvois pas si coupable. J'avois été utile à M. le Maître dans sa retraite ; c'étoit le seul service qui dépendît de moi. Si j'avois resté avec lui en France , je ne l'aurois pas guéri de son mal , je n'aurois pas sauvé sa caisse , je n'aurois fait que doubler sa dépense , sans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la chose : je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle nous tourmente ; c'est quand long-temps après on se la rappelle : car le souvenir ne s'en éteint point.

Le seul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de Maman , étoit d'en attendre : car où l'aller chercher à Paris , & avec quoi faire le voyage ? Il n'y avoit point de lieu plus sûr qu'Annecy pour sçavoir tôt ou tard où elle étoit. J'y restai donc ; mais je me conduisis assez mal. Je n'allai point voir l'Évêque , qui m'avoit protégé & qui pouvoit me protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui , & je craignois les réprimandes sur notre évasion. J'allai moins encore au Séminaire. M. Gros n'y étoit plus. Je ne vis personne de ma connois-

fance : j'aurois pourtant bien voulu aller voir Madame l'Intendante, mais je n'osai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. Venture, auquel, malgré mon enthousiasme, je n'avois pas même pensé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy ; les Dames se l'arrachèrent. Ce succès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus rien que M. Venture, & il me fit presque oublier Madame de Warens. Pour profiter de ses leçons plus à mon aise, je lui proposai de partager avec moi son gîte ; il y consentit. Il étoit logé chez un Cordonnier, plaifant & bouffon personnage, qui dans son patois n'appelloit pas sa femme autrement que *salopière* ; nom qu'elle méritoit assez. Il avoit avec elle des prises que Venture avoit soin de faire durer en paroissant vouloir faire le contraire. Il leur disoit d'un ton froid & dans son accent Provençal des mots qui faisoient le plus grand effet ; c'étoient des scènes à pâmer de rire. Les matinées se passaient ainsi sans qu'on y songeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. Venture s'en alloit dans ses sociétés où il fouroit, & moi j'allois me promener seul, méditant sur son grand mérite, admirant, convoitant ses rares talens, & maudissant ma maussade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuse vie. Eh ! que je m'y connoissois mal ! la mienne eût été cent fois plus charmante si j'avois été moins bête, & si j'en avois su mieux jouir.

Madame de Warens n'avoit emmené qu'Anet avec elle : elle avoit laissé Merceret, sa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de sa maîtresse. Mademoiselle Merceret étoit une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais assez agréable ; une bonne fribourgeoise sans malice, & à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec sa maîtresse. Je l'allois voir assez souvent ; c'étoit une

ancienne connoissance, & la vue m'en rappelloit une plus chère qui me la faisoit aimer. Elle avoit plusieurs amies; entr'autres une Mademoiselle Giraud, Genevoise, qui pour mes péchés s'avisa de prendre du goût pour moi. Elle pressoit toujours Merceret de m'amener chez elle; je m'y laissois mener, parce que j'aimois assez Merceret, & qu'il y avoit là d'autres jeunes personnes que je voyois volontiers. Pour Mademoiselle Giraud, qui me faisoit toutes fortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'aversion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon visage, son museau sec & noir, barbouillé de tabac d'Espagne, j'avois peine à m'abstenir d'y cracher. Mais je prenois patience; à cela près, je me plaisois fort, au milieu de toutes ces filles, & soit pour faire leur cour à Mademoiselle Giraud, soit pour moi-même, toutes me fêtoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié. J'ai pensé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage: mais je ne m'en avois pas, je n'y pensois pas.

D'ailleurs des couturières, des filles-de-chambre, de petites marchandes, ne me tentoient guères. Il me falloit des Demoiselles. Chacun a ses fantaisies, ça toujours été la mienne, & je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du-tout la vanité de l'état & du rang qui m'attire; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse & de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la manière de se mettre & de s'exprimer, une robe plus fine & mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés. Je préférerois toujours la moins jolie, ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule; mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien! cet avantage se présente encore, & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber

de tems-en-tems sur les momens agréables de ma jeunesse ! Ils m'étoient si doux ; ils ont été si courts, si rares, & je les ai goûtés à si bon marché ! Ah ! leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure, dont j'ai besoin pour ranimer mon courage, & soutenir les ennuis du reste de mes ans.

L'aurore un matin me parut si belle que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'étoit la semaine après la Saint-Jean. La terre dans sa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de fleurs : les rossignols presque à la fin de leur ramage sembloient se plaire à le renforcer : tous les oiseaux faisaient en concert leurs adieux au printemps, chantoient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, & qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois insensiblement éloigné de la ville ; la chaleur augmentoit, & je me promenois sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entends derrière moi des pas de chevaux & des voix de filles qui sembloient embarrassées, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, j'approche ; je trouve deux jeunes personnes de ma connoissance, Mademoiselle de G*** & Mademoiselle Galley, qui n'étant pas d'excellentes cavalières ne sçavoient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Mademoiselle de G*** étoit une jeune Bernoise fort aimable, qui par quelque folie de son âge, ayant été jettée hors de son pays, avoit imité Madame de Warens, chez qui je l'avois vue quelquefois ; mais n'ayant pas eu une pension comme elle, elle avoit été trop heureuse de s'attacher à Mademoiselle Galley, qui l'ayant prise en amitié, avoit engagé sa mère à la lui donner pour compagne, jusqu'à

ce

ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiselle Galley, d'un an plus jeune qu'elle, étoit encore plus jolie; elle avoit, je ne sçais quoi, de plus délicat, de plus fin; elle étoit en même tems très-mignonne & très-formée; ce qui est pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, & leur bon caractère à l'une & à l'autre ne pouvoit qu'entretenir long-tems cette union, si quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune, vieux château appartenant à Madame Galley: elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules; je voulus fouetter leurs chevaux, mais elles craignoient pour moi les ruades, & pour elles le haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient: je pris par la bride le cheval de Mademoiselle Galley; puis le tirant après moi, je traversai le ruisseau, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, & l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces Demoiselles & m'en aller comme un benêt: elles se dirent quelques mots tout bas, & Mademoiselle G*** s'adressant à moi: non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service, & nous devons en conscience avoir soin de vous sécher: il faut, s'il vous plaît, venir avec nous: nous vous arrêtons prisonnier. Le cœur me battoit; je regardois Mademoiselle Galley: oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre; montez en croupe derrière elle, nous voulons rendre compte de vous. Mais, Mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mère; que dira-t-elle en me voyant arriver? Sa mère, reprit Mademoiselle de G***, n'est pas à Toune; nous sommes seules; nous revenons ce soir, & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval

de Mademoiselle de G***, je tremblois de joie ; & quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battoit si fort qu'elle s'en apperçut ; elle me dit que le sien lui battoit aussi par la frayeur de tomber ; c'étoit presque dans ma posture une invitation de vérifier la chose : je n'osai jamais , & durant tout le trajet , mes deux bras lui servirent de ceinture très-serrée , à la vérité , mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletteroit volontiers , & n'auroit pas tort.

La gaieté du voyage & le babil de ces filles aiguës tellement le mien , que jusqu'au soir & tant que nous fûmes ensemble , nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient si bien mis à mon aise , que ma langue parloit autant que mes yeux , quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choses. Quelques instans seulement , quand je me trouvois tête-à-tête avec l'une ou l'autre , l'entretien s'embarraisoit un peu ; mais l'absente revenoit bien vite , & ne nous laissoit pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Tonne & moi bien séché , nous jeûnâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. Les deux Demoiselles tout en cuisinant , baisoient de tems-en-tems les enfans de la grangère , & le pauvre marmiton regardoit faire en rongant son frein. On avoit envoyé des provisions de la ville , & il y avoit de quoi faire un très-bon dîner , sur-tout en friandises ; mais malheureusement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient guères ; mais j'en fus fâché , car j'avois un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées aussi , par la même raison peut-être , mais je n'en crois rien. Leur gaieté vive & charmante étoit l'innocence même ; & d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi entr'elles deux ? Elles envoyèrent chercher du vin par-tout aux environs , on n'en trouva point , tant les payfans de ce canton sont

febres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être si fort en peine, & qu'elles n'avoient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée; mais je crois que les friponnes voyoient de reste que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, & leur hôte entre elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner! Quel souvenir plein de charmes! Comment pouvant à si peu de frais goûter de plaisirs si purs & si vrais, vouloir en rechercher d'autres? Jamais soupé des petites maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie; mais je dis pour la sensualité.

Après le dîné, nous fîmes une économie. Au-lieu de prendre le café qui nous restoit du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûté avec de la crème & des gâteaux qu'elles avoient apportés, & pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre, & je leur en jettois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois Mademoiselle Galley avançant son tablier & reculant la tête, se présentoit si bien, & je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein, & de rire. Je me disois en moi-même: que mes lèvres ne sont-elles des cerises! comme je les leur jeterois ainsi de bon cœur!

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, & toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque, pas une seule plaisanterie hasardée; & cette décence nous ne nous l'imposions point du-tout; elle venoit toute seule; nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modestie, d'autres diront ma sottise, fut telle que la plus grande privauté qui

m'échappa fut de baiser une seule fois la main de Mademoiselle Galley. Il est vrai que la circonstance donnoit du prix à cette légère faveur. Nous étions seuls, je respirois avec embarras, elle avoit les yeux baissés. Ma bouche, au-lieu de trouver des paroles, s'avisa de se coller sur sa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'étoit point irrité. Je ne sçais ce que j'aurois pu lui dire : son amie entra, & me parut laide en ce moment.

Enfin elles se souvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restoit que le tems qu'il falloit pour arriver de jour, & nous nous hâtâmes de partir, en nous distribuant comme nous étions venus. Si j'avois osé, j'aurois transposé cet ordre ; car le regard de Mademoiselle Galley m'avoit vivement ému le cœur ; mais je n'osai rien dire, & ce n'étoit pas à elle de le proposer. En marchant nous disions que la journée avoit tort de finir ; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue par tous les amusemens dont nous avions sçu la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes ! Avec quel plaisir nous projetâmes de nous revoir ! Douze heures passées ensemble nous valoient des siècles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtoit rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnoit entre nous trois valoit des plaisirs plus vifs, & n'eût pu subsister avec eux : nous nous aimions sans mystère & sans honte, & nous voulions nous aimer toujours ainsi. L'innocence des mœurs a sa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle, & qu'elle agit continuellement. Pour moi, je sçais que la mémoire d'un si beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaisirs que j'aye goûtés en ma vie. Je ne sçavois

pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes personnes, mais elles m'intéressoient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que si j'eusse été le maître de mes arrangemens, mon cœur se seroit partagé ; j'y sentoient un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maîtresse Mademoiselle de G*** ; mais à choix je crois que je l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoiqu'il en soit, il me sembloit en les quittant que je ne pourrois plus vivre sans l'une & sans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, & que là finiroient nos éphémères amours ?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires les plus avancées finissent par baiser la main. O mes lecteurs ! ne vous y trompez pas ! J'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours en finissant par cette main baisée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres, en commençant tout au-moins par-là.

Venture qui s'étoit couché fort tard la veille, rentra peu de tems après moi. Pour cette fois, je ne le vis pas avec le même plaisir qu'à l'ordinaire, & je me gardai bien de lui dire comment j'avois passé ma journée. Ces Demoiselles m'avoient parlé de lui avec peu d'estime, & m'avoient paru mécontentes de me sçavoir en si mauvaises mains : cela lui fit tort dans mon esprit : d'ailleurs tout ce qui me distraisoit d'elles ne pouvoit que m'être désagréable. Cependant il me rappella bientôt à lui & à moi en me parlant de ma situation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépensasse très-peu de chose, mon petit pécule achevoit de s'épuiser ; j'étois sans ressource. Point de nouvelles de Maman ; je ne sçavois que devenir, & je sentoient un cruel serrement de cœur, de voir l'ami de Mademoiselle Galley réduit à l'aumône.

Venture me dit qu'il avoit parlé de moi à Monsieur le

Juge-Mage, qu'il vouloit m'y mener dîner le lendemain ; que c'étoit un homme en état de me rendre service par ses amis, d'ailleurs une bonne connoissance à faire, un homme d'esprit & de lettres, d'un commerce fort agréable, qui avoit des talens & qui les aimoit ; puis mêlant à son ordinaire aux choses les plus sérieuses la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet venu de Paris, sur un air d'un Opéra de Mouret qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plu si fort à Monsieur Simon, (c'étoit le nom du Juge-Mage), qu'il vouloit en faire un autre en réponse sur le même air : il avoit dit à Venture d'en faire aussi un, & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troisième ; afin, disoit-il, qu'on vît les couplets arriver le lendemain, comme les brancards du Roman comique.

La nuit, ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet ; pour les premiers vers que j'eusse faits ils étoient passables, meilleurs même, ou du-moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille ; le sujet roulant sur une situation fort tendre, à laquelle mon cœur étoit déjà tout disposé. Je montrai le matin mon couplet à Venture, qui le trouvant joli le mit dans sa poche, sans me dire s'il avoit fait le sien. Nous allâmes dîner chez Monsieur Simon, qui nous reçut bien. La conversation fut agréable ; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'esprit, à qui la lecture avoit profité. Pour moi, je faisois mon rôle ; j'écoutois & me taisois. Ils ne me parlèrent du couplet ni l'un ni l'autre ; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je sçache, il n'a été question du mien.

Monsieur Simon parut content de mon maintien ; c'est à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit déjà vu plusieurs fois chez Madame de Warens, sans faire une grande attention à moi. Ainsi c'est depuis ce dîné que je puis dater sa connoissance, qui ne me servit de

rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire, mais dont je tirai dans la suite d'autres avantages qui me font rappeler sa mémoire avec plaisir.

J'aurois tort de ne pas parler de sa figure, que, sur sa qualité de Magistrat, & sur le bel-esprit dont il se piquoit, on n'imagineroit pas si je n'en disois rien. M. le Juge-Magé Simon n'avoit assurément pas deux pieds de haut. Ses jambes droites, menues & même assez longues, l'auroient aggrandi si elles eussent été verticales; mais elles posoient de biais comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps étoit non-seulement court, mais mince & en tout sens d'une petitesse inconcevable. Il devoit paroître une fauterelle quand il étoit nud. Sa tête, de grandeur naturelle avec un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, sembloit une tête postiche qu'on auroit planté sur un moignon. Il eut pu s'exempter de faire de la dépense en parure; car sa grande perruque seule l'habilloit parfaitement de pied en cap.

Il avoit deux voix toutes différentes, qui s'entremêloient sans cesse dans sa conversation, avec un contraste d'abord très-plaisant, mais bientôt très-désagréable. L'une étoit grave & sonore; c'étoit, si j'ose ainsi parler, la voix de sa tête. L'autre, claire, aiguë & perçante, étoit la voix de son corps. Quand il s'écoutoit beaucoup, qu'il parloit très-posément, qu'il ménageoit son haleine, il pouvoit parler toujours de sa grosse voix; mais pour peu qu'il s'animât & qu'un accent plus vif vînt se présenter, cet accent devenoit comme le sifflement d'une clef, & il avoit toute la peine du monde à reprendre sa basse.

Avec la figure que je viens de peindre, & qui n'est point chargée, Monsieur Simon étoit galant, grand conteur de fleurettes, & pouffoit jusqu'à la coquetterie le soin de son ajustement. Comme il cherchoit à prendre ses avantages, il donnoit volontiers ses audiences du matin dans son lit;

car quand on voyoit sur l'oreiller une belle tête, personne n'alloit s'imaginer que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des scènes dont je suis sûr que tout Annecy se souvient encore.

Un matin qu'il attendoit dans ce lit, ou plutôt sur ce lit, les plaideurs, en belle coiffe de nuit bien fine & bien blanche, ornée de deux grosses bouffettes de ruban couleur de rose, un paysan arrive, heurte à la porte. La servante étoit sortie. M. le Juge-Mage entendant redoubler, crie: entrez; & cela, comme dit un peu trop fort, partit de sa voix aiguë. L'homme entre, il cherche d'où vient cette voix de femme; & voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut ressortir en faisant à Madame de grandes excuses. M. Simon se fâche & n'en crie que plus clair. Le paysan, confirmé dans son idée, & se croyant insulté, lui chante pouille, lui dit qu'apparemment elle n'est qu'une coureuse, & que M. le Juge-Mage ne donne guères bon exemple chez lui. Le Juge-Mage furieux & n'ayant pour tout arme que son pot-de-chambre, alloit le jeter à la tête de ce pauvre homme, quand sa gouvernante arriva.

Ce petit nain si disgracié dans son corps par la nature, en avoit été dédommagé du côté de l'esprit: il l'avoit naturellement agréable, & il avoit pris soin de l'orner. Quoiqu'il fût, à ce qu'on disoit, assez bon Jurisconsulte, il n'aimoit pas son métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature & y avoit réussi. Il en avoit pris sur-tout cette brillante superficie, cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce, même avec les femmes. Il sçavoit par cœur tous les petits traits des *ana* & autres semblables: il avoit l'art de les faire valoir, en contant avec intérêt, avec mystère & comme une anecdote de la veille, ce qui s'étoit passé il y avoit soixante ans. Il sçavoit la musique, & chantoit agréablement de sa voix d'homme: enfin, il avoit beaucoup de jolis talens pour un Magistrat. A force

de cajoler les Dames d'Annecy, il s'étoit mis à la mode parmi elles ; elles l'avoient à leur suite comme un petit sapajou. Il prétendoit même à de bonnes fortunes, & cela les amusoit beaucoup. Une Madame d'Epagny disoit que pour lui la dernière faveur étoit de baiser une femme au genou.

Comme il connoissoit les bons livres & qu'il en parloit volontiers, sa conversation étoit non-seulement amusante, mais instructive. Dans la suite, lorsque j'eus pris du goût pour l'étude, je cultivai sa connoissance, & je m'en trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir de Chambéry où j'étois alors. Il louoit, animoit mon émulation, & me donnoit pour mes lectures de bons avis, dont j'ai souvent fait mon profit. Malheureusement dans ce corps si fluët, logeoit une ame très-sensible. Quelques années après, il eut, je ne sçais quelle mauvaise affaire, qui le chagrina, & il en mourut. Ce fut dommage ; c'étoit assurément un bon petit homme, dont on commençoit par rire, & qu'on finissoit par aimer. Quoique sa vie ait été peu liée à la mienne, comme j'ai reçu de lui des leçons utiles, j'ai cru pouvoir par reconnoissance lui consacrer un petit souvenir.

Sitôt que je fus libre, je courus dans la rue de Mademoiselle Galley, me flattant de voir entrer ou sortir quelqu'un, ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien ; pas un chat ne parut, & tout le tems que je fus là, la maison demeura aussi close que si elle n'eût point été habitée. La rue étoit petite & déserte, un homme s'y remarquoit : de tems-en-tems quelqu'un passoit, entroit ou sortoit au voisinage. J'étois fort embarrassé de ma figure : il me sembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois là, & cette idée me mettoit au supplice ; car j'ai toujours préféré à mes plaisirs l'honneur & le repos de celles qui m'étoient chères.

Enfin, las de faire l'amant Espagnol & n'ayant point de guitarrre, je pris le parti d'aller écrire à Mademoiselle de

G^{**}. J'aurois préféré d'écrire à son amie ; mais je n'osois , & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoissance de l'autre , & avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite , j'allai la porter à Mademoiselle Giraud , comme j'en étois convenu avec ces Demoiselles en nous séparant. Ce furent elles qui me donnèrent cet expédient. Mademoiselle Giraud étoit contre-pointière ; & travaillant quelquefois chez Madame Galley , elle avoit l'entrée de sa maison. La messagère ne me parut pourtant pas trop bien choisie ; mais j'avois peur si je faisois des difficultés sur celle-là , qu'on ne m'en proposât point d'autre. De plus , je n'osai dire qu'elle vouloit travailler pour son compte. Je me sentois humilié qu'elle osât se croire pour moi du même sexe que ces Demoiselles. Enfin , j'aimois mieux cet entrepôt-là , que point , & je m'y tins à tout risque.

Au premier mot la Giraud me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à de jeunes-filles n'auroit pas parlé d'elle-même , mon air sot & embarrassé m'auroit seul décelé. On peut croire que cette commission ne lui donna pas grand plaisir à faire : elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidèlement. Le lendemain matin je courus chez elle , & j'y trouvai ma réponse. Comme je me pressai de sortir pour l'aller lire & baiser à mon aise ! Cela n'a pas besoin d'être dit ; mais ce qui en a besoin davantage , c'est le parti que prit Mademoiselle Giraud , & où j'ai trouvé plus de délicatesse & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant assez de bon sens pour voir qu'avec ses trente-sept ans , ses yeux de lièvre , son nez barbouillé , sa voix aigre & sa peau noire , elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes personnes pleines de grâces & dans tout l'éclat de la beauté , elle ne voulut ni les trahir , ni les servir , & aima mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit déjà quelque tems que la Merceret , n'ayant

aucune nouvelle de sa maitresse , songeoit à s'en retourner à Fribourg ; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus ; elle lui fit entendre qu'il seroit bien que quelqu'un la conduisît chez son père , & me proposa. La petite Merceret , à qui je ne déplaisois pas non plus , trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlèrent dès le même jour , comme d'une affaire arrangée ; & comme je ne trouvois rien qui me déplût dans cette manière de disposer de moi , j'y consentis , regardant ce voyage comme une affaire de huit jours tout au plus. La Giraud , qui ne pensa pas de même , arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut : la Merceret se chargea de me défrayer , & pour regagner d'un côté ce qu'elle dépensoit de l'autre , à ma prière on décida qu'elle enverroit devant son petit bagage , & que nous irions à pied à petites journées. Ainsi fut fait.

Je suis fâché de faire tant de filles amoureuses de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là , je crois pouvoir dire la vérité sans scrupule. La Merceret , plus jeune & moins déniaisée que la Giraud , ne m'a jamais fait des agaceries aussi vives ; mais elle imitoit mes tons , mes accens , redisoit mes mots , avoit pour moi les attentions que j'aurois dû avoir pour elle , & prenoit toujours grand soin , comme elle étoit fort peureuse , que nous couchassions dans la même chambre : identité qui se borne rarement là dans un voyage , entre un garçon de vingt ans & une fille de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois. Ma simplicité fut telle , que , quoique la Merceret ne fut pas désagréable , il ne me vint pas même à l'esprit durant tout le voyage , je ne dis pas la moindre tentation galante. mais même la moindre idée qui s'y rapportât , & quand cette idée me seroit venue , j'étois trop sot pour en sçavoir profiter. Je n'ima-

ginois pas comment une fille & un garçon parvenoient à coucher ensemble ; je croyois qu'il falloit des siècles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre Merceret , en me défrayant , comptoit sur quelque équivalent , elle en fut la dupe , & nous arrivâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En passant à Genève , je n'allai voir personne ; mais je fus prêt à me trouver mal sur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuse ville , jamais je n'y suis entré sans sentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'un excès d'attendrissement. En même tems que la noble image de la liberté m'élevait l'âme , celles de l'égalité , de l'union , de la douceur des mœurs , me touchoient jusqu'aux larmes , & m'inspiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur j'étois , mais qu'elle étoit naturelle ! Je croyois voir tout cela dans ma patrie , parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloit passer à Nion. Passer sans voir mon bon père ! Si j'avois eu ce courage , j'en serois mort de regret. Je laissai la Merceret à l'auberge , & je l'allai voir à tout risque. Eh ! que j'avois tort de le craindre ! Son âme , à mon abord , s'ouvrit aux sentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous versâmes en nous embrassant ! Il crut d'abord que je revenois à lui. Je lui fis mon histoire & je lui dis ma résolution. Il la combattit foiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'exposois , me dit que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du reste , il n'eut pas même la tentation de me retenir de force , & en cela je trouve qu'il eut raison ; mais il est certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il auroit pu faire , soit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir , soit qu'il fût embarrassé peut-être à sçavoir ce qu'à mon âge il pourroit faire de moi. J'ai sçu depuis qu'il avoit eu de ma compagne de voyage une opi-

nion bien injuste & bien éloignée de la vérité, mais du reste assez naturelle. Ma belle-mère, bonne femme, un peu mielleuse, fit semblant de vouloir me retenir à souper. Je ne restai point; mais je leur dis que je comptois m'arrêter avec eux plus long-tems au retour, & je leur laissai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau, & dont j'étois embarrassé. Le lendemain, je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon père, & d'avoir osé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureusement à Fribourg. Sur la fin du voyage, les empressements de Mademoiselle Merceret diminuèrent un peu. Après notre arrivée, elle ne me marqua plus que de la froideur, & son père, qui ne nageoit pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain; ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous séparâmes sans pleurs; je retournai le soir à ma gargotte, & je repartis le surlendemain de mon arrivée, sans trop sçavoir où j'avois dessein d'aller.

Voilà encore une circonstance de ma vie où la Providence m'offroit précisément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La Merceret étoit une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus, peu vive, fort raisonnable, à quelques petites humeurs près, qui se passaient à pleurer, & qui n'avoient jamais de suite orangeuse. Elle avoit un vrai goût pour moi; j'aurois pu l'épouser sans peine, & suivre le métier de son père. Mon goût pour la musique me l'auroit fait aimer. Je me serois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu, sans doute, de grands plaisirs; mais j'aurois vécu en paix jusqu'à ma dernière heure, & je dois sçavoir, mieux que personne, qu'il n'y avoit pas à balancer sur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Lausanne. Je voulois

me rassasier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans la plus grande étendue. La plupart de mes secrets motifs déterminans n'ont pas été plus solides. Des vues éloignées ont rarement assez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme des leurres de dupes. Je me livre à l'espoir comme un autre, pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir; mais s'il faut prendre long-tems de la peine, je n'en suis plus. Le moindre petit plaisir qui s'offre à ma portée, me tente plus que les joies du Paradis. J'excepte pourtant le plaisir que la peine doit suivre : celui-là ne me tente pas, parce que je n'aime que des jouissances pures, & que jamais on n'en a de telles quand on s'apprête un repentir.

J'avois grand besoin d'arriver, en quelque lieu que ce fût, & le plus proche étoit le mieux : car m'étant égaré dans ma route, je me trouvai le soir à Moudon, où je dépensai le peu qui me restoit, hors dix creutzer qui partirent le lendemain à la dinée, & arrivé le soir à un petit village auprès de Lausanne, j'y entrai dans un cabaret, sans un sou pour payer ma couchée, & sans savoir que devenir. J'avois grand-faim, je fis bonne contenance & je demandai à souper, comme si j'eusse eu de quoi bien payer. J'allai me coucher sans songer à rien, je dormis tranquillement, & après avoir déjeuné le matin & compté avec l'hôte, je voulus pour sept batz, à quoi montoit ma dépense, lui laisser ma veste en gage. Ce brave homme la refusa : il me dit que, grâces au ciel, il n'avoit jamais dépouillé personne, qu'il ne vouloit pas commencer pour sept batz; que je gardasse ma veste, & que je le payerois quand je pourrois. Je fus touché de sa bonté, mais moins que je ne devois l'être & que je ne l'ai été depuis en y repensant. Je ne tardai guères à lui renvoyer son argent, avec des remerciemens par un homme sûr; mais quinze ans après repassant par

Lausanne, à mon retour d'Italie, j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hôte. Je l'aurois été voir. Je me ferois fait un vrai plaisir de lui rappeler sa bonne œuvre, & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des services plus importans, sans doute, mais rendus avec plus d'ostentation, ne m'ont pas paru si dignes de reconnaissance, que l'humanité simple & sans éclat de cet honnête homme.

En approchant de Lausanne, je rêvois à la détresse où je me trouvois, aux moyens de m'en tirer, sans aller montrer ma misère à ma belle-mère, & je me comparois dans ce pèlerinage pédestre à mon ami Venture, arrivant à Annecy. Je m'échauffai si bien de cette idée, que, sans songer que je n'avois ni la gentillesse, ni les talens, je me mis en tête de faire à Lausanne le petit Venture, d'enseigner la musique que je ne sçavois pas, & de me dire de Paris, où je n'avois jamais été. En conséquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maîtrise où je pusse vicarier, & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai par m'informer d'une petite auberge, où l'on pût être assez bien & à bon marché. On m'enseigna un nommé Perrotet, qui tenoit des Pensionnaires. Ce Perrotet se trouva être le meilleur homme du monde, & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits mensonges comme je les avois arrangés. Il me promit de parler de moi & de tâcher de me procurer des Écoliers; il me dit qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa pension étoit de cinq écus blancs; ce qui étoit peu pour la chose, mais beaucoup pour moi. Il me conseilla de ne me mettre d'abord qu'à la demi-pension, qui consistoit, pour le dîner, en une bonne soupe & rien de plus, mais bien à souper le soir. J'y consentis. Ce pauvre Perrotet me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes-gens dans ma jeunesse, j'en trouve si peu dans un âge avancé ? Leur race est-elle épuisée ? Non ; mais l'ordre où j'ai besoin de les chercher aujourd'hui n'est plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple, où les grandes passions ne parlent que par intervalles, les sentimens de la nature se font plus souvent entendre. Dans les états plus élevés, ils sont étouffés absolument, & sous le masque du sentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Lausanne à mon père, qui m'envoya mon paquet, & me marqua d'excellentes choses dont j'aurois dû mieux profiter. J'ai déjà noté des momens de délire inconcevables où je n'étois plus moi-même. En voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors, à quel point je m'étois, pour ainsi dire, venturisé, il ne faut que voir combien, tout-à-la-fois, j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître-à-chanter sans sçavoir déchiffrer un air ; car quand les six mois que j'avois passés avec le Maître m'auroient profité, jamais ils n'auroient pu suffire ; mais outre cela j'apprenois d'un maître, c'en étoit assez pour apprendre mal. Parisien de Genève & Catholique en pays Protestant, je crus devoir changer mon nom, ainsi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modèle autant qu'il m'étoit possible. Il s'étoit appelé Venture de Villeneuve ; moi je fis l'anagramme du nom de Rousseau dans celui de Vauffore, & je m'appellai Vauffore de Villeneuve. Venture sçavoit la composition, quoiqu'il n'en eût rien dit ; moi, sans la sçavoir, je m'en vantaï à tout le monde, & sans pouvoir noter le moindre Vaudeville, je me donnai pour compositeur. Ce n'est pas tout : ayant été présenté à M. de Treytorens, Professeur en Droit, qui aimoit la musique & faisoit des concerts chez lui, je voulus lui donner un échantillon de mon talent, & je me mis à composer une
pièce

pièce pour son concert, aussi effrontément que si j'avois su comment m'y prendre. J'eus la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties, & de les distribuer avec autant d'assurance que si c'eût été un chef d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, & qui est très-vrai, pour couronner dignement cette sublime production, je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues, & que tout le monde se rappelle peut-être encore, sur ces paroles jadis si connues :

*Quel caprice !
Quelle injustice !
Quoi ! ta Clarice
Trahiroit tes feux , &c.*

Venture m'avoit appris cet air avec la basse sur d'autres paroles, à l'aide desquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma composition ce menuet & la basse, en supprimant les paroles, & je le donnai pour être de moi, tout aussi résolument que si j'avois parlé à des habitans de la lune.

On s'assemble pour exécuter ma pièce. J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties ; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes, qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin, tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral les cinq ou six coups du *prenez garde à vous*. On fait silence, je me mets gravement à battre la mesure, on commence..... Non, depuis qu'il existe des opéras françois, de la vie on n'ouït un semblable charivari. Quoiqu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on sembloit attendre. Les musiciens étouffoient de rire ; les auditeurs ouvroient de grands yeux & auroient bien voulu fermer

les oreilles : mais il n'y avoit pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes , qui vouloient s'égayer , racloient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la constance d'aller toujours mon train , fuant , il est vrai , à grosses gouttes ; mais retenu par la honte , n'osant m'enfuir & tout planter-là. Pour ma consolation , j'entendois autour de moi les assistans se dire à leur oreille , ou plutôt à la mienne : l'un , il n'y a rien là de supportable ; un autre , quelle musique enragée ? Un autre , quel diable de fabat ? Pauvre Jean-Jacques , dans ce cruel moment tu n'espérois guères qu'un jour , devant le Roi de France & toute sa Cour , tes sons exciteroient des murmures de surprise & d'applaudissement , & que , dans toutes les loges autour de toi les plus aimables femmes se diroient à demi-voix : quels sons charmans ! quelle musique enchanteresse ! tous ces sons-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur , fut le menuet. A peine en eût-on joué quelques mesures , que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoit sur mon joli goût de chant ; on m'affuroit que ce menuet feroit parler de moi , & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas besoin de dépeindre mon angoisse , ni d'avouer que je la méritois bien.

Le lendemain , l'un de mes symphonistes , appelé Lutold , vint me voir , & fut assez bon-homme pour ne pas me féliciter sur mon succès. Le profond sentiment de ma sottise , la honte , le regret , le désespoir de l'état où j'étois réduit , l'impossibilité de tenir mon cœur fermé dans ses grandes peines , me firent ouvrir à lui ; je lâchai la bonde à mes larmes , & au-lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance , je lui dis tout , en lui demandant le secret qu'il me promit , & qu'il me garda , comme on peut le croire. Dès le même soir , tout Lausanne sçut qui j'étois , & ce qui est remarquable , personne ne m'en fit

semblant, pas même le bon Perrotet, qui, pour tout cela, ne se rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois, mais bien tristement. Les suites d'un pareil début ne firent pas pour moi de Lausanne un séjour fort agréable. Les écoliers ne se présentoient pas en foule; pas une seule écolière, & personne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches aussi stupides que j'étois ignorant, qui m'ennuyoient à mourir, & qui, dans mes mains, ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appelé dans une seule maison où un petit serpent de fille se donna le plaisir de me montrer beaucoup de musique dont je ne pus pas lire une note, & qu'elle eut la malice de chanter ensuite devant M. le maître, pour lui montrer comment cela s'exécutoit. J'étois si peu en état de lire un air de première vue, que, dans le brillant concert dont j'ai parlé, il ne me fut pas possible de suivre un moment l'exécution, pour sçavoir si l'on jouoit bien ce que j'avois sous les yeux, & que j'avois composé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations, j'avois des consolations très-douces dans les nouvelles que je recevois de tems en tems des deux charmantes amies. J'ai toujours trouvé dans le sexe une grande vertu consolatrice, & rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes disgrâces que de sentir qu'une personne aimable y prend intérêt. Cette correspondance cessa pourtant bientôt après, & ne fut jamais renouée; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu, je négligeai de leur donner mon adresse, & forcé par la nécessité de songer continuellement à moi-même, je les oubliai bientôt entièrement.

Il y a long-tems que je n'ai parlé de ma pauvre Maman; mais si l'on croit que je l'oubliois aussi, l'on se trompe fort. Je ne cessois de penser à elle & de desirer de la retrouver, non-seulement pour le besoin de ma subsistance, mais bien plus pour le besoin de mon cœur. Mon attachement

pour elle, quelque vif, quelque tendre qu'il fût, ne m'empêchoit pas d'en aimer d'autres ; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes devoient également ma tendresse à leurs charmes ; mais elle tenoit uniquement à ceux des autres, & ne leur eut pas survécu : au-lieu que Maman pouvoit devenir vieille & laide, fans que je l'aimasse moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement transmis à sa personne l'hommage qu'il fit d'abord à sa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fût toujours elle, mes sentimens ne pouvoient changer. Je sçais bien que je lui devois de la reconnoissance ; mais en vérité je n'y songeois pas. Quoiqu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût été toujours la même chose. Je ne l'aimois ni par devoir, ni par intérêt, ni par convenance ; je l'aimois parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelque autre, cela faisoit distraction, je l'avoue, & je pensois moins souvent à elle ; mais j'y pensois avec le même plaisir, & jamais, amoureux ou non, je ne me suis occupé d'elle fans sentir qu'il ne pouvoit y avoir pour moi de vrai bonheur dans la vie, tant que j'en serois séparé.

N'ayant point de ses nouvelles depuis si long-tems, je ne crus jamais que je l'eusse tout-à-fait perdue, ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me disois : elle sçaura tôt ou tard que je suis errant, & me donnera quelque signe de vie ; je la retrouverai, j'en suis certain. En attendant, c'étoit une douceur pour moi d'habiter son pays, de passer dans les rues où elle avoit passé, devant les maisons où elle avoit demeuré, & le tout par conjecture ; car une de mes ineptes bisarreries étoit de n'oser m'informer d'elle, ni prononcer son nom sans la plus absolue nécessité. Il me sembloit qu'en la nommant je disois tout ce qu'elle m'inspiroit, que ma bouche révéloit le secret de mon cœur, que je la compromettois en quelque sorte. Je crois

même qu'il se mêloit à cela quelque frayeur qu'on ne me dît du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de sa démarche & un peu de sa conduite. De peur qu'on n'en dît pas ce que je voulois entendre, j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occupoient pas beaucoup, & que sa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lausanne, j'y fis une promenade de deux ou trois jours, durant lesquels la plus douce émotion ne me quitta point. L'aspect du lac de Genève & de ses admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne saurois expliquer, & qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais quoi de plus intéressant qui m'affecte & m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du pays de Vaud, j'éprouve une impression composée du souvenir de Madame de Warens, qui y est née, de mon père qui y vivoit, de Mademoiselle de Vulfon, qui y eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon enfance, &, ce me semble, de quelque autre cause encore plus secrète & plus forte que tout cela. Quand l'ardent desir de cette vie heureuse & douce qui me fuit & pour laquelle j'étois né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au Pays de Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac & non pas d'un autre; il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là, uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étois toujours surpris d'y trouver les habitans, sur-tout les femmes, d'un tout autre caractère que celui que j'y cherchois. Combien cela me sembloit disparate!

Le pays & le peuple dont il est couvert , ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevay , je me livrois , en suivant ce beau rivage , à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes ; je m'attendrissais , je soupirois & pleurois comme un enfant. Combien de fois , m'arrêtant pour pleurer à mon aise , assis sur une grosse pierre , je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau !

J'allai à Vevay loger à la Clef , & pendant deux jours que j'y restai sans voir personne , je pris pour cette ville un amour qui m'a suivi dans tous mes voyages , & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon Roman. Je dirois volontiers à ceux qui ont du goût & qui sont sensibles : allez à Vevay , visitez le pays , examinez les sites , promenez-vous sur le lac , & dites si la Nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie , pour une Claire & pour un Saint-Preux ; mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon histoire.

Comme j'étois Catholique & que je me donnois pour tel , je suivois sans mystère & sans scrupule le culte que j'avois embrassé. Les Dimanches , quand il faisoit beau , j'allois à la Messe à Affans , à deux lieues de Lausanne. Je faisois ordinairement cette course avec d'autres Catholiques , sur-tout avec un Brodeur Parisien , dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Parisien comme moi ; c'étoit un vrai Parisien de Paris , un archi-Parisien du bon Dieu , bon homme comme un Champenois. Il aimoit si fort son pays qu'il ne voulut jamais douter que j'en fusse , de peur de perdre cette occasion d'en parler. M. de Crouzas , Lieutenant-Baillival , avoit un Jardinier de Paris aussi , mais moins complaisant , & qui trouvoit la gloire de son pays compromise à ce qu'on osât se donner pour en être , lorsqu'on n'avoit pas cet honneur. Il me questionnoit de l'air d'un homme

sûr de me prendre en faute , & puis sourioit malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoit de remarquable au marché-neuf. Je battis la campagne , comme on peut le croire. Après avoir passé vingt ans à Paris , je dois à présent connoître cette ville. Cependant , si l'on me faisoit aujourd'hui pareille question , je ne ferois pas moins embarrassé d'y répondre , & de cet embarras on pourroit aussi bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant , lors même qu'on rencontre la vérité , l'on est sujet à se fonder sur des principes trompeurs !

Je ne sçaurois dire exactement combien de tems je demeurai à Lausanne. Je n'apportai pas de cette ville des souvenirs bien rappellans. Je sçais seulement que n'y trouvant pas à vivre , j'allai de-là à Neuchâtel & que j'y passai l'hiver. Je réussis mieux dans cette dernière ville ; j'y eus des écoliers , & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami Perrotet , qui m'avoit fidèlement envoyé mon petit bagage , quoique je lui redusse assez d'argent.

J'apprenois insensiblement la musique en l'enseignant. Ma vie étoit assez douce ; un homme raisonnable eût pu s'en contenter : mais mon cœur inquiet me demandoit autre chose. Les dimanches & les jours où j'étois libre j'allois courir les campagnes & les bois des environs , toujours errant , rêvant , soupirant , & quand j'étois une fois sorti de la ville je n'y rentrois plus que le soir. Un jour étant à Boudry , j'entrai pour dîner dans un cabaret : j'y vis un homme à grande barbe , avec un habit violet à la grecque , un bonnet fourré , l'équipage & l'air assez noble , & qui souvent avoit peine à se faire entendre , ne parlant qu'un jargon presque indéchiffrable , mais plus ressemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois presque tout ce qu'il disoit & j'étois le seul ; il ne pouvoit s'énoncer que par signes avec l'hôte & les gens du pays. Je lui dis quelques mots en Italien , qu'il entendit parfaitement ; il se

leva & vint m'embrasser avec transport. La liaison fut bientôt faite, & dès ce moment je lui servis de truchement. Son dîné étoit bon, le mien étoit moins que médiocre; il m'invita de prendre part au sien, je fis peu de façon. En buvant & baragouinant nous achevâmes de nous familiariser; & dès la fin du repas nous devînmes inséparables. Il me conta qu'il étoit Prélat Grec, & Archimandrite de Jérusalem; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du saint Sépulchre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains. Il étoit assez content de ce qu'il avoit amassé jusqu'alors; mais il avoit eu des peines incroyables en Allemagne, n'entendant pas un mot d'Allemand, de Latin ni de François, & réduit à son Grec, au Turc & à la langue Franque pour toute ressource; ce qui ne lui en procuroit pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfoncé. Il me proposa de l'accompagner pour lui servir de secrétaire & d'interprète. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté & qui ne quadroit pas mal avec mon nouveau poste, j'avois l'air si peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner, & il ne se trompa point. Notre accord fut bientôt fait; je ne demandois rien, & il promettoit beaucoup. Sans caution, sans sûreté, sans connoissance, je me livre à sa conduite, & dès le lendemain me voilà parti pour Jérusalem.

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne fit pas grand chose. La dignité épiscopale ne permettoit pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers; mais nous présentâmes sa commission au Sénat, qui lui donna une petite somme. De là nous fûmes à Berne. Nous logeâmes au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvoit bonne compagnie. La table étoit nombreuse & bien servie. Il y avoit long-tems que je faisois mauvaise chère; j'avois grand besoin de me refaire; j'en

avois l'occasion, & j'en profitai. Monseigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie, aimant assez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendoient, ne manquant pas de certaines connoissances, & plaçant son érudition grecque avec assez d'agrément. Un jour cassant au dessert des noisettes, il se coupa le doigt fort avant; & comme le sang sortoit avec abondance, il montra son doigt à la compagnie, & dit en riant: *mirate, signori; questo è sangue Pelasgo.*

A Berne mes fonctions ne lui furent pas inutiles, & je ne m'en tirai pas aussi mal que j'avois craint. J'étois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les choses ne se passèrent pas aussi simplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les premiers de l'État, & l'examen de ses titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant en règle, il fut admis à l'audience du Sénat. J'entrai avec lui comme son interprète, & l'on me dit de parler. Je ne m'attendois à rien moins, & il ne m'étoit pas venu dans l'esprit qu'après avoir long-tems conféré avec les membres, il fallût s'adresser au Corps comme si rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras! Pour un homme aussi honteux, parler, non-seulement en public, mais devant le Sénat de Berne, & parler in-promptu sans avoir une seule minute pour me préparer; il y avoit là de quoi m'aneantir. Je ne fus pas même intimidé. J'exposai succinctement & nettement la commission de l'Archimandrite. Je louai la piété des Princes qui avoient contribué à la collecte qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences, je dis qu'il n'y avoit pas moins à espérer de leur munificence accoutumée, & puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les Chrétiens sans distinction de secte, je finis par promettre les bénédictions du Ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne

dirai pas que mon discours fit effet ; mais il est sûr qu'il fut goûté , & qu'au sortir de l'audience l'Archimandrite reçut un présent fort honnête ; & de plus , sur l'esprit de son Secrétaire , des complimens dont j'eus l'agréable emploi d'être le truchement ; mais que je n'osai lui rendre à la lettre. Voilà la seule fois de ma vie que j'aye parlé en public & devant un Souverain , & la seule fois aussi , peut-être , que j'ai parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les dispositions du même homme ! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. Roguin , je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avois donné à la bibliothèque de cette ville. Les Suisses sont grands harangueurs ; ces Messieurs me haranguèrent. Je me crus obligé de répondre ; mais je m'embarraissai tellement dans ma réponse , & ma tête se brouilla si bien , que je restai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement , j'ai été hardi quelquefois dans ma jeunesse , jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde , moins j'ai pu me faire à son ton.

Partis de Berne , nous allâmes à Soleurre ; car le dessein de l'Archimandrite étoit de reprendre la route d'Allemagne , & de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne ; ce qui faisoit une route immense : mais comme chemin faisant sa bourse s'emplissoit , plus qu'elle ne se vuïdoit , il craignoit peu les détours. Pour moi , qui me plaisois presque autant à cheval qu'à pied , je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie : mais il étoit écrit que je n'irois pas si loin.

La première chose que nous fîmes en arrivant à Soleurre , fut d'aller saluer M. l'Ambassadeur de France. Malheureusement pour mon Évêque , cet Ambassadeur étoit le Marquis de Bonac , qui avoit été Ambassadeur à la Porte , & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le Saint Sépulchre. L'Archimandrite eut une audience d'un quart-

d'heure où je ne fus pas admis, parce que M. l'Ambassadeur entendoit la langue Franque & parloit Italien, du moins aussi bien que moi. A la sortie de mon Grec, je voulus le suivre; on me retint: ce fut mon tour. M'étant donné pour Parisien j'étois comme tel sous la juridiction de Son Excellence. Elle me demanda qui j'étois, m'exhorta de lui dire la vérité; je le lui promis, en lui demandant une audience particulière qui me fut accordée. Monsieur l'Ambassadeur m'emmena dans son cabinet dont il ferma sur nous la porte, & là, me jettant à ses pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas moins dit quand je n'aurois rien promis; car un continuel besoin d'épanchement met à tout moment mon cœur sur mes lèvres, & après m'être ouvert sans réserve au Musicien Lutold, je n'avois garde de faire le mystérieux avec le Marquis de Bonac. Il fut si content de ma petite histoire & de l'effusion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée, qu'il me prit par la main, entra chez Madame l'Ambassadrice, & me présenta à elle en lui faisant un abrégé de mon récit. Madame de Bonac m'accueillit avec bonté, & dit qu'il ne falloit pas me laisser aller avec ce Moine Grec. Il fut résolu que je resterois à l'hôtel en attendant qu'on vît ce qu'on pourroit faire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre Archimandrite, pour lequel j'avois conçu de l'attachement: on ne me le permit pas. On envoya lui signifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit sac, M. de la Martinière, Secrétaire d'Ambassade, fut en quelque façon chargé de moi. En me conduisant dans la chambre qui m'étoit destinée, il me dit: cette chambre a été occupée sous le Comte du Luc par un homme célèbre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manières, & de faire dire: Rousseau premier, Rousseau second. Cette conformité, qu'alors je n'espérois guères, eut moins flatté mes

desirs, si j'avois pu prévoir à quel prix je l'acheterois un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la Martinière me donna de la curiosité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre, & sur le compliment qu'on m'avoit fait, croyant avoir du goût pour la poésie, je fis pour mon coup d'essai une cantate à la louange de Madame de Bonac. Ce goût ne se soutint pas. J'ai fait de tems en tems de médiocres vers; c'est un exercice assez bon pour se rompre aux inversions élégantes & apprendre à mieux écrire en prose; mais je n'ai jamais trouvé dans la poésie françoise assez d'attrait pour m'y livrer tout-à-fait.

M. de la Martinière voulut voir de mon style, & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M. l'Ambassadeur. Je lui écrivis une longue lettre que j'apprends avoir été conservée par M. de Marianne, qui étoit attaché depuis long-tems au Marquis de Bonac, & qui depuis a succédé à M. de la Martinière, sous l'ambassade de M. de Courteilles. J'ai prié M. de Malesherbes de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par lui ou par d'autres, on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confessions.

L'expérience que je commençois d'avoir, modéroit peu-à-peu mes projets romanesques, & par exemple, non-seulement je ne devins point amoureux de Madame de Bonac, mais je sentis d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maison de son mari. M. de la Martinière en place, & M. de Marianne, pour ainsi dire, en survivance, ne me laissoient espérer pour toute fortune qu'un emploi de Sous-Secrétaire, qui ne me tentoit pas infiniment. Cela fit que quand on me consulta sur ce que je voulois faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'Ambassadeur goûta cette idée, qui tendoit au moins à le débarrasser de moi. M. de Merveilleux, Secré-

taire interprète de l'ambassade, dit que son ami M. Godard, Colonel Suisse au service de France, cherchoit quelqu'un pour mettre auprès de son neveu qui entroit fort jeune au service, & pensa que je pourrois lui convenir. Sur cette idée assez légèrement prise, mon départ fut résolu, & moi qui voyois un voyage à faire & Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage, accompagnés de force bonnes leçons, & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune, je me portois bien, j'avois assez d'argent, beaucoup d'espérance, je voyageois à pied, & je voyageois seul. On seroit étonné de me voir compter un pareil avantage, si déjà l'on n'avoit dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chimères me tenoient compagnie, & jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offroit quelque place vuide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostoit en route, je rechignois de voir renverser la fortune dont je bâtissois l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étoient martiales. J'allois m'attacher à un militaire & devenir militaire moi-même; car on avoit arrangé que je commencerois par être cadet. Je croyois déjà me voir en habit d'Officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enflait à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications; j'avois un oncle Ingénieur; j'étois en quelque sorte enfant de la balle. Ma vue courte offroit un peu d'obstacle, mais qui ne m'embarrassoit pas; & je comptois bien, à force de sang-froid & d'intrépidité, suppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal Schomberg avoit la vue très-courte; pour-quoi le Maréchal Rousseau ne l'auroit-il pas? Je m'échauffois tellement sur ces folles, que je ne voyois plus que troupes, remparts, gabions, batteries, & moi au milieu

du feu & de la fumée, donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je passois dans des campagnes agréables, que je voyois des bocages & des ruisseaux, ce touchant aspect me faisoit soupirer de regret ; je sentoís au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas, & bientôt, sans sçavoir comment, je me retrouvois au milieu de mes chères bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois ! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin, la beauté des rues, la symétrie & l'alignement des maisons me faisoient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étois figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyoit que de superbes rues, des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg Saint - Marceau, je ne vis que de petites rues sales & puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la malpropreté, de la pauvreté, des mendiants, des charretiers, des ravaudeuses, des crieuses de tisane & de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette première impression, & qu'il m'en est resté toujours un secret dégoût pour l'habitation de cette Capitale. Je puis dire que tout le tems que j'y ai vécu dans la suite, ne fut employé qu'à y chercher des ressources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel est le fruit d'une imagination trop active, qui exagère par dessus l'exagération des hommes, & voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avoit tant vanté Paris, que je me l'étois figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverois peut-être autant à rabattre, si je l'avois vue, du portrait que je m'en suis fait. La même chose m'arriva à l'Opéra où je me pressai d'aller le lendemain de mon arrivée ; la

même chose m'arriva dans la fuite à Versailles, dans la fuite encore en voyant la mer, & la même chose m'arrivera toujours en voyant des spectacles qu'on m'aura trop annoncés : car il est impossible aux hommes & difficile à la nature elle-même, de passer en richesses mon imagination.

A la manière dont je fus reçu de tous ceux pour qui j'avois des lettres, je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me caressa le moins, étoit M. de Surbeck, retiré du service & vivant philosophiquement à Bagnex, où je fus le voir plusieurs fois, & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de Madame de Merveilleux, belle-sœur de l'Interprète & de son neveu, Officier aux Gardes. Non-seulement la mère & le fils me reçurent bien, mais ils m'offrirent leur table, dont je profitai souvent durant mon séjour à Paris. Madame de Merveilleux me parut avoir été belle, ses cheveux étoient d'un beau noir, & faisoient à la vieille mode le crochet sur ses tempes. Il lui restoit, ce qui ne périt point avec les attraits, un esprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien, & fit tout ce qu'elle put pour me rendre service ; mais personne ne la seconda, & je fus bientôt désabusé de tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre justice aux François ; ils ne s'épuisent point tant qu'on dit en protestations, & celles qu'ils font sont presque toujours sincères ; mais ils ont une manière de paroître s'intéresser à vous qui trompe plus que de belles paroles. Les gros complimens des Suisses n'en peuvent imposer qu'à des fots. Les manières des François sont plus séduisantes en cela même qu'elles sont plus simples ; on croiroit qu'ils ne vous disent pas tout ce qu'ils veulent faire, pour vous surprendre plus agréablement. Je dirai plus ; ils ne sont point faux dans leurs démonstrations ;

ils sont naturellement officieux, humains, bienveillans, & même, quoiqu'on en dise, plus vrais qu'aucune autre Nation; mais ils sont légers & volages. Ils ont en effet le sentiment qu'ils vous témoignent; mais ce sentiment s'en va comme il est venu. En vous parlant, ils sont pleins de vous; ne vous voyent-ils plus, ils vous oublient. Rien n'est permanent dans leur cœur: tout est chez eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu servi. Ce Colonel Godard, au neveu duquel on m'avoit donné, se trouva être un vilain vieux avare, qui, quoique tout coufu d'or, voyant ma détresse, me voulut avoir pour rien. Il prétendoit que je fusse auprès de son neveu une espèce de valet sans gages, plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui, & par-là dispensé du service, il falloit que je vécusse de ma paye de cadet, c'est-à-dire, de soldat, & à peine consentoit-il à me donner l'uniforme; il auroit voulu que je me contentasse de celui du Régiment. Madame de Merveilleux, indignée de ses propositions, me détourna elle-même de les accepter; son fils fut du même sentiment. On cherchoit autre chose, & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être pressé, & cent francs sur lesquels j'avois fait mon voyage, ne pouvoient me mener bien loin. Heureusement je reçus de la part de M. l'Ambassadeur encore une petite remise qui me fit grand bien, & je crois qu'il ne m'auroit pas abandonné si j'eusse eu plus de patience: mais languir, attendre, solliciter, sont pour moi choses impossibles. Je me rebutai, je ne parus plus, & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman; mais comment la trouver? où la trouver? Madame de Merveilleux, qui sçavoit mon histoire, m'avoit aidé dans cette recherche, & long-tems inutilement. Enfin, elle m'apprit que Madame de Warens étoit repartie il y
avoit

avait plus de deux mois , mais qu'on ne sçavoit si elle étoit allée en Savoye , ou à Turin , & que quelques personnes la disoient en Suisse. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la suivre , bien sûr qu'en quelque lieu qu'elle fût , je la trouverois plus aisément en Province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir , j'exerçai mon nouveau talent poétique dans une Épître au Colonel Godard , où je le drapai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à Madame de Merveilleux , qui , au lieu de me censurer comme elle auroit dû faire , rit beaucoup de mes sarcasmes , de même que son fils , qui , je crois , n'aimoit pas M. Godard , & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers , ils m'y encouragèrent : j'en fis un paquet à son adresse ; & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite poste , je le mis dans ma poche , & le lui envoyai d'Auxerre en passant. Je ris quelquefois encore en songeant aux grimaces qu'il dût faire en lisant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait : il commençoit ainsi :

*Tu croyois , vieux Penard , qu'une folle manie
D'élever ton neveu m'inspireroit l'envie.*

Cette petite Pièce mal faite , à la vérité , mais qui ne manquoit pas de sel , & qui annonçoit du talent pour la satyre , est cependant le seul écrit satyrique qui soit sorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un pareil talent ; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de tems à autre pour ma défense , que si j'avois été d'humeur batailleuse , mes agresseurs auroient eu rarement les rieurs de leur côté.

La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire , est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant pensé ,

tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux que j'ai faits seul & à pied. La marche a quelque chose qui anime & avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré sans gêne & sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les décrire en moi-même, quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expression je leur donne ! On a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. O ! si l'on eût vu ceux de ma première jeunesse, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai composés & que je n'ai jamais écrits. . . . Pourquoi, direz-vous, ne les pas écrire ? Et pourquoi les écrire, vous répondrai-je ? Pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouissance, pour dire à d'autres que j'avois joui ? Que m'importoient des lecteurs, un public & toute la terre, tandis que je planois dans le Ciel ? D'ailleurs portois-je avec moi du papier, des plumes ? Si j'avois pensé à tout cela, rien ne me feroit venu. Je ne prévoyois pas que j'aurois des idées ; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point, ou elles viennent en foule ; elles m'accablent de leur nombre

& de leur force. Dix volumes n'auroient pas suffi. Où prendre du tems pour les écrire? En arrivant je ne songeois qu'à bien dîner. En partant je ne songeois qu'à bien marcher. Je sentoís qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte ; je ne songeois qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris , je m'étois borné aux idées relatives à ce que j'y allois faire. Je m'étois élançé dans la carrière où j'allois entrer , & je l'avois parcourue avec assez de gloire ; mais cette carrière n'étoit pas celle où mon cœur m'appelloit , & les êtres réels nuisoient aux êtres imaginaires. Le Colonel Godard & son neveu figuroient mal avec un héros tel que moi. Graces au Ciel , j'étois maintenant délivré de tous ces obstacles : je pouvois m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimères , car il ne restoit que cela devant moi. Aussi je m'y égarois si bien , que je perdis plusieurs fois ma route , & j'eusse été fort fâché d'aller plus droit ; car sentant qu'à Lyon j'allois me retrouver sur la terre , j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour , entr'autres , m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable , je m'y plus si fort , & j'y fis tant de tours , que je me perdis enfin tout-à-fait. Après plusieurs heures de course inutile , las & mourant de soif & de faim , j'entrai chez un payfan , dont la maison n'avoit pas belle apparence , mais c'étoit la seule que je visse aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Genève ou en Suisse , où tous les habitans à leur aise , sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrémé & du gros pain d'orge , en me disant que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices & je mangeois ce pain , paille & tout ; mais cela n'étoit pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce payfan , qui m'examinait , jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit.

Tout de suite après avoir dit qu'il voyoit bien (1) que j'étois un bon jeune honnête-homme qui n'étoit pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant, quoiqu'entamé, & une bouteille de vin, dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse, & je fis un dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en connût jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude & ses craintes qui le reprennent; il ne vouloit point de mon argent; il le repouffoit avec un trouble extraordinaire, & ce qu'il y avoit de plaisant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit son vin à cause des aides, qu'il cachoit son pain à cause de la taille, & qu'il feroit un homme perdu si l'on pouvoit se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, & dont je n'avois pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple & contre ses oppresseurs. Cet homme, quoique aisé, n'osoit manger le pain qu'il avoit gagné à la sueur de son front, & ne pouvoit éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnoit autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri, & déplorant le sort de ces belles contrées, à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares Publicains.

Voilà le seul souvenir bien distinct qui me reste de ce qui m'est arrivé durant ce voyage. Je me rappelle seulement

(1) Apparemment je n'avois pas encore la physionomie qu'on m'a donnée depuis dans mon portrait.

encore, qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car parmi les romans que j'avois lus avec mon père, l'Astrée n'avoit pas été oubliée, & c'étoit celui qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, & tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'étoit un bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avoit beaucoup de forges, & qu'on y travailloit fort bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curiosité romanesque, & je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes & des Sylvandres, chez un peuple de forgerons. La bonne-femme qui m'encourageoit de la sorte, m'avoit sûrement pris pour un garçon Serrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon sans vue. En arrivant j'allai voir aux Chafottes Mademoiselle du Châtelet, amie de Madame de Warens, & pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. le Maître: ainsi c'étoit une connoissance déjà faite. Mademoiselle du Châtelet m'apprit, qu'en effet, son amie avoit passée à Lyon, mais qu'elle ignoroit si elle avoit poussé sa route jusqu'en Piémont, & qu'elle étoit incertaine elle-même en partant, si elle ne s'arrêteroit point en Savoye: que si je voulois, elle écriroit pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'eusse à prendre étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre; mais je n'osai dire à Mademoiselle du Châtelet que j'étois pressé de la réponse, & que ma petite bourse épuisée ne me laissoit pas en état de l'attendre longtemps. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eut mal reçu; au contraire, elle m'avoit fait beaucoup de caresses, & me traitoit sur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui laisser voir mon état, & de descendre du rôle de bonne compagnie, à celui d'un malheureux mendiant.

Il me semble de voir assez clairement la suite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me

rappeller dans le même intervalle , un autre voyage de Lyon , dont je ne puis marquer la place , & où je me trouvais déjà fort à l'étroit : le souvenir des extrémités où j'y fus réduit , ne contribue pas à m'en rappeler agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre , que j'eusse eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret , je me ferois aisément tiré d'affaire ; mais c'est à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance ; & pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre , il suffit de sçavoir qu'après avoir passé presque toute ma vie dans le mal-être , & souvent prêt à manquer de pain , il ne m'est jamais arrivé une seule fois de me faire demander de l'argent par un créancier , sans lui en donner à l'instant même. Je n'ai jamais sçu faire des dettes criardes , & j'ai toujours mieux aimé souffrir que devoir.

C'étoit souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue , & c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques sous qui me restoient , à payer mon pain que mon gîte , parce qu'après tout je risquois moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que dans ce cruel état , je n'étois ni inquiet , ni triste : je n'avois pas le moindre souci sur l'avenir , & j'attendois les réponses que devoit recevoir Mademoiselle du Châtelet , couchant à la belle étoile , & dormant étendu par terre ou sur un banc , aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la Ville dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône , car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordoient le chemin du côté opposé : il avoit fait très-chaud ce jour-là ; la soirée étoit charmante ; la rosée humectoit l'herbe flétrie ; point de vent , une nuit tranquille : l'air étoit frais sans être froid ; le soleil après son coucher avoit laissé dans le ciel des vapeurs rouges , dont

la réflexion rendoit l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étoient chargés de rossignols , qui se répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une sorte d'extase , livrant mes sens & mon cœur à la jouissance de tout cela , & soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Aborbé dans ma douce rêverie , je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade , sans m'apercevoir que j'étois las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchois voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse-porte enfoncée dans un mur de terrasse : le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres ; un rossignol étoit précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant ; mon sommeil fut doux , mon réveil le fut davantage. Il étoit grand jour ; mes yeux en s'ouvrant virent l'eau , la verdure , un paysage admirable. Je me levai , me secouai ; la faim me prit , je m'acheminai gaiement vers la ville , résolu de mettre à un bon déjeûné deux pièces de six blancs qui me restoient encore. J'étois de si bonne humeur , que j'allois chantant tout le long du chemin ; & je me souviens même , que je chantois une cantate de Batistin , intitulée les *Bains de Thomery* , que je sçavois par cœur. Que bénit soit le bon Batistin & sa bonne cantate , qui m'a valu un meilleur déjeûné que celui sur lequel je comptois , & un dîné bien meilleur encore sur lequel je n'avois point compté du tout ! Dans mon meilleur train d'aller & de chanter , j'entends quelqu'un derrière moi , je me retourne , je vois un Antonin qui me suivoit , & qui paroissoit m'écouter avec plaisir. Il m'accoste , me salue , me demande si je sçais la musique. Je réponds , *un peu* , pour faire entendre beaucoup. Il continue à me questionner ; je lui conte une partie de mon histoire. Il me demande si je n'ai jamais copié de la musique ? Souvent , lui dis-je , & cela étoit vrai ; ma meilleure manière de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien , me dit-il , venez

avec moi , je pourrai vous occuper quelques jours , durant lesquels rien ne vous manquera , pourvu que vous consentiez à ne pas sortir de la chambre. J'acquiesçai très-volontiers , & je le suivis.

Cet Antonin s'appelloit M. Rolichon ; il aimoit la musique , il la sçavoit , & chantoit dans de petits concerts qu'il faisoit avec ses amis. Il n'y avoit rien-là que d'innocent & d'honnête ; mais ce goût dégénéroit apparemment en fureur dont il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduisit dans une petite chambre que j'occupai , & où je trouvai beaucoup de musique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier , particulièrement la cantate que j'avois chantée , & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai-là trois ou quatre , à copier tout le tems où je ne mangeois pas ; car de ma vie je ne fus si affamé , ni mieux nourri. Il apportoit mes repas lui-même de leur cuisine , & il falloit qu'elle fût bonne , si leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaisir à manger , & il faut avouer aussi que ces lippées me venoient fort à propos , car j'étois sec comme du bois. Je travaillois presque d'aussi bon cœur que je mangeois , & ce n'est pas peu dire. Il est vrai que je n'étois pas aussi correct que diligent. Quelques jours après , M. Rolichon , que je rencontrai dans la rue , m'apprit que mes parties avoient rendu la musique inexécutable , tant elles s'étoient trouvées pleines d'omissions , de duplications & de transpositions. Il faut avouer que j'ai choisi-là dans la suite le métier du monde auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fût belle , & que je ne copiaffe fort nettement ; mais l'ennui d'un long travail me donne des distractions si grandes , que je passe plus de tems à gratter qu'à noter , & qui si je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties , elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire , & pour aller vite , j'allois tout de travers.

Cela n'empêcha pas M. Rolichon de me bien traiter jusqu'à la fin , & de me donner encore en fortant un petit écu que je ne méritois guère , & qui me remit tout-à-fait en pied : car peu de jours après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambéry , & de l'argent pour l'aller joindre ; ce que je fis avec transport. Depuis lors mes finances ont souvent été fort courtes , mais jamais assez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur sensible aux soins de la Providence. C'est la dernière fois de ma vie que j'ai senti la misère & la faim.

Je restai à Lyon sept ou huit jours encore pour attendre les commissions dont Maman avoit chargé Mademoiselle du Châtelet , que je vis durant ce tems-là plus assiduellement qu'auparavant , ayant le plaisir de parler avec elle de son amie , & n'étant plus distrait par ces cruels retours sur ma situation qui me forçoient de la cacher. Mademoiselle du Châtelet n'étoit ni jeune ni jolie , mais elle ne manquoit pas de grace ; elle étoit liante & familière , & son esprit donnoit du prix à cette familiarité. Elle avoit ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes , & c'est d'elle en première origine que ce même goût m'est venu. Elle aimoit les Romans de le Sage , & particulièrement Gil-Blas ; elle m'en parla , me le prêta : je le lus avec plaisir ; mais je n'étois pas mûr encore pour ces sortes de lectures ; il me falloit des Romans à grands sentimens. Je passois ainsi mon tems à la grille de Mademoiselle du Châtelet , avec autant de plaisir que de profit , & il est certain que les entretiens intéressans & sensés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune-homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connoissance aux Chasottes avec d'autres Pensionnaires & de leurs amies , entr'autres avec une jeune personne de quatorze ans , appelée Mademoiselle Serre , à laquelle je ne fis pas alors une grande attention ; mais dont je me passionnai huit ou

neufans après, & avec raison ; car c'étoit une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman, je fis un peu de trêve à mes chimères, & le bonheur réel qui m'attendoit me dispensa d'en chercher dans mes visions. Non-seulement je la retrouvais, mais je retrouvais près d'elle & par elle un état agréable ; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation qu'elle espéroit qui me conviendrait, & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuisais en conjectures pour deviner quelle pouvoit être cette occupation, & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juste. J'avois suffisamment d'argent pour faire commodément la route. Mademoiselle du Châtelet vouloit que je prisse un cheval ; je n'y pus consentir, & j'eus raison : j'aurois perdu le plaisir du dernier voyage pédestre que j'ai fait en ma vie ; car je ne peux donner ce nom aux excursions que je faisois souvent à mon voisinage, tandis que je demeurois à Motiers.

C'est une chose bien singulière que mon imagination ne se monte jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable ; & qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'affujettir aux choses. Elle ne sçauroit embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont ; elle ne sçait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printems, il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs, & j'ai dit cent fois que si jamais j'étois mis à la Bastille, j'y ferois le tableau de la liberté. Je ne voyois en partant de Lyon qu'un avenir agréable ; j'étois aussi content, & j'avois tout lieu de l'être, que je l'étois peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuses qui m'avoient suivi dans l'autre. J'avois le cœur serein, mais c'étoit tout. Je me rapprochois avec attendrissement de l'excellente amie

que j'allois revoir. Je goûtois d'avance , mais sans ivresse , le plaisir de vivre auprès d'elle : je m'y étois toujours attendu ; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétois de ce que j'allois faire , comme si cela eût été fort inquiétant. Mes idées étoient paisibles & douces , non célestes & ravissantes. Les objets frappoient ma vue ; je donnois de l'attention aux paysages , je remarquois les arbres , les maisons , les ruisseaux , je délibérois aux croisées des chemins , j'avois peur de me perdre , & je ne me perdois point. En un mot , je n'étois plus dans l'Empirée ; j'étois tantôt où j'étois , tantôt où j'allois ; jamais plus loin.

Je suis , en racontant mes voyages , comme j'étois en les faisant : je ne sçaurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chère Maman , & je n'en allois pas plus vite. J'aime à marcher à mon aise , & m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied , par un beau tems , dans un beau pays , sans être pressé , & avoir pour terme de ma course un objet agréable , voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste , on sçait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine , quelque beau qu'il fût , ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens , des rochers , des sapins , des bois noirs , des montagnes , des chemins raboteux à monter & à descendre , des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir , & je le goûtai dans tout son charme , en approchant de Chambéry. Non loin d'une montagne coupée , qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle , au-dessous du grand chemin taillé dans le roc , à l'endroit appelé Chailles , court & bouillonne , dans des gouffres affreux , une petite rivière qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisoit que je pou-

vois contempler au fond , & gagner des vertiges tout à mon aise ; car ce qu'il y a de plaissant dans mon goût pour les lieux escarpés , est qu'ils me font tourner la tête , & j'aime beaucoup ce tournoïement , pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet , j'avançois le nez , & je restois-là des heures entières , entrevoyant de tems en tems cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugissement à travers les cris des corbeaux & des oïseaux de proie qui voloient de roche en roche , & de brouffaille en brouffaille , à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits où la pente étoit assez unie , & la brouffaille assez claire pour laisser passer des cailloux , j'en allois chercher au loin d'aussi gros que je les pouvois porter , je les rassemblais sur le parapet en pile , puis les lançant l'un après l'autre , je me délectois à les voir rouler , bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambéry j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée que l'eau se détache net & tombe en arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade & la roche , quelquefois sans être mouillé. Mais si l'on ne prend bien ses mesures on y est aisément trompé , comme je le fus : car , à cause de l'extrême hauteur , l'eau se divise & tombe en poussière , & lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage , sans s'appercevoir d'abord qu'on se mouille , à l'instant on est tout trempé.

J'arrive enfin chez Maman. Elle n'étoit pas seule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrerais. Sans me parler elle me prend par la main & me présente à lui avec cette grace qui lui ouvroit tous les cœurs ; le voilà , Monsieur , ce pauvre jeune homme ; daignez le protéger aussi long-tems qu'il le méritera , je ne suis plus

en peine de lui pour le reste de sa vie. Puis m'adressant la parole : mon enfant , me dit-elle , vous appartenez au Roi : remerciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrois de grands yeux sans rien dire , sans sçavoir trop qu'imaginer : il s'en fallut peu que l'ambition naissante ne me tournât la tête , & que je ne fisse déjà le petit Intendant. Ma fortune se trouva moins brillante que sur ce début je ne l'avois imaginée ; mais quant à présent c'étoit assez pour vivre , & pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agissoit.

Le Roi Victor Amédée jugeant par le sort des guerres précédentes , & par la position de l'ancien patrimoine de ses pères , qu'il lui échapperoit quelque jour , ne cherchoit qu'à l'épuiser. Il y avoit peu d'années qu'ayant résolu d'en mettre la noblesse à la taille , il avoit ordonné un cadastre général de tout le pays , afin que rendant l'imposition réelle , on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail , commencé sous le père , fut achevé sous le fils. Deux ou trois cens hommes , tant arpenteurs qu'on appelloit géomètres , qu'écrivains qu'on appelloit secrétaires , furent employés à cet ouvrage , & c'étoit parmi ces derniers que maman m'avoit fait inscrire. Le poste , sans être fort lucratif , donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems ; mais il mettoit en état de chercher & d'attendre , & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particulière pour pouvoir passer à quelque emploi plus solide quand le tems de celui-là seroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile , & je fus bientôt au fait. C'est ainsi qu'après quatre ou cinq ans de courses , de folies & de souffrances depuis ma sortie de Genève , je commençai , pour la première fois , de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma première jeunesse auront paru bien puériles & j'en suis fâché : quoique né homme à certains égards , j'ai été long-tems enfant & je le suis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand personnage ; j'ai promis de me peindre tel que je suis , & pour me connoître dans mon âge avancé , il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse. Comme en général les objets font moins d'impression sur moi que leurs souvenirs & que toutes mes idées sont en images , les premiers traits qui se sont gravés dans ma tête y sont demeurés , & ceux qui s'y sont empreints dans la suite se sont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine succession d'affections & d'idées qui modifient celles qui les suivent , & qu'il faut connoître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par-tout les premières causes pour faire sentir l'enchaînement des effets. Je voudrois pouvoir , en quelque façon , rendre mon ame transparente aux yeux du lecteur , & pour cela je cherche à la lui montrer sous tous les points de vue , à l'éclairer par tous les jours , à faire en sorte qu'il ne s'y passe pas un mouvement qu'il n'apperçoive , afin qu'il puisse juger par lui-même du principe qui les produit.

Si je me chargeois du résultat & que je lui disse : tel est mon caractère , il pourroit croire , sinon que je le trompe , au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec simplicité tout ce qui m'est arrivé , tout ce que j'ai fait , tout ce que j'ai pensé , tout ce que j'ai senti , je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille , encore même en le voulant n'y parviendrois-je pas aisément de cette façon. C'est à lui d'assembler ces élémens & de déterminer l'être qu'ils composent ; le résultat doit être son ouvrage ; & s'il se trompe alors , toute l'erreur sera de son fait. Or il ne suffit pas pour cette fin que mes récits soient fidèles , il faut aussi qu'ils soient exacts. Ce n'est pas à

moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, & lui laisser le soin de choisir. C'est à quoi je me suis appliqué jusqu'ici de tout mon courage, & je ne me relâcherai pas dans la suite. Mais les souvenirs de l'âge moyen sont toujours moins vifs que ceux de la première jeunesse. J'ai commencé par tirer de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit possible. Si les autres me reviennent avec la même force, des lecteurs impatiens s'ennuieront peut-être, mais moi je ne serai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une chose à craindre dans cette entreprise; ce n'est pas de trop dire ou de dire des mensonges; mais c'est de ne pas tout dire, & de taire des vérités.

LIVRE CINQUIÈME.

Ce fut, ce me semble, en 1732 que j'arrivai à Chambéry comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au Cadastre pour le service du Roi. J'avois vingt ans passés, près de vingt-un. J'étois assez formé pour mon âge du côté de l'esprit; mais le jugement ne l'étoit guères, & j'avois grand besoin des mains dans lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques, & malgré tous les maux que j'avois soufferts, je connoissois aussi peu le monde & les hommes que si je n'avois pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire, chez Maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupoit étoit sombre & triste, & ma chambre étoit la plus sombre & la plus triste de la maison. Un mur pour vue,

un cul-de-sac pour rue , peu d'air , peu de jour , peu d'espace , des grillons , des rats , des planches pourries ; tout cela ne faisoit pas une plaisante habitation. Mais j'étois chez elle , auprès d'elle , sans cesse à mon bureau ou dans sa chambre , je m'apercevois peu de la laideur de la mienne , je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroitra bizarre qu'elle se fût fixée à Chambéry tout exprès pour habiter cette vilaine maison : cela même fut un trait d'habileté de sa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance , sentant bien qu'après des révolutions toutes récentes , & dans l'agitation où l'on étoit encore à la Cour , ce n'étoit pas le moment de s'y présenter. Cependant ses affaires demandoient qu'elle s'y montrât ; elle craignoit d'être oubliée ou desservie. Elle sçavoit sur-tout que le Comte de *** , Intendant-Général des Finances , ne la favorisoit pas. Il avoit à Chambéry une maison vieille , mal bâtie , & dans une si vilaine position qu'elle restoit toujours vuide ; elle la loua & s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage ; sa pension ne fut point supprimée , & depuis lors le Comte de *** fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à-peu-près monté comme auparavant , & le fidèle Claude Anet toujours avec elle. C'étoit , comme je crois l'avoir dit , un paysan de Mourru , qui , dans son enfance , herborisoit dans le Jura pour faire du thé de Suisse , & qu'elle avoit pris à son service à cause de ses drogues , trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes , & elle favorisa si bien son goût , qu'il devint un vrai botaniste , & que s'il ne fût mort jeune , il se seroit fait un nom dans cette science , comme il en méritoit un parmi les honnêtes-gens. Comme il étoit sérieux , même grave , & que j'étois plus jeune que lui , il devint pour moi une espèce de gouverneur qui me sauva beaucoup de folies ; car
jamais

Il m'en imposoit , & je n'osois m'oublier devant lui. Il en imposoit même à sa maîtresse , qui connoissoit son grand sens , sa droiture , son inviolable attachement pour elle , & qui le lui rendoit bien. Claude Anet étoit sans contredit un homme rare , & le seul même de son espèce que j'aye jamais vu. Lent, posé, réfléchi, circonspect dans sa conduite , froid dans ses manières , laconique & sententieux dans ses propos , il étoit dans ses passions d'une impétuosité qu'il ne laissoit jamais paroître , mais qui le dévorait en dedans , & qui ne lui a fait faire en sa vie qu'une sottise , mais terrible ; c'est de s'être empoisonné. Cette scène tragique se passa peu après mon arrivée , & il la falloir pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec sa maîtresse ; car si elle ne me l'eût dit elle-même , jamais je ne m'en serois douté. Assurément si l'attachement , le zèle & la fidélité peuvent mériter une pareille récompense , elle lui étoit bien due , & ce qui prouve qu'il en étoit digne , il n'en abusajamais. Ils avoient rarement des querelles , & elles finissoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : sa maîtresse lui dit , dans la colère , un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne consulta que son désespoir , & trouvant sous sa main une phiole de laudanum , il l'avalaj , puis fut se coucher tranquillement , comptant ne se réveiller jamais. Heureusement Madame de Warens inquiète , agitée elle-même , errant dans sa maison , trouva la phiole vidée , & devina le reste. En volant à son secours elle poussa des cris qui m'attirèrent ; elle m'avoua tout , implora mon assistance , & parvint avec beaucoup de peine , à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette scène , j'admirai ma bêtise de n'avoir jamais eu le moindre soupçon des liaisons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude Anet étoit si discret que de plus clair-voyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même , & , depuis ce tems , ajoutant pour lui le respect à

l'estime , je devins , en quelque façon , son élève , & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas sans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas songé même à desirer pour moi cette place ; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre ; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avoit soufflée , je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle. Je desirois sur toute chose qu'elle fût heureuse , & puisqu'elle avoit besoin de lui pour l'être , j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entroit parfaitement dans les vues de sa maîtresse , & prit en sincère amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettoit en droit de prendre , il prit naturellement celle que son jugement lui donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désapprouver , & il ne désapprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux , & que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme , est que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalousie , la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit , & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge , & s'ils trouvent , en y pensant , quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose , qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence , depuis mon arrivée à Chambéry , jusqu'à mon départ pour Paris en 1741 , un intervalle de huit ou neuf ans , durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire , parce que ma vie a été aussi simple que douce , & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achever de former mon caractère , que

des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables ; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois guères occupé que de mon travail ; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman, & n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne, devenue une espèce de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire, & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il seroit redevenu passion comme chez mon maître, si d'autres goûts venus à la traverser n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien transcendante, il en falloit assez pour m'embarasser quelquefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien ; car je l'appris seul. L'arithmétique-pratique s'étend plus loin qu'on ne pense, quand on y veut mettre l'exakte précision. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons Géomètres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées, dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, & qui font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien qu'il n'y avoit point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarassât, & maintenant que tout ce que j'ai sçu s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie au

bout de trente ans d'interruption. Il y a quelque jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute, avec un plaisir incroyable, une opération des plus composées. Il me sembloit, en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambéry dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géomètres m'avoit aussi rendu le goût du dessin. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des paysages. C'est dommage que je me sois trouvé peu de talent pour cet art ; l'inclination y étoit toute entière. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois passé des mois entiers sans sortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en est ainsi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent passion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut ; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, & que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'Anet revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui. Je suis presque assuré que si j'y avois été une seule fois cela m'auroit gagné, & je serois peut-être aujourd'hui un grand botaniste : car je ne connois point d'étude au monde qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes ; & la vie que je mène depuis dix ans à la campagne n'est guères qu'une herborisation continuelle, à la vérité sans objet &

sans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique , je l'avois prise en une sorte de mépris & même de dégoût ; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman , qui l'aimoit , n'en faisoit pas elle-même un autre usage ; elle ne recherchoit que les plantes usuelles pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique , la chymie & l'anatomie , confondues dans mon esprit sous le nom de médecine , ne servoient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée , & à m'attirer des soufflets de tems en tems. D'ailleurs , un goût différent & trop contraire à celui-là croissoit par degrés , & bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art , puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance , & qu'il est le seul que j'aye aimé constamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant , est qu'un art pour lequel j'étois né , m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre , & avec des succès si lents , qu'après une pratique de toute ma vie , jamais je n'ai pu parvenir à chanter sûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit sur-tout alors cette étude agréable , étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens , la musique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire usage. Elle ne s'y refusoit pas ; j'étois alors à-peu-près aussi avancé qu'elle ; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empressée autour d'un fourneau , je lui disois : Maman , voici un duo charmant , qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah ! par ma foi , me disoit-elle , si tu me les fais brûler , je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînois à son clavecin : on s'y oubloit ; l'extrait de genièvre ou d'absinte étoit calciné , elle m'en barbouilloit le visage , & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de reste , j'avois beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore

un amusement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé, qu'on avoit besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. Anet engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit; nous allions souvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes; je passois une partie de mon tems à l'orner, & à y préparer à Maman quelque surprise agréable lorsqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir; autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la chose étoit ainsi. Je me souviens qu'une fois Madame de Luxembourg me parloit en raillant d'un homme qui quittoit sa maîtresse pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais senti près de Maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage; car tête-à-tête avec elle j'étois aussi parfaitement à mon aise que si j'eusse été seul, & cela ne m'est jamais arrivé près de personne autre, ni homme ni femme, quelqu'attachement que j'aye eu pour eux. Mais elle étoit si souvent entourée, & de gens qui me convenoient si peu, que le dépit & l'ennui me chassoient dans mon asyle, où je l'avois comme je la voulois, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

Tandis qu'ainsi partagé entre le travail, le plaisir & l'instruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas si tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entredéclarer la guerre: le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoisé filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Chambéry, & entr'autres le Régiment de Champagne,

dont étoit Colonel M. le Duc de la Trimouille, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, & qui sûrement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer, & je me passionnois pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la première fois, mais avec une telle partialité pour la France que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages, & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagère, je ne daignerois pas en parler; mais elle est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-désote & le fier républicain, je sentoient en dépit de moi-même une prédilection secrète pour cette même nation que je trouvois servile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne, & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en faignoit plus qu'à eux. Je suis sûrement le seul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part, si fort, si constant, si invincible, que même depuis ma sortie du Royaume, depuis que le Gouvernement, les Magistrats, les Auteurs, s'y sont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi, quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cause de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans l'occasion qui la vit naître. Un

goût croissant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & aux pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit sous mes yeux l'armée François, je lisois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des Clisson, des Bayard, des Lautrec, des Coligny, des Montmorency, des la Trimouille, & je m'affectionnois à leurs descendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque Régiment qui passoit, je croyois revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin, j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puisois dans les livres; mes lectures continuées, & toujours tirées de la même nation, nourrissoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une passion aveugle que rien n'a pu surmonter. J'ai eu dans la suite occasion de remarquer dans mes voyages que cette impression ne m'étoit pas particulière, & qu'agissant plus ou moins dans tous les pays sur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inspire l'air avantageux des François. Les romans plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chef-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthousiastes. Enfin, l'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont; & dans la guerre si malheureuse dont ils sortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philosophes soutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit Nouvelliste. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre sur la place l'arrivée des courriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour sçavoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât: car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on fai-

soit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques sujets de crainte; car si cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la pension de Mainan couroit un grand risque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis, & pour le coup, malgré la surprise de M. de Broglie, cette confiance ne fut pas trompée, graces au Roi de Sardaigne à qui je n'avois pas pensé.

Tandis qu'on se battoit en Italie, on chantoit en France. Les Opéras de Rameau commençoient à faire du bruit & relevèrent ses ouvrages théoriques, que leur obscurité laissoit à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son *Traité de l'Harmonie*, & je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire; elle fut vive & courte; mais ma convalescence fut longue, & je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce tems, j'ébauchai, je dévorai mon *Traité de l'Harmonie*; mais il étoit si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me falloit un tems considérable pour l'étudier & le débrouiller. Je suspendois mon application, & je récréois mes yeux avec de la musique. Les Cantates de Bernier sur lesquelles je m'exerçois, ne me sortoient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *Amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je sçais encore presque toute entière, de même que l'*Amour piqué par une abeille*, très-jolie Cantate de Clembault, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever, il arriva de la Valdoste un jeune Organiste, appelé l'Abbé Palais, bon Musicien, bon-homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoissance avec lui; nous voilà inséparables. Il étoit élève d'un Moine Italien, grand Organiste. Il me parloit de ses principes; je les comparois avec ceux de mon Rameau, je remplissois ma tête d'accompagnement, d'accords, d'harmonie. Il falloit se former l'oreille à tout cela. Je proposai

à Maman un petit concert tous les mois; elle y consentit. Me voilà si plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre chose, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour rassembler la musique, les concertans, les instrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le père Caton, dont j'ai déjà parlé & dont j'ai à parler encore, chantoit aussi: un Maître-à-danser, appelé Roche, & son fils, jouoient du violon; Canavas, Musicien Piémontois, qui travailloit au Cadastre, & qui depuis s'est marié à Paris, jouoit du violoncelle; l'Abbé Palais accompagnoit du clavier: j'avois l'honneur de conduire la musique, sans oublier le bâton du bucheron. On peut juger combien tout cela étoit beau! Pas tout-à-fait comme chez M. de Treytorens, mais il ne s'en falloit guères.

Le petit concert de Madame de Warens, nouvelle convertie, & vivant, disoit-on, des charités du Roi, faisoit murmurer la sequelle dévote; mais c'étoit un amusement agréable pour plusieurs honnêtes-gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occasion? Un Moine; mais un Moine, homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la suite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'est encore chère. Il s'agit du Père Caton, Cordelier, qui, conjointement avec le Comte d'Ortan, avoit fait saisir à Lyon la musique du pauvre petit Chat; ce qui n'est pas le plus beau trait de sa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne; il avoit vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde, & très-fautilé sur-tout chez le Marquis d'Antremont, alors Ambassadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le visage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faisoient, sans affectation, le crochet à côté du front, l'air à-la-fois noble, ouvert, modeste, se présentant simplement & bien, n'ayant ni le maintien cassard ou effronté des Moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'assurance d'un honnête-

homme, qui, sans rougir de sa robe, s'honora lui-même, & se sent toujours à sa place parmi les honnêtes-gens. Quoique le Père Caton n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point pressé de montrer son acquis, il le plaçoit si à propos qu'il en paroissoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la société, il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un solide sçavoir. Il avoit de l'esprit, faisoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché; aussi l'étoit-il: mais cela lui fit si peu négliger les soins de son état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux, à être élu Définiteur de sa Province, ou, comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce Père Caton fit connoissance avec Maman chez le Marquis d'Antremont. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la musique, qui chez l'un & l'autre étoit une passion très-vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment Musicien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec Canavas & l'Abbé Palais faire de la musique dans sa chambre, & quelquefois à son orgue les jours de fête. Nous dînions souvent à son petit couvert; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un Moine est qu'il étoit généreux, magnifique & sensuel sans grossièreté. Les jours de nos concerts il soupoit chez Maman. Ces soupers étoient très-gais, très-agréables; on y disoit le mot & la chose; on y chantoit des duo: j'étois à mon aise, j'avois de l'esprit, des saillies; le Père Caton étoit charmant, Maman étoit adorable, l'Abbé Palais avec sa voix de bœuf étoit le plastron. Momens si doux de la folâtre jeunesse, qu'il y a de tems que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. Caton, que j'achève ici en deux mots sa triste histoire. Les autres Moines jaloux, ou plutôt furieux de lui voir un mé-

rite , une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monastique , le prirent en haine , parce qu'il n'étoit pas aussi haïssable qu'eux. Les chefs se liguerent contre lui & amentèrent les moineillons envieux de sa place , & qui n'osoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts , on le destitua , on lui ôta sa chambre qu'il avoit meublée avec goût , quoiqu'avec simplicité ; on le relégua , je ne sçais où ; enfin ces misérables l'accablèrent de tant d'outrages , que son ame honnête & fière avec justice n'y put résister ; & après avoir fait les délices des sociétés les plus aimables , il mourut de douleur sur un vil grabat , dans quelque fond de cellule ou de cachot , regretté , pleuré de tous les honnêtes-gens dont il fut connu , & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être Moine.

Avec ce petit train de vie je fis si bien en très-peu de tems , qu'absorbé tout entier par la musique , je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allai plus à mon bureau qu'à contre-cœur ; la gêne & l'assiduité au travail m'en firent un supplice insupportable , & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains , étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurois , c'étoit borner bien modestement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de Musicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'Aubonne , me voyoit avec peine occupé sérieusement d'un talent qu'elle trouvoit si frivole , & me répétoit souvent ce proverbe de province , un peu moins juste à Paris , que , *qui bien chante & bien danse , fait un métier qui peu avance*. Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irrésistible ; ma passion de musique devenoit une fureur , & il étoit à craindre que mon travail se

sentant de mes distractions, ne m'attrîrât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui représentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choisi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux essais qui pouvoient mal réussir, & me laisser, après avoir passé l'âge d'apprendre, sans ressource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai son consentement plus à force d'importunités & de caresses, que de raisons dont elle se contentât. Aussi-tôt je courus remercier fièrement M. Coccelli, Directeur général du Cadastre, comme si j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi sans sujet, sans raison, sans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre, il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche, toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une sorte de considération qui me fut utile. Les uns me supposèrent des ressources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la musique, jugèrent de mon talent par mon sacrifice, & crurent qu'avec tant de passion pour cet art, je devois le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écouliers qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie, on ne pouvoit passer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadastre, occupé huit heures par jour du plus maussade travail avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau empuanti de l'haleine & de la sueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal propres, je me sentoient quelquefois accablé jusqu'au vertige par l'at-

tention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela, me voilà tout-à-coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maisons; par-tout un accueil gracieux, caressant, un air de fête: d'aimables Demeiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement; je ne vois que des objets charmans, je ne sens que la rose & la fleur d'orange; on chante, on cause, on rit, on s'amuse; je ne sors delà que pour aller ailleurs en faire autant: on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Aussi me trouvai-je si bien du mien, qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pèse au poids de la raison les actions de ma vie, & où je suis délivré des motifs peu sentés qui m'ont entraîné.

Voilà presque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable, & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que si je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches, ou peut-être seroit-ce dommage qu'ils le fussent; car tels qu'ils sont, c'est le meilleur & le plus sociable peuple que je connoisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & sûr, c'est Chambery. La noblesse de la province qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas assez pour parvenir; & ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de Cynéas. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur & la raison président à ce partage. Les femmes sont belles & pourroient se passer de l'être; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y suppléer. Il est singulier qu'appelé par mon état à voir beaucoup de jeunes-filles, je ne me rappelle pas d'en

avoir vu à Chambéry une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois disposé à les trouver telles, & l'on peut avoir raison; mais je n'avois pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeler sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolières. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables, les rappeler de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles ! La première fut Mademoiselle de Mellarede, ma voisine, sœur de l'élève de M. Gaimé. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité caressante, pleine de graces, & sans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge; mais ses yeux brillans, sa taille fine & son air attirant n'avoient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit ordinairement en déshabillé, sans autre coëffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée, & qu'on ôtoit à mon départ pour se coëffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé; je la redouterois cent fois moins parée. Mademoiselle de Menthon chez qui j'allois l'après-midi, l'étoit toujours, & me faisoit une impression tout aussi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré: elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche; une voix nette, juste & flûtée, mais qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mademoiselle de Challes, une autre de mes voisines, étoit une fille faite, grande, belle quarrure, de l'embonpoint: elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté; mais c'étoit une personne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, Madame de Charly, la plus

belle femme de Chambéry, n'apprenoit plus la musique, mais elle la faisoit apprendre à sa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naissante eût promis d'égaliser celle de sa mère, si malheureusement elle n'eût été un peu rousse. J'avois à la Visitation une petite Demoiselle Françoisse, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des Religieuses, & sur ce ton traînant elle disoit des choses très-faillantes, qui ne sembloient pas aller avec son maintien. Au reste, elle étoit paresseuse, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer son esprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisois à mes leçons quand j'y étois; mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre, ni que l'heure me commandât: en toute chose la gêne & l'assujettissement me sont insupportables; ils me feroient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les Mahométans un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes, je ferois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolières aussi dans la bourgeoisie, & une entr'autres qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puisqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un épicier, & se nommoit Mademoiselle L***, vrai modèle d'une statue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'ai jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté sans vie & sans ame. Son indolence, sa froideur, son insensibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impossible de lui plaire & de la fâcher, & je suis persuadé que si l'on eût fait sur elle quelque entreprise, elle auroit laissé faire, non par goût, mais par stupidité. Sa mère, qui n'en vouloit pas courir le risque, ne

la quittoit pas d'un pas. En lui faisant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faisoit tout de son mieux pour l'émouffiller, mais cela ne réussit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mère agaçoit le maître, & cela ne réussissoit pas beaucoup mieux. Madame L*** ajoutoit à sa vivacité naturelle toute celle que sa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit presque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois, je trouvois prêt mon café à la crème; & la mère ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, & que par curiosité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reste, tout cela se faisoit si simplement & si fort sans conséquence, que quand Monsieur L*** étoit là, les agaceries & les baisers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme, le vrai père de sa fille, & que sa femme ne trompoit pas, parce qu'il n'en étoit pas besoin.

Je me prêtois à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois; car la vive Madame L*** ne laissoit pas d'être exigeante, & si dans la journée j'avais passé devant la boutique sans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit, quand j'étois pressé, que je prisse un détour pour passer dans une autre rue, sachant bien qu'il n'étoit pas aussi aisé de sortir de chez elle que d'y entrer.

Madame L*** s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup; j'en parlois à Maman comme d'une chose sans mystère; & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé; car lui faire un secret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été possible: mon cœur étoit ouvert devant elle.

comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés; elle jugea que Madame L*** se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendrait de manière ou d'autre à se faire entendre; & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son élève, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des pièges auxquels mon âge & mon état m'exposoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une espèce plus dangereuse auquel j'échappai, mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de M***, mère d'une de mes écolières, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres, qui avoient eu des suites fatales à la maison d'A***. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractère; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de M*** avoit des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, & Madame de M*** chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par manière d'échantillon. Elles étoient ensemble à la campagne avec plusieurs Gentilshommes du voisinage, & entr'autres, l'aspirant en question. Madame de M*** dit un jour à un de ces Messieurs, que Madame de Warens n'étoit qu'une précieuse, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle se mettoit mal, qu'elle couvroit sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit un plaissant, elle a ses raisons, & je sçais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant,

qu'on diroit qu'il court. La haine, ainsi que l'amour, rend crédule. Madame de M*** résolut de tirer parti de cette découverte, & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit son tems pour passer derrière sa rivale; puis renversant à demi sa chaise, elle découvrit adroitement son mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monsieur ne vit qu'un objet fort différent, qu'il n'étoit pas plus aisé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un personnage à occuper Madame de M***, qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure, dont, assurément, elle ne se soucioit point du tout, mais pour l'esprit qu'on me supposoit, & qui m'eût pu rendre utile à ses goûts. Elle en avoit un assez vif pour la satire; elle aimoit à faire des chansons & des vers sur les gens qui lui déplaisoient. Si elle m'eût trouvé assez de talent pour lui aider à tourner ses vers, & assez de complaisance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery sens-dessus-dessous. On seroit remonté à la source de ces libelles; Madame de M*** se seroit tirée d'affaire en me sacrifiant, & j'aurois été enfermé le reste de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Madame de M*** me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire causer, & trouva que je n'étois qu'un sot. Je le sentoais moi-même & j'en gémissois, enviant les talens de mon ami Venture, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtise des périls dont elle me fauvoit. Je demeurai pour Madame de M*** le maître à chanter de sa fille & rien de plus: mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel esprit pour elle, & un serpent pour le reste du pays.

Quoi qu'il en soit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeunesse, il étoit tems de me traiter en homme, & c'est ce qu'elle fit, mais de la façon la plus singulière dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à son ordinaire. A la gaité folâtre dont elle entretenoit ordinairement ses instructions, succéda tout-à-coup un ton toujours soutenu qui n'étoit ni familier ni sévère, mais qui sembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement, je la lui demandai; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me proposa une promenade au petit jardin pour le lendemain: nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée: elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manège & des agaceries; mais par des entretiens pleins de sentiment & de raison, plus faits pour m'instruire que pour me séduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes sens. Cependant quelque excellens & utiles que fussent les discours qu'elle me tint, & quoiqu'ils ne fussent rien moins que froids & tristes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude: tandis qu'elle parloit, rêveur & distrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle disoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir, & si-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée, qui, depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une seule fois dans l'esprit, m'occupant alors tout entier, ne me laissa plus le maître de penser à ce qu'elle me disoit. Je ne pensois qu'à elle, & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur

veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux, est un contre-sens très-ordinaire aux instituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune-homme frappé de l'objet qu'on lui présente s'en occupe uniquement, & saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif, il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance, & c'est en quoi Maman fut mal-adroite. Par une singularité qui tenoit à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions; mais si-tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, & je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entière un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bisarrerie, elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penser huit jours, dont je l'assurai fausement que je n'avois pas besoin: car pour comble de singularité je fus très-aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je sentoisi un bohleverfement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger!

On croira que ces huit jours me durèrent huit siècles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les eussent durés en effet. Je ne sçais comment décrire l'état où je me trouvois; plein d'un certain effroi mêlé d'impatience: redoutant ce que je desirois jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent & lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge; qu'on pense que dans cet état, altéré de la soif des femmes, je n'avois encore

approché d'aucune ; que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissoient pour me dévorer de l'ardent desir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute sur-tout , car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie , que mon vif & tendre attachement pour elle , loin de s'attiédir , n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour , que je n'étois bien qu'auprès d'elle , que je ne m'en éloignois que pour y penser , que j'avois le cœur plein , non-seulement de ses bontés , de son caractère aimable , mais de son sexe , de sa figure , de sa personne , d'elle , en un mot , par tous les rapports sous lesquels elle pouvoit m'être chère ; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle , elle fût vieillie , ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avois éprouvé des transports si doux à sa première vue , elle étoit réellement très-peu changée , & ne me le paroissoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi , & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille seule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reste, c'étoit le même œil , le même teint , le même sein , les mêmes traits , les mêmes beaux cheveux blonds , la même gaité , tout jusqu'à la même voix , cette voix argentée de la jeunesse , qui fit toujours sur moi tant d'impression , qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie , étoit de l'anticiper , & de ne pouvoir assez gouverner mes desirs & mon imagination , pour rester maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé , la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendoient près de la personne aimée , allumoit mon sang à tel point , qu'il m'étoit impossible de faire impunément le court trajet qui me séparoit d'elle. Comment , par quel prodige , dans la fleur de ma jeunesse ,

eus-je si peu d'empressement pour la première jouissance ? Comment puis-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir ? Comment, au-lieu des délices qui devoient m'enivrer, sento-je presque de la répugnance & des craintes ? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bien-séance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle ! En voilà sûrement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradait à mes yeux en se partageant, & qu'un sentiment de mésestime attiédissait ceux qu'elle m'avoit inspirés ; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisoit une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi ; mais quant à mes sentimens pour elle, il ne les altérait point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je desirois si peu de la posséder. Je connoissois trop son cœur chaste, & son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables, & de me conserver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faisoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il sera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire : non, Maman, il n'est pas nécessaire ; je vous réponds de moi sans cela : mais je n'osois, premièrement, parce que ce n'étoit pas une chose à dire, & puis, parce qu'au fond je sento-je que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet, il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans désirer de la posséder, j'é-

tois bien aise qu'elle m'ôtât le desir d'en posséder d'autres ; tant je regardois tout ce qui pouvoit me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble , & d'y vivre innocemment , loin d'affoiblir mes sentimens pour elle , les avoit renforcés , mais leur avoit en même-tems donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux , plus tendres peut-être , mais moins sensuels. A force de l'appeler Maman , à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils , je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder , quoiqu'elle me fût si chère. Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens , sans être plus vifs , étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse , à Chambéry je n'y étois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fût possible ; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi , ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une sœur , plus qu'une mère , plus qu'un ami , plus même qu'une maîtresse , & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtresse. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour , plutôt redouté qu'attendu , vint enfin. Je promis tout , & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens , sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis , pour la première fois , dans les bras d'une femme , & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux ? non , je goûtai le plaisir. Je ne sçais quelle invincible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois , en la pressant avec transport dans mes bras , j'inondai son sein de mes larmes. Pour elle , elle n'étoit ni triste , ni vive ; elle étoit caressante & tranquille. Comme elle étoit peu sensuelle & n'avoit point

recherché la volupté , elle n'en eut pas les délices , & n'en a jamais eu les remords.

Je le répète : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs , jamais de ses passions. Elle étoit bien née , son cœur étoit pur , elle aimoit les choses honnêtes , ses penchans étoient droits & vertueux , son goût étoit délicat , elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée , & qu'elle n'a jamais suivie ; parce qu'au lieu d'écouter son cœur qui la menoit bien , elle écouta sa raison qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée , ses vrais sentimens les ont toujours démentis : mais malheureusement elle se piquoit de philosophie , & la morale qu'elle s'étoit faite , gâta celle que son cœur lui dictoit.

M. de Tavel , son premier amant , fut son maître de philosophie , & les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari , à ses devoirs , toujours froide , raisonnante & inattaquable par les sens , il l'attaqua par des sophismes , & parvint à lui montrer ses devoirs , auxquels elle étoit si attachée , comme un bavardage de catéchisme , fait uniquement pour amuser les enfans , l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent en soi , la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire , dont toute la moralité regardoit l'opinion , le repos des maris comme la seule règle du devoir des femmes ; en sorte que des infidélités ignorées , nulles pour celui qu'elles offensoient , l'étoient aussi pour la conscience ; enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'étoit rien , qu'elle ne prenoit d'existence que par le scandale , & que toute femme qui paroïssoit sage , par cela seul l'étoit en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie , persuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter son mari. Je ne sçais s'il

se trompoit sur ce point. Le Ministre P*** passa pour son successeur. Ce que je sçais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme, qui l'auroit dû garantir de ce système, fut ce qui l'empêcha, dans la suite, d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtoit si peu.

Elle n'eut donc guères abusé de ce faux principe pour elle-même ; mais elle en abusa pour autrui, & cela par une autre maxime presque aussi fausse, mais plus d'accord avec la bonté de son cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la possession, & quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié si tendre, qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire, est qu'elle a presque toujours réussi. Elle étoit si réellement aimable, que, plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque, est qu'après sa première foiblesse elle n'a guères favorisé que des malheureux ; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle ; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre, fût bien peu aimable si elle ne finissoit par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations basses qui n'approchèrent jamais de son noble cœur, ce fut uniquement par son caractère trop généreux, trop humain, trop compatissant, trop sensible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne se départoit jamais ? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ses foiblesse, si l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les sens avoient si peu de part ? Ce même homme qui la trompa sur

un point, l'instruisit excellemment sur mille autres ; & ses passions qui n'étoient pas fougueuses, lui permettant de suivre toujours ses lumières, elle alloit bien quand ses sophismes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables jusques dans ses fautes ; en s'abusant elle pouvoit mal faire, mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le mensonge ; elle étoit juste, équitable, humaine, désintéressée, fidelle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle reconnoissoit pour tels, incapable de vengeance & de haine, & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin, pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre, & j'ose dire que si Socrate put estimer Aspasia, il eût respecté Madame de Warens.

Je sçais d'avance qu'en lui donnant un caractère sensible & un tempérament froid, je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaison n'ait pas dû être ; je sçais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de Warens, & dont un si grand nombre existe encore, ont pu sçavoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde ; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise, & de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu après tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui suivirent notre union, & qui seuls la rendirent délicieuse. Elle avoit eu raison d'espérer que sa complaisance me seroit utile ; j'entirai pour mon instruction de grands avantages. Elle m'avoit jusqu'alors parlé de moi seul

comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme, & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit si intéressant, je m'en sentois si touché que, me repliant sur moi même, j'appliquois à mon profit ses confidences plus que je n'avois fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchemens, & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant mise à portée de m'apprécier bien plus avantageusement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que si je m'y montrois un jour sur un certain pied, je serois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée, elle s'attachoit, non-seulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manières, à me rendre aimable autant qu'estimable, & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Madame de Warens connoissoit les hommes, & sçavoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge & sans imprudence, sans les tromper & sans les fâcher. Mais cet art étoit dans son caractère bien plus que dans ses leçons, elle sçavoit mieux le mettre en pratique que l'enseigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse & pour les armes. Quoique leste & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avois tellement pris, à cause de mes cors, l'habitude de marcher du talon, que Roche ne put me la faire perdre; & jamais, avec l'air assez ingambe, je

n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de leçon je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire assaut, & jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret, quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne sçavoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte, il me disoit de prendre garde à ce dièse, parce qu'anciennement les dièses s'appelloient des feintes; quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit une pause. Enfin, je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices, que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus brillant, pour lequel je commençois à sentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au desir de rendre à Maman la vie heureuse, je me plaïsois toujours auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençois à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore si Claude Anet s'aperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clairvoyant, mais très-discret, qui ne parloit jamais contre sa pensée, mais qui ne la disoit pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paroïssoit l'être, & cette con-

duite ne venoit sûrement pas de bassesse d'ame , mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse , il ne pouvoit désapprouver qu'elle agit conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle , il étoit si mûr & si grave , qu'il nous regardoit presque comme deux enfans dignes d'indulgence , & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme respectable , dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle sçavoit que je ne pensois , ne sentoie , ne respirois que par elle , elle me monroit combien elle l'aimoit , afin que je l'aimasse de même , & elle appuyoit encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime , parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embrasser avec larmes , en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie ! Et que les femmes qui lisoient ceci ne fouroient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit , ce besoin n'étoit pas équivoque : c'étoit uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux , nos soins , nos cœurs étoient en commun. Rien n'en passoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble & d'y vivre exclusivement , devint si grande , que si , dans nos repas , un des trois manquoit , ou qu'il vînt un quatrième , tout étoit dérangé ; & malgré nos liaisons particulières , les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême confiance réciproque , & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Mainan , toujours projetante & toujours agissante , ne nous laissoit guères oisifs ni l'un ni l'autre , & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi , le désœuvre-

ment n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendré plus de riens, de rapports, de paquets, de tracasseries, de menfonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la nécessité de babiller continuellement. Quand tout le monde est occupé, l'on ne parle que quand on a quelque chose à dire ; mais quand on ne fait rien, il faut absolument parler toujours, & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin, & je soutiens que, pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-seulement que chacun y fasse quelque chose, mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds, c'est ne rien faire, & il faut tout autant de soins pour amuser une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode c'est autre chose ; elle s'occupe pour assez remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule, est de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins se lever, s'asseoir, aller, venir, pirouetter sur leurs talons, retourner deux cent fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur minerve à maintenir un intarissable flux de paroles : la belle occupation ! Ces gens-là, quoi qu'ils fassent, seront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Moitiers, j'allois faire des lacets chez mes voisines ; si je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faisoit autant, les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendrait plus sûr, & , je pense, plus agréable. Enfin que les plaisans rient s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siècle est la morale du bilboquet.

Au reste, on ne nous laissoit guères le soin d'éviter l'en-

nui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence, pour nous en laisser quand nous restions seuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu son ancienne fantaisie d'entreprises & de systèmes. Au contraire, plus ses besoins domestiques devenoient pressans, plus, pour y pourvoir, elle se livroit à ses visions. Moins elle avoit de ressources présentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faisoit qu'augmenter en elle cette manie, & à mesure qu'elle perdoit le goût des plaisirs du monde & de la jeunesse, elle le remplaçoit par celui des secrets & des projets. La maison ne désemplissoit pas de charlatans, de fabriquans, de souffleurs, d'entrepreneurs de toute espece, qui, distribuant par millions la fortune, finissoient par avoir besoin d'un écu. Aucun ne sortoit de chez elle à vuide, & l'un de mes étonnemens est qu'elle ait pu suffire aussi long-tems à tant de profusions sans en épuiser la source, & sans laisser ses créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambéry un Jardin royal de plantes avec un Démonstrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la botanique, & Maman, qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un collège de pharmacie, qui, véritablement, paroïssoit très-utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du Protomédecin Grossi à Chambéry, après la mort du Roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, & la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle

elle se mit à cajoler Grossi, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus caustique & le plus brutal Monsieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en consultation avec d'autres Médecins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Anneci, & qui étoit le Médecin ordinaire du malade. Ce jeune-homme, encore mal appris pour un Médecin, osa n'être pas de l'avis de M. le Proto. Celui-ci, pour toute réponse, lui demanda quand il s'en retournoit, par où il passoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre, après l'avoir satisfait, lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien, rien, dit Grossi, sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtr sur votre passage, pour avoir le plaisir de voir un âne à cheval. Il étoit aussi avare que riche & dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes sûretés. Mon ami, lui dit-il, en lui serrant le bras & grinçant les dents, quand Saint Pierre descendroit du Ciel pour m'emprunter dix pistoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêteroï pas. Un jour, invité à dîner chez le Comte Picon, Gouverneur de Savoye & très-dévoï, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le rosaïre, lui en propose l'amusement. Ne sçachant trop que répondre, il fait une grimace affreuse & se met à genoux. Mais à peine avoit-il récité deux Ave, que, n'y pouvant plus tenir, il se lève brusquement, prend sa canne & s'en va sans dire mot. Le Comte Picon court après, & lui crie: M. Grossi, M. Grossi, restez donc; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le Comte, lui répond l'autre en se retournant, vous me donneriez un ange rôti que je ne resterois pas. Voilà quel étoit M. le Proto-médecin Grossi, que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoïser. Quoiqu'extrêmement occupé, il s'accoutuma à venir très-sou-

vent chez elle, prit Anet en amitié, marqua faire cas de ses connoissances, en parloit avec estime, &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec considération pour effacer les impressions du passé. Car, quoiqu'Anet ne fût plus sur le pied d'un domestique, on sçavoit qu'il l'avoit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'autorité de M. le Proto-médecin, pour donner à son égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude Anet, avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite sage & circonspecte, des connoissances assez étendues en matière médicale & en botanique, & la faveur du Chef de la Faculté, pouvoit raisonnablement espérer de remplir avec applaudissement la place de Démonstrateur Royal des plantes, si l'établissement projeté avoit lieu, & réellement Grossi en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit, pour le proposer à la Cour, que le moment où la paix permettroit de songer aux choses utiles, & laisseroit disposer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet, dont l'exécution m'eut probablement jetté dans la botanique pour laquelle il me semble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renversent les desseins les mieux concertés. J'étois destiné à devenir par degrés un exemple des misères humaines. On diroit que la Providence qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de sa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une course qu'Anet avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi, plante rare qui ne croît que sur les Alpes, & dont M. Grossi avoit besoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleurésie dont le Génipi ne put le sauver, quoiqu'il y soit, dit-on, spécifique, & malgré tout l'art de Grossi, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les soins infinis que nous prîmes de lui sa bonne maitresse & moi,

il mourut le cinquième jour entre nos mains, après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zèle, qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable & rare, en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua, pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain, j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus sincère, & tout-d'un-coup au milieu de l'entretien, j'eus la vile & indigne pensée que j'héritois de ses nippes, & sur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot; le désintéressement & la noblesse d'ame étant des qualités que le défunt avoit éminemment possédées. La pauvre femme, sans rien répondre, se tourna de l'autre côté & se mit à pleurer. Chères & précieuses larmes! Elles furent entendues, & coulèrent toutes dans mon cœur; elles y lavèrent jusqu'aux dernières traces d'un sentiment bas & mal-honnête; il n'y en est jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte causa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment, ses affaires ne cessèrent d'aller en décadence. Anet étoit un garçon exact & rangé, qui maintenoit l'ordre dans la maison de sa maitresse. On craignoit sa vigilance, & le gaspillage étoit moindre. Elle-même craignoit sa censure, & se contenoit davantage dans ses dissipations. Ce n'étoit pas assez pour elle de son attachement, elle vouloit conserver son estime, & elle redoutoit le juste reproche qu'il osoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le sien. Je pensois

comme lui, je le disois même; mais je n'avois pas le même ascendant sur elle, & mes discours n'en imposoient pas comme les siens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre sa place, pour laquelle j'avois aussi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étois peu soigneux, j'étois fort timide; tout en grondant à-part-moi, je laissois tout aller comme il alloit. D'ailleurs, j'avois bien obtenu la même confiance, mais non pas la même autorité. Je voyois le désordre, j'en gémissois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable; & quand je voulois me mêler de faire le censeur, Maman me donnoit de petits soufflets de caresses, m'appelloit son petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le sentiment profond de la détresse où ses dépenses peu mesurées devoient nécessairement la jeter tôt ou tard, me fit une impression d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis toujours senti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bourasques; mais jusqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété si j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à prendre du souci de ma bourse. Je devenois vilain par un motif très-noble; car en vérité je ne songeois qu'à ménager à Maman quelque ressource dans la catastrophe que je prévoyois. Je craignois que ses créanciers ne fissent saisir sa pension, qu'elle ne fût tout-à-fait supprimée, & je m'imaginois, selon mes vues étroites, que mon petit magot lui seroit alors d'un grand secours. Mais pour le faire & sur-tout pour le conserver, il falloit me cacher d'elle; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût sçu que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de

petites cachettes où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt sans cesse-jusqu'au moment de le mettre à ses pieds. Mais j'étois si mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les événement toujours; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avoit mis, & en mettoit davantage en autres espèces. Je venois tout honteux rapporter à la bourse commune mon petit trésor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre, ou autre chose pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réussiroit jamais, & seroit pour elle une mince ressource, je sentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à sa subsistance, quand cessant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureusement jettant mes projets du côté de mes goûts, je n'obstinois à chercher follement ma fortune dans la musique, & sentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'aussitôt que je serois en état d'en tirer parti, j'allois devenir un homme célèbre, un Orphée moderne, dont les sons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissoit pour moi, commençant à lire passablement la musique, étoit d'apprendre la composition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enseigner; car avec mon Rameau seul, je n'espérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le Maître, il n'y avoit personne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconséquences dont ma vie est remplie, & qui m'ont fait si souvent aller contre mon but, lors même que j'y pensois tendre directement. Venture m'avoit beaucoup parlé de l'Abbé Blanchard, son maître de composition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit Maître de musique de la Cathé-

drale de Besançon, & qui l'est maintenant de la Chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'Abbé Blanchard, & cette idée me parut si raisonnable, que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation, je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit-cents francs: j'accélérois sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illusion étoit entière de ma part & même de la sienne. Nous étions persuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver Venture encore à Annecy, & lui demander une lettre pour l'Abbé Blanchard. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renseignement me contenter d'une Messe à quatre parties de sa composition & de sa main qu'il m'avoit laissée. Avec cette recommandation, je vais à Besançon, passant par Genève où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon père, qui me reçut comme à son ordinaire, & se chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Besançon. L'Abbé Blanchard me reçoit bien, me promet ses instructions & m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer, quand j'apprends par une lettre de mon père que ma malle a été saisie & confisquée aux Rouffes, Bureau de France sur les frontières de Suisse. Effrayé de cette nouvelle, j'emploie les connoissances que je m'étois faites à Besançon pour sçavoir le motif de cette confiscation; car bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir sur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin: il faut le dire, car c'est un fait curieux.

Je voyois à Chambéry un vieux Lyonnais , fort bon-homme , appelé M. Duvivier , qui avoit travaillé au Visa sous la Régence , & qui , faute d'emploi , étoit venu travailler au cadastre. Il avoit vécu dans le monde ; il avoit des talens , quelque sçavoir , de la douceur , de la politesse ; il sçavoit la musique ; & comme j'étois de chambrée avec lui , nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal léchés qui nous entouraient. Il avoit à Paris des correspondances qui lui fournissoient ces petits riens , ces nouveautés éphémères qui courent , on ne sçait pourquoi , qui meurent , on ne sçait comment , sans que jamais personne y repense quand on a cessé d'en parler. Comme je le menais quelquefois dîner chez Maman , il me faisoit sa cour en quelque sorte ; & pour se rendre agréable , il tâchoit de me faire aimer ces fadaïses , pour lesquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'est arrivé de la vie d'en lire une à moi seul. Malheureusement un de ces maudits papiers resta dans la poche de veste d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en règle avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janséniste assez plate de la belle scène du Mithridate de Racine. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laissé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confisquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal , où , supposant que cet écrit venoit de Genève pour être imprimé & distribué en France , ils s'étendoient en saintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Eglise , & en éloges de leur pieuse vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouvèrent sans doute que mes chemises sentoient aussi l'hérésie ; car en vertu de ce terrible papier tout fut confisqué , sans que jamais j'aie eu ni raison ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adressa demandoient tant

d'instructions, de renseignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conservé le procès-verbal du bureau des Rouffles. C'étoit une pièce à figurer avec distinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit venir à Chambéry tout de suite sans avoir rien fait avec l'Abbé Blanchard, & tout bien pesé, voyant le malheur me suivre dans toutes mes entreprises, je résolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir sa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme si j'avois rapporté des trésors, remonta peu-à-peu ma petite garde-robe, & mon malheur, assez grand pour l'un & pour l'autre, fut presque aussi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi sur mes projets de musique, je ne laissois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'efforts je parvins enfin à l'entendte & à faire quelques petits essais de composition dont le succès m'encouragea. Le Comte de Bellegarde, fils du Marquis d'Antremont, étoit revenu de Dresde après la mort du Roi Auguste. Il avoit vécu long-tems à Paris, il aimoit extrêmement la musique, & avoit pris en passion celle de Rameau. Son frère le Comte de Nangis jouoit du violon; Madame la Comtesse la Tour leur sœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambéry la musique à la mode, & l'on établit une manière de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction; mais on s'aperçut bientôt qu'elle passoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laissois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une pièce bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choses d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Mes-

fieurs ne purent croire , que lisant si mal la musique , je fusse état d'en composer de passable , & ils ne doutèrent pas que je ne me fusse fait l'honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose , un matin M. de Nangis vint me trouver avec une cantate de Clerambault qu'il avoit transposée , disoit il , pour la commodité de la voix , & à laquelle il falloit faire une autre basse ; la transposition rendant celle de Clerambault impraticable sur l'instrument , je répondis que c'étoit un travail considérable & qui ne pouvoit être fait sur-le-champ. Il crut que je cherchois une défaite , & me pressa de lui faire au moins la basse d'un récitatif. Je la fis donc , mal sans doute , parce qu'en toute chose il me faut pour bien faire , mes aises & la liberté ; mais je la fis du moins dans les règles , & comme il étoit présent , il ne put douter que je ne sçusse les élémens de la composition. Ainsi je ne perdis pas mes écolières , mais je me refroidis un peu sur la musique , voyant qu'on faisoit un concert , & que l'on s'y passoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que , la paix étant faite , l'armée Françoisse repassa les monts. Plusieurs Officiers vinrent voir Maman ; entr'autres M. le Comte de Lautrec , Colonel du Régiment d'Orléans , depuis Plénipotentiaire à Genève , & enfin Maréchal de France , auquel elle me présenta. Sur ce qu'elle lui dit , il parut s'intéresser beaucoup à moi , & me promit beaucoup de choses , dont il ne s'est souvenu que la dernière année de sa vie , lorsque je n'avois plus besoin de lui. Le jeune Marquis de Seneffe , dont le père étoit alors Ambassadeur à Turin , passa dans le même tems à Chambery. Il dîna chez Madame de Menthon ; j'y dînois aussi ce jour-là. Après le dîné , il fut question de musique ; il la sçavoit très-bien. L'Opéra de Jephté étoit alors dans sa nouveauté ; il en parla , on le fit apporter. Il me fit frémir en me proposant d'exécuter à nous deux cet

Opéra, & tout en ouvrant le livre, il tomba sur ce morceau célèbre à deux chœurs :

*La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
Tout tremble devant Le Seigneur.*

Il me dit : combien voulez-vous faire de parties ? je ferai pour ma part ces six-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance François ; & quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems six parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique, que de sauter ainsi légèrement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'œil à-la-fois sur toute une partition. A la manière dont je me tirai de cette entreprise, M. de Senneclierre dut être tenté de croire que je ne sçavois pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il vouloit donner à Mademoiselle de Menthon. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanson ; je l'écrivis, même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'étoit pourtant une chose très-simple. Au fond je sçavois fort bien la musique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais sur rien, & qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoiqu'il en soit, je fus sensible à l'honnête soin qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue ; & douze ou quinze ans après, me rencontrant avec lui dans diverses maisons de Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeler cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le souvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là. Je craignis de lui renouveler

ses regrets, en lui rappelant l'usage qu'il en avoit sçu faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec la présente. Quelques amitiés de ce tems-là prolongées jusqu'à celui-ci me sont devenues bien précieuses. Elles m'ont souvent fait regretter cette heureuse obscurité où ceux qui se disoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaisons avec un homme connu, par le desir secret de trouver ainsi plus d'occasions de lui nuire. C'est d'ici que je date ma première connoissance avec mon vieux ami Gauffecourt, qui m'est toujours resté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours resté ! non. Hélas ! je viens de le perdre. Mais il n'a cessé de m'aimer qu'en cessant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de Gauffecourt étoit un des hommes les plus aimables qui aient existé. Il étoit impossible de le voir sans l'aimer, & de vivre avec lui sans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une physionomie plus ouverte, plus caressante, qui eût plus de sérénité, qui marquât plus de sentiment & d'esprit, qui inspirât plus de confiance. Quelque réservé qu'on pût être, on ne pouvoit, dès la première vue, se défendre d'être aussi familier avec lui, que si on l'eût connu depuis vingt ans, & moi, qui avois tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accent, son propos, accompagnoient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix étoit net, plein, bien timbré ; une voix de basse étoffée & mordante qui remplissoit l'oreille & sonnoit au cœur. Il est impossible d'avoir une gaieté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus simples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un

caractère officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zèle, ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvoit servir, & sachant faire très-adroitement ses propres affaires en faisant très-chaudement celles d'autrui. Gaussecourt étoit fils d'un simple horloger, & avoit été horloger lui-même. Mais sa figure & son mérite l'appelloient dans une autre sphère, où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoissance avec M. de la Clofure, Résident de France à Genève, qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoissances qui lui furent utiles, & par lesquelles il parvint à avoir la fourniture des sels du Valais, qui lui valoît vingt-mille livres de rentes. Sa fortune, assez belle, se borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la presse y étoit; il eut à choisir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare & de plus honorable pour lui, fut qu'ayant des liaisons dans tous les états, il fut par-tout chéri, recherché de tout le monde, sans jamais être envié ni haï de personne, & je crois qu'il est mort sans avoir eu de sa vie un seul ennemi. Heureux homme! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où se rassemble la bonne compagnie des pays voisins. Lié avec toute la noblesse de Savoye, il venoit d'Aix à Chambery voir le Comte de Bellegarde & son père le Marquis d'Antremont, chez qui Maman fit & me fit faire connoissance avec lui. Cette connoissance, qui sembloit devoir n'aboutir à rien, & fut nombre d'années interrompue, se renouvela dans l'occasion que je dirai, & devint un véritable attachement. C'est assez pour m'autoriser à parler d'un ami avec qui j'ai été si étroitement lié; mais quand je ne prendrois aucun intérêt personnel à sa mémoire, c'étoit un homme si aimable & si heureusement né, que pour l'honneur de l'espèce humaine je la croirois toujours bonne à conserver. Cet homme si charmant avoit pourtant ses défauts, ainsi que les autres, comme on pourra voir ci-après; mais s'il

ne les eût pas eus, peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéressant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque chose à lui pardonner.

Une autre liaison du même tems n'est pas éteinte, & me leurre encore de cet espoir du bonheur temporel qui meurt si difficilement dans le cœur de l'homme. M. de Conzié, Gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable, eut la fantaisie d'apprendre la musique, ou plutôt de faire connoissance avec celui qui l'enseignoit. Avec de l'esprit & du goût pour les belles connoissances, M. de Conzié avoit une douceur de caractère qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaison fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philosophie qui commençoit à fermenter dans ma tête, & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour se développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de Conzié avoit peu de disposition pour la musique; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passoient à toute autre chose qu'à solfier. Nous déjeûnions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, & pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le Prince Royal de Prusse, faisoit du bruit alors; nous nous entretenions souvent de ces deux hommes célèbres, dont l'un depuis peu sur le trône, s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu se montrer, & dont l'autre aussi décrié, qu'il est admiré maintenant, nous faisoit plaindre sincèrement le malheur qui sembloit le poursuivre, & qu'on voit si souvent être l'appanage des grands talens. Le Prince de Prusse avoit été peu heureux dans sa jeunesse, & Voltaire sembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre, s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le desir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet Auteur

dont j'étois enchanté. Quelque tems après parurent ses lettres philosophiques, quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restoit encore une humeur un peu volage, un desir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourrissoit le train de la maison de Madame de Warrens, trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoit journellement de toutes parts, & la persuasion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à sa manière, me faisoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant succédé à Claude Anet dans la confidence de sa maîtresse, je suivois de plus près l'état de ses affaires, j'y voyois un progrès en mal, dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, pressé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ses pieds, je lui avois fortement représenté la catastrophe qui la menaçoit; je l'avois vivement exhortée à réformer sa dépense, à commencer par moi, à souffrir plutôt un peu, tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ses dettes & ses créanciers, de s'exposer sur ses vieux jours à leurs vexations & à la misère. Sensible à la sincérité de mon zèle, elle s'attendrissoit avec moi, & me promettoit les plus belles choses du monde. Un croquant arrivoit-il: à l'instant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me restoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois prévenir? Je m'éloignois de la maison dont je ne pouvois garder la porte; je faisois de petits voyages à Genève, à Lyon, qui m'étourdissant sur ma peine secrète, en augmentoient en même tems le sujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurois souffert tous les retranchemens avec joie, si Maman eût vraiment profité de cette épargne; mais certain que ce

que je me refusois , passoit à des frippons , j'abusois de sa facilité pour partager avec eux , & comme le chien qui revient de la boucherie , j'emportoais mon lopin du morceau que je n'avois pu sauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages , & Maman seule m'en eût fourni de reste , tant elle avoit par-tout de liaisons , de négociations , d'affaires , de commissions à donner à quelqu'un de sûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer , je ne demandois qu'à aller ; cela ne pouvoit manquer de faire une vie ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoissances , qui m'ont été dans la suite agréables ou utiles : entr'autres à Lyon celle de M. Perrichon , que je me reproche de n'avoir pas assez cultivé , vû les bontés qu'il a eues pour moi ; celle du bon Parisot , dont je parlerai dans son tems : à Grenoble , celles de Madame Deybens , & de Madame la Présidente de Bardonnanche , femme de beaucoup d'esprit , & qui m'eût pris en amitié si j'avois été à portée de la voir plus souvent : à Genève , celle de M. de la Closerie , Résident de France , qui me parloit souvent de ma mère , dont malgré la mort & le tems , son cœur n'avoit pu se déprendre ; celles des deux Barillot , dont le père , qui m'appelloit son petit-fils , étoit d'une société très-aimable , & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais connus. Durant les troubles de la République , ces deux Citoyens se jetèrent dans les deux partis contraires ; le fils dans celui de la Bourgeoisie , le père dans celui des Magistrats ; & lorsqu'on prit les armes en 1737 , je vis , étant à Genève , le père & le fils sortir armés de la même maison , l'un pour monter à l'hôtel-de-ville , l'autre pour se rendre à son quartier , sûrs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre , exposés à s'entregorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive , que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile , & de ne soutenir jamais au-dedans

la liberté par les armes, ni de ma personne, ni de mon avoir, si jamais je rentrois dans mes droits de Citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce serment dans une occasion délicate, & l'on trouvera, du moins je le pense, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette première fermentation de patriotisme que Genève en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge, que j'ai oublié de mettre à sa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle Bernard étoit depuis quelques années passé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charlestown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre cousin étoit aussi mort au service du Roi de Prusse, & ma tante perdit ainsi son fils & son mari presque en même tems. Ces pertes réchauffèrent un peu son amitié pour le plus proche parent qui lui restât & qui étoit moi. Quand j'allois à Genève je logeois chez elle, & je m'amusois à feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laissés. J'y trouvai beaucoup de pièces curieuses, & des lettres dont assurément on ne se douteroit pas. Ma tante qui faisoit peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter, si j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand père Bernard, le ministre, & entr'autres les Œuvres posthumes de Rohault, *in-quarto*, dont les marges étoient pleines d'excellentes scholies, qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de Madame de Warens; j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres, je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux Micheli Ducret, homme d'un grand talent, sçavant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les Magistrats de Genève, & mort dernièrement dans la forteresse d'Arberg,

où

où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Genève, à la grande risée des gens du métier, qui ne sçavent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de cette magnifique entreprise. M. Micheli ayant été exclu de la chambre des fortifications, pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-cents, & même comme Citoyen, pouvoir en dire son avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la Poste par ordre du Petit-Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du Cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'Avocat Coccelli qui en étoit le chef. Quelque tems après, le Directeur de la Douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame Coccelli pour commère. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'Avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée, je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. Micheli, qui réellement étoit une pièce rare, pour lui prouver que j'appartenois à des Notables de Genève, qui sçavoient les secrets de l'Etat. Cependant par une demi-réserve, dont j'aurois peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuscrite, & qu'il ne falloit à M. l'Avocat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtise de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le

revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chose & transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait fait valoir à la Cour de Turin, cette pièce, plus curieuse cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser de manière ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureusement de tous les futurs contingens, un des moins probables est qu'un jour le Roi de Sardaigne assiégera Genève. Mais comme il n'y a pas d'impossibilité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon, entre la musique, les magistères, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans sçavoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoissance de leur contenu. Dans mes voyages de Genève, j'allois de tems en tems voir en passant mon ancien bon ami M. Simon, qui fomentoit beaucoup mon émulation naissante par des nouvelles toutes fraîches de la République des lettres, tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois aussi beaucoup à Chambery un Jacobin, Professeur de Physique, bon homme de Moine dont j'ai oublié le nom, & qui faisoit souvent de petites expériences qui m'amusoient extrêmement. Je voulus à son exemple faire de l'encre de sympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau, je la bouchai bien. L'effervescence commença presque à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à tems; elle me sauta au visage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux, j'en faillis mourir. Je

restai aveugle plus de six semaines, & j'appris ainsi à ne pas me mêler de Physique expérimentale, sans en sçavoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma santé, qui depuis quelque tems s'altéroit sensiblement. Je ne sçais d'où venoit, qu'étant bien conformé par le coffre, & ne faisant d'excès d'aucune espèce, je déclinois à vue d'œil. J'ai une assez bonne quarrure, la poitrine large; mes poumons doivent y jouer à l'aise: cependant j'avois la courte haleine; je me sentoís oppressé; je soupirois involontairement; j'avois des palpitations; je crachois du sang; la fièvre lente survint, & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, sans avoir aucun viscère vicié, sans avoir rien fait pour détruire sa santé?

L'épée use le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes passions m'ont fait vivre, & mes passions m'ont tué. Quelles passions, dira-t-on? Des riens: les choses du monde les plus puériles, mais qui m'affectoient comme s'il se fût agi de la possession d'Hélène, ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes sens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me dévoroient au sein de la jouissance. J'avois une tendre mère, une amie chérie, mais il me falloit une maîtresse. Je me la figurois à sa place; je me la créois de mille façons, pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras, quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes desirs se seroient éteints; j'aurois sanglotté de tendresse, mais je n'aurois pas joui. Jouir! ce sort est-il fait pour l'homme? Ah! si jamais une seule fois en ma vie, j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imaginer pas que ma frêle existence y eût pu suffire; je serois mort sur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour sans objet, & c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de son imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer sa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination, qui va toujours au-devant des malheurs, me montrait celui-là sans cesse dans tout son excès & dans toutes ses suites. Je me voyois d'avance forcément séparé par la misère de celle à qui j'avois consacré ma vie, & sans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les desirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La musique étoit pour moi une autre passion moins fouguese, mais non moins consumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obscurs livres de Rameau, par mon invincible obstination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refusoit toujours, par mes courses continuelles, par les compilations immenses que j'entassois, passant très-souvent à copier les nuits entières. Et pourquoi m'arrêter aux choses permanentes, tandis que toutes les folies qui passoient dans mon inconstante tête, les goûts fugitifs d'un seul jour, un voyage, un concert, un soupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaisirs ou dans mes affaires, devenoit pour moi tout autant de passions violentes qui, dans leur impétuosité ridicule, me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de Cléveland, faite avec fureur, & souvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens.

Il y avoit un Genevois, nommé M. Bagueret, lequel avoit été employé sous Pierre-le-Grand à la Cour de Russie; un des plus vilains hommes & des plus grands fous que j'aye jamais vus, toujours plein de projets aussi fous que lui, qui faisoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les

zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery, pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman, comme de raison, & pour ses trésors de zéros qu'il lui prodiguoit généreusement, lui tiroit ses pauvres écus pièce à pièce. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi, cela n'est pas difficile: il n'y avoit sorte de bassesse qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de me proposer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'essayai, presque malgré moi, & après avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut si rapide qu'avant la fin de la première séance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage: me voilà forcené des échecs. J'achète un échiquier; j'achète le calabrois; je m'enferme dans ma chambre; j'y passe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête, bon gré mal gré, à jouer seul sans relâche & sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables, je vais au café, maigre, jaune, & presque hébété. Je m'essaye, je rejoue avec M. Bagueret. Il me bat une fois, deux fois, vingt fois; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de Philidor ou celui de Stamma j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée; & après m'être épuisée de fatigue, je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste, que j'aye abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette première séance, & je me suis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siècles, que je finirois par pouvoir donner la tour à Bagueret, & rien de plus. Voilà du tems bien employé, direz-vous! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de

continuer. Quand j'allai me montrer, sortant de ma chambre, j'avois l'air d'un déterré, & suivant le même train, je n'aurois pas resté déterré long-tems. On conviendra qu'il est difficile, & sur-tout dans l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affaiblir, je devins plus tranquille, & perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie; les vapeurs succédèrent aux passions; ma langueur devint tristesse; je pleurois & soupirois à-propos de rien; je sentoís la vie m'échapper sans l'avoir goûtée; je gémissois sur l'état où je laissois ma pauvre Maman, sur celui où je la voyois prête à tomber; je puis dire que la quitter & la laisser à plaindre, étoit mon unique regret. Enfin, je tombai tout-à-fait malade. Elle me soigna comme jamais mère n'a soigné son enfant, & cela lui fit du bien à elle-même, en faisant diversion aux projets & tenant écartés les projecteurs. Quelle douce mort, si alors elle fût venue! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu senti les malheurs. Mon ame paisible pouvoit partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes qui empoisonne la vie & la mort. J'avois la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois sur son sort, je serois mort comme j'aurois pu m'endormir, & ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux & tendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui disois: vous voilà dépositaire de tout mon être; faites en sorte qu'il soit heureux. Deux ou trois fois quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à sa chambre, pour lui donner sur sa conduite des conseils, j'ose dire, pleins de justice & de sens, mais où l'intérêt que je prenois à son sort se marquoit mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étoient

ma nourriture & mon remède, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, & tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu : content & calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur & la résignation à la Providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne, & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment là !

A force de soins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me sauva ; & il est certain qu'elle seule pouvoit me sauver. J'ai peu de foi à la médecine des Médecins ; mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis ; les choses dont notre bonheur dépend se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas possible ; mais il prit, je ne sçais quoi, de plus intime, de plus touchant dans sa grande simplicité. Je devenois tout-à-fait son œuvre, tout-à-fait son enfant, & plus que si elle eût été ma vraie mère. Nous commençâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun ; & sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur & tous nos desirs à cette possession mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle, qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par

quoi l'on est foi, & qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours & des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit son empire. Mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, grace au Ciel, un intervalle ; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un reste de fièvre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chère, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistoit le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je sentoís même que dans une maison sombre & triste, la continuelle solitude du tête-à-tête deviendrait à la fin triste aussi. Le remède à cela se présenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait, & vouloit que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer ; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas proprement à la campagne ; entouré de maisons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs, après la mort d'Anet nous avions quitté ce jardin pour raison d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faisant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvais pour la ville, je lui proposai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une solitude agréable, dans quelque pe-

tite maison assez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que son bon ange & le mien lui suggéroient, nous eût vraisemblablement assuré des jours heureux & tranquilles, jusqu'au moment où la mort devoit nous séparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appelés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir passé sa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret; & moi, par un assemblage de maux de toute espèce, je devois être un jour en exemple à quiconque inspiré du seul amour du bien public & de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes, sans s'étayer par des cabales, sans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuse crainte la retint. Elle n'osa quitter sa vilaine maison, de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite est charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prison, je risque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois, il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir, ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite pension au Comte de **** pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville, pour vivre en paix, & assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. Ainsi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de Conzié à la porte de Chambery, mais retirée & solitaire comme si l'on étoit à cent lieues. Entre deux côtes assez élevés, est un petit vallon nord & sud, au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparées, fort agréables pour quiconque aime un asyle un peu sauvage & retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie,

appartenant à un gentilhomme qui étoit au service, appelé M. Noiret. La maison étoit très logeable. Au devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous, vis-à-vis un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail; enfin, tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeler les tems & les dates, nous en primes possession vers la fin de l'été de 1736. J'étois transporté le premier jour que nous y couchâmes. O Maman ! dis-je à cette chère amie en l'embrassant & l'inondant de larmes d'attendrissement & de joie, ce séjour est celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

LIVRE SIXIÈME.

*Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus ,
Hortus ubi , & tecto vicinus aquæ fons ;
Et paululum sylvæ super his foret.*

JE ne puis pas ajouter : *autius atque Di melius fecere* ; mais n'importe , il ne m'en falloit pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit assez pour moi de la jouissance, & il y a long-tems que j'ai dit & senti que le propriétaire & le possesseur sont souvent deux personnes très-différentes ; même en laissant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & si regrettés ! ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous

ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant & si simple, pour redire toujours les mêmes choses, & n'en-nuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'en-nuyois moi-même en le recommençant sans cesse? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre en quelque façon; mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levois avec le soleil & j'étois heureux; je me promenois & j'étois heureux; je voyois Maman & j'étois heureux; je la quittois & j'étois heureux; je parcourois les bois, les coteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me suivoit par-tout; il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & pensé tout le tems qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire. Les tems qui précèdent & qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confusément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeunesse alloit toujours en avant, & maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espérance que j'ai pour jamais perdue. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente. Les seuls retours du passé peuvent me flatter, & ces retours si vifs & si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit

en chaise à porteurs, & je la suivois à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, & craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, & me dit: voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup-d'œil sur celle-là, & près de trente ans se sont passés sans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne, au sommet de laquelle il a un joli fallon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie: *ah, voilà de la pervenche!* & c'en étoit en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignoroit la cause; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma première santé. J'étois languissant; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remède; je me mis à l'eau, & si peu discrètement, qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant, j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en buvois successivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois, je me détruisis totalement l'estomac que j'avois eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus,

je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même tems, il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied, je sentis dans tout mon corps une révolution subite & presque inconcevable. Je ne sçauois mieux la comparer qu'à une espèce de tempête qui s'éleva dans mon sang & gagna dans l'instant tous mes membres. Mes artères se mirent à battre d'une si grande force, que non-seulement je sentoie leur battement, mais que je l'entendois même, & sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple : sçavoir, un bourdonnement grave & sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un sifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire, & dont je pouvois aisément compter les coups sans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit si grand, qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma surprise & de mon effroi. Je me crus mort ; je me mis au lit ; le médecin fut appelé ; je lui contai mon cas en frémissant & le jugeant sans remède. Je crois qu'il en pensa de même, mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout ; puis en conséquence de sa sublime théorie, il commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plût de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéroit si peu, que je m'en lassai bientôt, & au bout de quelques semaines, voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit, & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'artères & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là,

c'est-à-dire, depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, & qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de tems à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un tems sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible, & cela se pouvoit par une singulière faveur de la nature, qui, dans un état funeste, m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffris pas: il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, & en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme, & ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes passions, & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir, & que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation & d'espoir. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les Théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chose en système, n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion, & ce système étoit com-

posé d'idées très-disparates, les unes très-saines, les autres très-folles, des sentimens relatifs à son caractère, & de préjugés venus de son éducation. En général les croyans font Dieu comme ils font eux-mêmes; les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer, parce qu'ils voudroient damner tout le monde: les ames aimantes & douces n'y croient guère, & l'un des étonnemens dont je ne reviens point, est de voir le bon Fénelon en parler dans son *Télémaque*, comme s'il y croyoit tout de bon: mais j'espère qu'il mentoit alors; car enfin quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois, quand on est Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame sans fiel, qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé, ne voyoit que clémence & miséricorde où les dévots ne voyent que justice & punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre, étoit que, sans croire à l'enfer, elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne sçavoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les condamner, ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre, les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption est détruite par ce système, que la base du Christianisme vulgaire en est ébranlée, & que le Catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant étoit bonne Catholique, ou prétendoit l'être, & il est sûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Écriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jésus-

Christ lui paroïssoit un exemple de charité vraiment divine , pour apprendre aux hommes à aimer Dieu , & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embrassée , elle en admettoit sincèrement toute la profession de foi ; mais quand on venoit à la discussion de chaque article , il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Église , toujours en s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur , une franchise plus éloquente que des ergoteries , & qui souvent embarrassoit jusqu'à son Confesseur ; car elle ne lui déguisoit rien. Je suis bonne Catholique , lui disoit-elle , je veux toujours l'être ; j'adopte de toutes les puissances de mon ame les décisions de Sainte Mère Église. Je ne suis pas maîtresse de ma foi , mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve , & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus ?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne , je crois qu'elle l'auroit suivie , tant elle s'adaptoit bien à son caractère. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné , mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimoit à obéir , & s'il ne lui eût pas été permis , prescrit même de faire gras , elle auroit fait maigre entre Dieu & elle , sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de Tavel , ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience , & sans même en avoir plus de scrupule que de desir. Je sçais que force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses : mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions , & qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes , & j'ose dire les plus édifiantes , elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton , sans se croire en contradiction avec elle-même.

Elle

Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, & puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant: tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la règle pour les autres en tâchant de m'en excepter; mais outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes, je sçais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que réclamer l'exception pour moi, c'étoit la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reste, je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite, & qu'alors elle n'en eût point du tout; mais j'ai promis d'exposer fidèlement ses principes, & je veux tenir cet engagement; je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ses suites, je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois fait; j'aurois voulu transporter toute en elle ma vie que je sentoisi prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la persuasion qu'il me restoit peu de tems à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résulloit un état habituel très-calme, & sensuel même, en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes & nos espérances, il me laissoit jouir sans inquiétude & sans trouble du peu de jours qui m'étoient laissés. Une chose contribuoit à les rendre plus agréables; c'étoit le soin de nourrir son goût pour la campagne par tous les amusemens que j'y pouvois rassembler. En lui faisant aimer son

jardin, la basse-cour, ses pigeons, ses vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela, & ces petites occupations qui remplissoient ma journée sans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait & tous les remèdes, pour conserver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela se pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amusèrent le reste de cette année, & nous attachèrent de plus en plus à la vie rustique au milieu des bonnes-gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous serions allés en exil. Moi sur-tout qui doutant de revoir le printemps, croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre & les arbres, & sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems mes écolières, ayant perdu le goût des amusemens & des sociétés de la ville, je ne sortois plus, je ne voyois plus personne, excepté Maman & M. Salomon, devenu depuis peu son Médecin & le mien, honnête-homme, homme d'esprit, grand Cartésien, qui parloit assez bien du système du monde, & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot & niais remplissage des conversations ordinaires; mais des conversations utiles & solides m'ont toujours fait grand plaisir, & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. Salomon; il me sembloit que j'anticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences, m'étoient les plus convenables: tels étoient particulièrement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les

lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du Père Lami, intitulé: *Entretiens sur les Sciences*. C'étoit une espèce d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus & relus cent fois: je résolus d'en faire mon guide. Enfin je me sentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, vers l'étude avec une force irrésistible, & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que si j'avois dû toujours vivre. On disoit que cela me faisoit du mal: je crois, moi, que cela me fit du bien, & non-seulement à mon ame, mais à mon corps; car cette application pour laquelle je me passionnois me devint si délicieuse, que, ne pensant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procuroit un soulagement réel; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépérissement successif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seule pouvoit arrêter.

Non-seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remèdes, auxquels on m'avoit jusqu'alors soumis malgré moi. Salomon convaincu que ses drogues ne pouvoient me sauver, m'en épargna le déboire, & se contenta d'amuser la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'espoir du malade, & maintiennent le crédit du Médecin. Je quittai l'étroit régime, je repris l'usage du vin, & tout le train de vie d'un homme en santé selon la mesure de mes forces, sobre sur toute chose, mais ne m'abstenant de rien. Je sortis même & recommençai d'aller voir mes connoissances, sur-tout M. de Conzié, dont le commerce me plaisoit fort. Enfin, soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma dernière heure, soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond

de mon cœur, l'attente de la mort, loin de ralentir mon goût pour l'étude sembloit l'animer, & je me pressois d'acquiescer un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un Libraire, appelé Bouchard, où se rendoient quelques gens de lettres, & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'effortais de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons, est inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes assez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors, je ne crus plus mourir; & réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire: quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible, je repris mes fonctions champêtres, mais d'une manière proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avois donné six coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé, mes battemens redoubloient, & le sang me montoit à la tête, avec tant de force, qu'il falloit bien vite me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai si fort, que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivoient

par-tout, & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin, ni dans la cour, sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête, & enfin, malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortège me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. J'en fis usage, mais d'une manière moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit que, pour lire un livre avec fruit, il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'Auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il les puisoit dans d'autres livres à mesure qu'il en avoit besoin. Avec cette folle idée, j'étois arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixième page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiser des bibliothèques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdais un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus, ni rien voir, ni rien sçavoir. Heureusement je m'apperçus que j'enfilais une fausse route, qui m'égaroit dans un labyrinthe immense, & j'en sortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences, la première chose qu'on sent, en s'y livrant, c'est leur liaison, qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, & que l'une ne peut se passer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse suffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, si l'on n'a quelque notion des autres, dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avois entre-

pris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'Encyclopédie, j'allois la diviser dans ses branches; je vis qu'il falloit faire tout le contraire; les prendre chacune séparément, & les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthèse ordinaire; mais j'y revins en homme qui sçait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissance, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécuſſe ou que je mouruſſe, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien ſçavoir à près de vingt-cinq ans, & vouloir tout apprendre, c'est s'engager à mettre le tems à profit. Ne ſçachant à quel point le fort ou la mort pouvoient arrêter mon zèle, je voulois, à tout événement, acquérir des idées de toutes choses, tant pour ſonder mes diſpoſitions naturelles, que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai, dans l'exécution de ce plan, un autre avantage auquel je n'avois pas penſé; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne ſois pas né pour l'étude; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'eſt impoſſible de m'occuper demi-heure de ſuite avec force du même ſujet, ſur-tout en ſuivant les idées d'autrui; car il m'eſt arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes, & même avec aſſez de ſuccès. Quand j'ai ſuivi, durant quelques pages, un Auteur qu'il faut lire avec application, mon eſprit l'abandonne, & ſe perd dans les nuages. Si je m'obſtine, je m'épuise inutilement; les éblouiſſemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des ſujets différens ſe ſuccèdent, même ſans interruption, l'un me délaſſe de l'autre, & ſans avoir beſoin de relâche, je les ſuis plus aiſément. Je mis à profit cette obſervation dans mon plan d'études; & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour, & ne me fatiguois jamais. Il eſt

vrai que les soins champêtres & domestiques faisoient des diversions utiles ; mais dans ma ferveur croissante, je trouvais bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude , & de m'occuper à-la-fois de deux choses, sans songer que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment, & dont j'excède souvent mon lecteur, je mets pourtant une discrétion dont il ne se douteroit guères, si je n'avois soin de l'en avertir. Ici, par exemple, je me rappelle avec délices tous les différens essais que je fis pour distribuer mon tems, de façon que j'y trouvasse à-la-fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit possible, & je puis dire que ce tems, où je vivois dans la retraite, & toujours malade, fut celui de ma vie où je fus le moins oisif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passèrent ainsi à tâter la pente de mon esprit & à jouir dans la plus belle saison de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je sentoisi bien le prix, de celui d'une société aussi libre que douce, si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union, & de celui des belles connoissances que je me proposois d'acquérir ; car c'étoit pour moi comme si je les avois déjà possédées ; ou plutôt c'étoit mieux encore, puisque le plaisir d'apprendre étoit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais, qui tous étoient pour moi des jouissances, mais trop simples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup, le vrai bonheur ne se décrit pas, il se sent, & se sent d'autant mieux qu'il peut moins se décrire, parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. Je me répète souvent, mais je me répéterois bien davantage, si je disois la même chose autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie souvent changé eût pris un cours uniforme, voici à peu-près qu'elle en fut la distribution

Je me levois tous les matins avant le soleil. Je montois par un verger voisin dans un très-joli chemin qui étoit au-dessus de la vigne, & suivoit la côte jusqu'à Chambery. Là, tout en me promenant, je faisois ma prière, qui ne consistoit pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me semble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étoient pures, je puis le dire, & dignes par là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me sépareroient jamais, qu'une vie innocente & tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins ; la mort des justes & leur sort dans l'avenir. Du reste, cet acte se passoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je sçavois qu'auprès du Dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires, est moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les seuls dont l'œil & le cœur ne se lassent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman ; quand je voyois son contrevent ouvert, je tressaillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé, j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avois appris la veille, ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embrasser dans son lit souvent encore à moitié endormie, & cet embrassement aussi pur que tendre, tiroit de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles,

où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeunés, & je préfère infiniment l'usage d'Angleterre & de Suisse où le déjeuné est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la logique de Port-Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'aperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien des tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin, renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque Auteur, je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées, sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis: commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sçais; mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à

mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur, & quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile, & de jurer *in verba magistri*.

Je passois delà à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas, & de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'Euclide, qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées. Je préfèrai la géométrie du Père Lami, qui dès-lors devint un de mes Auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algèbre suivoit, & ce fut toujours le Père Lami que je pris pour guide; quand je fus plus avancé, je pris la science du calcul du Père Reynaud, puis son analyse démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algèbre à la géométrie. Je n'aimois point cette manière d'opérer sans voir ce qu'on fait; & il me sembloit que résoudre un problème de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La première fois que je trouvai par le calcul que le carré d'un binôme étoit composé du carré de chacune de ses parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algèbre, en n'y considérant que la quantité abstraite; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces

foules de règles, & en apprenant la dernière, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire; & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité; que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un Auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice, je suis parvenu à lire couramment les Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler, ni écrire dans cette langue; ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sçais comment, enrôlé parmi les gens de lettre. Un autre inconvénient, conséquent à cette manière d'apprendre, est que je n'ai jamais sçu la prosodie, encore moins les règles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers & en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers, qui est l'hexamètre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis quand j'étois en doute si une syllabe étoit longue ou brève, c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes, à cause des altérations permises par les règles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvénients, & sur-tout une peine incroyable. Je sçais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi, je quittois mes livres; & si le dîner n'étoit pas prêt, j'allois faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeler, j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que quelque

malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine, quand il faisoit beau, nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre, & qui nous en faisoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin: c'étoient des abeilles. Je ne manquois guères, & souvent Maman avec moi, d'aller leur rendre visite; je m'intéressois beaucoup à leur ouvrage, je m'amusois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours, la curiosité me rendit indiscret, & elles me piquèrent deux ou trois fois; mais ensuite nous fîmes si bien connoissance, que, quelque près que je vinsse, elles me laissoient faire, & quelques pleines que fussent les ruches prêtes à jeter leur essaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme, & n'ont pas tort; mais sont-ils sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournois à mes livres; mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîner, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant, mais sans gêne & presque sans règle, à lire sans étudier. La chose que je suivois le plus exactement étoit l'Histoire & la Géographie, & comme cela ne demandoit point de contention d'esprit, j'y fis autant

de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le Père Pétau, & je m'enfonçai dans les ténèbres de la Chronologie; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond, ni rive, & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'Astronomie, si j'avois eu des instrumens; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres & de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du Ciel; car ma vûe courte ne me permet pas de distinguer à *yeux nuds* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations; j'avois attaché ce planisphère sur un châssis, & les nuits où le Ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon châssis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné en dessous, & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets; puis regardant alternativement le planisphère avec mes yeux, & les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles & à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. Noiret étoit en terrasse, on voyoit du chemin tout ce qui s'y faisoit. Un soir, des paysans passant assez tard, me virent dans un grotesque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit sur mon planisphère, & dont ils ne voyoient pas la cause, parce que la lumière étoit cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les rassurer: un chapeau clabaut par-dessus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de

mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai forcier, & comme il étoit près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauvèrent très-alarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision, & l'histoire courut si bien, que dès le lendemain chacun sçut dans le voisinage que le sabat se tenoit chez M. Noiret. Je ne sçais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des payfans, témoin de mes conjurations, n'en eût le même jour porté la plainte à deux Jésuites qui venoient nous voir, & qui, sans sçavoir de quoi il s'agissoit, les désabusèrent par provision. Ils nous contèrent l'histoire, je leur en dis la cause, & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive, que j'observerois désormais sans lumière, & que j'irois consulter le planisphère dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la Montagne* ma magie de Venise, trouveront, je m'affûre, que j'avois de longue main une grande vocation pour être forcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes, quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres: car ils avoient toujours la préférence, & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un payfan; mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit guères alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à-la-fois deux ouvrages, & par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela, je portois toujours avec moi quelque livre, qu'avec une peine incroyable, j'étudiois & repassois tout en travaillant. Je ne sçais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aye appris & rappris bien vingt fois les *Églogues* de Virgile, dont je ne sçais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des

multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter par-tout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posois mon livre au pied d'un arbre ou sur la haye; par-tout, j'oubliois de le reprendre, & souvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri, ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébété, tout occupé que j'étois sans cesse à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire, étant ceux que je lisois le plus fréquemment, m'avoient rendu demi-Janséniste, & malgré toute ma confiance, leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que jusques-là j'avois très-peu craint, troubloit peu-à-peu ma sécurité, & si Maman ne m'eût tranquilisé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon Confesseur, qui étoit aussi le sien, contribuoit pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'étoit le Père Hemet, Jésuite, bon & sage vieillard, dont la mémoire me sera toujours en vénération. Quoique Jésuite, il avoit la simplicité d'un enfant, & sa morale, moins relâchée que douce, étoit précisément ce qu'il me falloit pour balancer les tristes impressions du Jansénisme. Ce bon-homme & son compagnon le Père Coppier, venoient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisoient grand bien: que Dieu veuille le rendre à leurs ames! car ils étoient trop vieux alors pour que je les présume en vie encore aujourdhui. J'allois aussi les voir à Chambéry, je me familiarisois peu-à-peu avec leur maison; leur bibliothèque étoit à mon service; le souvenir de cet heureux tems se lie avec celui des Jésuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre, & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuse, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sincèrement.

Je voudrois ſçavoir ſ'il paſſe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui paſſent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente, autant qu'on la puiſſe mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore ſouvent. Je me demandois : en quel état ſuis-je ? ſi je mourois à l'inſtant même, ſerois-je damné ? Selon mes Janiſénites, la choſe étoit indubitable ; mais ſelon ma conſcience, il me paroifſoit que non. Toujours craintif & flottant dans cette cruelle incertitude, j'avois recours pour en fortir aux expédiens les plus riſibles, & pour leſquels je ſerois volontiers enfermer un homme, ſi je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce triſte ſujet, je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres. & cela avec mon adreſſe ordinaire, c'eſt-à-dire, ſans preſque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avifai de m'en faire une eſpèce de pronotiſtic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre, qui eſt vis-à-vis de moi ; ſi je le touche, ſigne de ſalut ; ſi je le manque, ſigne de damnation. Tout en diſant ainſi, je jette ma pierre d'une main tremblante, & avec un horrible battement de cœur, mais ſi heureuſement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui véritablement n'étoit pas difficile : car j'avois eu ſoin de le choiſir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon ſalut. Je ne ſçais en me rappelant ce trait, ſi je dois rire ou gémir ſur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez ſûrement, félicitez-vous, mais n'inſultez pas à ma miſère ; car je vous jure que je la ſens bien.

Au reſte, ces troubles, ces alarmes inſéparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois aſſez tranquille, & l'impreſſion que l'idée d'une mort prochaine faiſoit ſur mon ame, étoit moins de

la tristesse, qu'une langueur paisible, & qui même avoit ses douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers, une espèce d'exhortation que je me faisois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, & sans avoir éprouvé de grands maux, ni de corps, ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison ! Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse, que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé, délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame, étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive, qui leur fait savourer avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne sçais pourquoi, ou plutôt je le sçais bien. C'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le satisfaire en sûreté de conscience. Mon cœur neuf encore se livroit à tout avec un plaisir d'enfant, ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis. Des dinés faits sur l'herbe à Montagnole, des soupés sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faisoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de Saint Louis, dont Maman portoit le nom. Nous partîmes ensemble & seuls de bon matin, après la messe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maison. J'avois

proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, & que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & grasse, ne marchoit pas mal; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au soleil & souvent à l'ombre, nous reposant de tems en tems, & nous oubliant des heures entières, causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, & faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout sembloit conspirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu; point de poussière & des ruisseaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horison sans nuages; la sérénité régnoit au Ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un paysan, & partagé avec sa famille, qui nous bénissoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre café, Maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure, mille choses curieuses qui m'amuserent beaucoup, & qui devoient me donner du goût pour la botanique; mais le moment n'étoit pas venu; j'étois distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper, fit diversion aux fleurs & aux plantes. La situation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé, me rappellèrent l'espèce de rêve, que tout éveillé j'avois fait à Annecy sept ou huit ans auparavant, & dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans, qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement, j'embrassai cette chère amie. Maman, Maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis long-tems, & je ne

vois rien au-delà. Mon bonheur, grace à vous, est à son comble: puisse-t il ne pas décliner désormais! puisse-t-il durer aussi long-tems que j'en conserverois le goût! il ne finira qu'avec moi.

Ainsi coulèrent mes jours heureux, & d'autant plus heureux, que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'envisageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la source de mes soucis fût absolument tarie; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux sur des objets utiles, afin qu'elle portât son remède avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédisoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des soins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit sur cela des connoissances dont elle faisoit usage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendoit de la maison qu'elle avoit prise, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin, portant son humeur entreprenante sur des objets d'agriculture, au lieu de rester oisive dans sa maison, elle prenoit le train de devenir bientôt une grosse fermière. Je n'aimois pas trop à la voir ainsi s'étendre, & je m'y opposois tant que je pouvois; bien sûr qu'elle seroit toujours trompée, & que son humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépense au-delà du produit. Toutefois je me consolais en pensant que ce produit du moins ne seroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvoit former, celle-là me paroissoit la moins ruineuse, & sans y envisager comme elle un objet de profit, j'y envisageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaises affaires & des escrocs. Dans cette idée je desirois ardemment de recouvrer autant de force & de santé qu'il m'en falloit pour veiller à ses affaires, pour être piqueur de ses ouvriers ou son premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faisoit faire, m'arra-

chant souvent à mes livres, & me distraisant sur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hyver suivant, Barillot revenant d'Italie, m'apporta quelques livres, entr'autres le Bontempi & la Cartella per musica, du P. Banchieri qui me donnèrent du goût pour l'histoire de la musique & pour les recherches théoriques de ce bel art. Barillot resta quelque tems avec nous, &, comme j'étois majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems suivant à Genève redemander le bien de ma mère, ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on sçût ce que mon frère étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été résolu. J'allai à Genève, mon père y vint de son côté. Depuis long-tems il y revenoit sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé son décret; mais comme on avoit de l'estime pour son courage & du respect pour sa probité, ou feignoit d'avoir oublié son affaire, & les Magistrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoisie, en lui rappelant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Genève sont, à cet égard, moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion, perd non-seulement son état, mais son bien. Le mien ne me fut donc pas disputé, mais se trouva, je ne sçais comment, réduit à fort peu de chose. Quoiqu'on fût à-peu-près sûr que mon frère étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquais de titres suffisans pour réclamer sa part, & je la laissai sans regret à mon père, qui en a joui tant qu'il a vécu. Sitôt que les formalités de justice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le reste aux pieds de Maman. Le cœur me bat-

toit de joie durant la route , & le moment où je déposai cet argent dans ses mains , me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames , qui , faisant ces choses-là sans effort , les voyent sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage , & cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même , s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablissoit point. Je dépérissois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort , & maigre comme un squelette. Mes battemens d'artères étoient terribles , mes palpitations plus fréquentes ; j'étois continuellement oppressé , & ma foiblesse enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir ; je ne pouvois presser le pas sans étouffer ; je ne pouvois me baïsser sans avoir des vertiges ; je ne pouvois soulever le plus léger fardeau ; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs sont les maladies des gens heureux ; c'étoit la mienne : les pleurs que je versois souvent sans raison de pleurer , les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau , l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie , tout cela marquoit cet ennui du bien-être , qui fait , pour ainsi dire , extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas , qu'il faut nécessairement que l'ame ou le corps souffre quand ils ne souffrent pas tous les deux , & que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieusement de la vie , ma machine en décadence m'en empêchoit , sans qu'on pût dire où la cause du mal avoit son vrai siège. Dans la suite , malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves , mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs ; & , maintenant que j'écris

ceci , infirme & presque sexagénaire , accablé de douleurs de toute espèce , je me sens , pour souffrir , plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever , ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures , je m'étois mis à étudier l'anatomie , & passant en revue la multitude & le jeu des pièces qui composoient ma machine , je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour ; loin d'être étonné de me trouver mourant , je l'étois que je pusse encore vivre , & je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que , si je n'avois pas été malade , je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne , je croyois les avoir toutes , & j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré , la fantaisie de guérir ; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher , de réfléchir , de comparer , j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur , & Salomon lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur , résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'Anet avoit fait à Montpellier pour aller voir le Jardin des Plantes & le Démonstrateur M. Sauvages , on lui avoit dit que M. Fizes avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. Fizes. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Genève en fournit le moyen. Maman , loin de m'en détourner , m'y exhorte , & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le Médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatiguant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans, cinq ou six autres chaises arrivèrent à la file, après la mienne. Pour le coup, c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étoient le cortège d'une nouvelle mariée, appelée Madame de ***. Avec elle étoit une autre femme, appelée Madame N***, moins jeune & moins belle que Madame de ***, mais non moins aimable, & qui, de Romans où s'arrêtoit celle-ci, devoit poursuivre sa route jusqu'au ***, près le Pont du Saint-Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoissance ne fut pas sitôt faite avec des femmes brillantes, & la suite qui les entourait : mais enfin, suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & , sous peine de passer pour un loup-garou, forcé de me présenter à la même table, il falloit bien que cette connoissance se fit ; elle se fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu : car tout ce fracas ne convenoit guères à un malade, & sur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si insinuanes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva de moi. Madame de ***, trop entourée de ses jeunes roquets, n'avoit guères le tems de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine, puisque nous allions nous quitter ; mais Madame N***, moins obsédée, avoit des provisions à faire pour sa route : voilà Madame N*** qui m'entreprend, & adieu le pauvre Jean-Jacques, ou plutôt, adieu la fièvre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me restèrent, & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma santé fut le premier texte de notre connoissance. On voyoit que j'étois malade, on sçavoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manières n'annonçassent pas un dé-

bauché ; car il fut clair dans la suite qu'on ne m'avoit pas soupçonné d'aller y faire un tour de casserolle. Quoique l'état de maladie ne soit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin, elles envoyoient sçavoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informoient comment j'avois passé la nuit. Une fois, selon ma louable coutume de parler sans penser, je répondis que je ne sçavois pas. Cette réponse leur fit croire que j'étois fou ; elles m'examinèrent davantage, & cet examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Madame de *** dire à son amie : il manque de monde, mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En se familiarisant, il falloit parler de soi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarassoit ; car je sentoits très-bien que, parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes, ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne sçais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel : je m'appellai Dudding, & l'on m'appella M. Dudding. Un maudit Marquis de ***, qui étoit là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus, & d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec M. Dudding. Il me parla du Roi Jacques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de S. Germain. J'étois sur les épines. Je ne sçavois, de tout cela, que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les gazettes ; cependant je fis, de ce peu, si bon usage, que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue angloise dont je ne sçavois pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenoit, & voyoit à regret le moment de se quitter. Nous faisions des journées de limacon. Nous nous trouvâmes un Dimanche à S. Marcellin ;

Madame N*** voulut aller à la messe, j'y fus avec elle ; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste & recueillie, elle me crut dévot, & prit de moi la plus mauvaise opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut ensuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression, ou plutôt, Madame N***, en femme d'expérience, & qui ne se rebutoit pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances, pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de présumer de ma figure, je crus qu'elle se moquoit de moi. Sur cette folie, il n'y eut sortes de bêtises que je ne fisse ; c'étoit pis que le Marquis du Legs. Madame N*** tint bon, me fit tant d'agaceries, & me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins sot eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoît davantage, étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois, & je lui disois en soupirant : ah ! que tout cela n'est-il vrai ! je serois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie, elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Madame de ***, & sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame N***, le Marquis de ***, & moi. Le Marquis, quoique malade & grondeur, étoit un assez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Madame N*** cachoit si peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plutôt que moi-même, & ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux bontés de la Dame, si, par un travers d'esprit dont moi seul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'enten-

doient pour me persiffler. Cette sottise acheva de me renverser la tête, & me fit faire le plus plat personnage, dans une situation où, mon cœur étant réellement pris, m'en pouvoit dicter un assez brillant. Je ne conçois pas comment Madame N*** ne se rebuta de ma maussaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'esprit, qui sçavoit discerner son monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre, & ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville à Saint-Jacques; je me souviendrai toujours de cette auberge ainsi que de la chambre que Madame N*** y occupoit. Après le dîner elle voulut se promener; elle sçavoit que le Marquis n'étoit pas allant: c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des fossés. Là je repris la longue histoire des mes plaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton si tendre, me pressant quelquefois contre son cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une stupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier si elle parloit sérieusement. Ce qu'il y avoit d'impayable, étoit que j'étois moi-même excessivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la première jeunesse, & elle ménageoit ses agaceries avec tant d'art qu'elle auroit séduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aise & toujours sur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenser ou de déplaire, la frayeur plus grande encore d'être hué, sifflé, berné, de fournir une histoire à table, & d'être complimenté sur mes entreprises par l'impitoyable

Marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma sotte honte, & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au supplice ; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon dont je sentoie tout le ridicule en si beau chemin ; ne sçachant plus quelle contenance tenir, ni que dire, je me taisois ; j'avois l'air boudeur ; enfin je faisois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureusement, Madame N*** prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence en passant un bras autour de mon cou, & dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvoit se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur & ma bouche n'ont si bien parlé ; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts, & si cette petite conquête avoit coûté des soins à Madame N***, j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans, je ne me rappellerois jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune ; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans sa figure qui empêchât son esprit & ses graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le visage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ses raisons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout son prix. On pouvoit la voir sans l'aimer, mais non pas la posséder sans l'adorer, & cela prouve, ce me semble, qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt & trop vif pour être excusable, mais où le cœur entroit du moins autant que les sens, & durant le tems court & délicieux que je passai

auprès d'elle , j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'imposoit , que , quoique sensuelle & voluptueuse , elle aimoit encore mieux ma fanté que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins sur moi ; au contraire il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux transi , martyr des rigueurs de sa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot , un sourire , un regard qui pût me faire soupçonner qu'il nous eût devinés ; & je l'aurois cru notre dupe , si Madame N*** qui voyoit mieux que moi , ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas , mais qu'il étoit galant homme ; & en effet on ne sçauroit avoir des attentions plus honnêtes , ni se comporter plus poliment qu'il fit toujours , même envers moi , sauf ses plaisanteries , sur-tout depuis mon succès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être , & me supposoit moins sot que je ne l'avois paru ; il se trompoit comme on a vu , mais n'importe ; je profitois de son erreur , & il est vrai qu'alors les rieurs étant pour moi , je prêtois le flanc de bon cœur & d'assez bonne grace à ses épigrammes ; & j'y ripostois quelquefois même assez heureusement , tout fier de me faire honneur auprès de Madame N*** de l'esprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une saison de bonne chère. Nous la faisions par-tout excellente , grace aux bons soins du Marquis. Je me serois pourtant passé qu'il les étendît jusqu'à nos chambres ; mais il envoyoit devant son laquais pour les retenir , & le coquin , soit de son chef , soit par l'ordre de son maître , le logeoit toujours à côté de Madame N*** & me fourroit à l'autre bout de la maison ; mais cela ne m'embarassoit guères , & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours , pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtois pures , vives , sans aucun mélange de peines ; ce sont les premières & les seules

que j'aie ainsi goûtées , & je puis dire que je dois à Madame N*** de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.

Si ce que je sentoie pour elle n'étoit pas précisément de l'amour , c'étoit du moins un retour si tendre pour celui qu'elle me témoignoit , c'étoit une sensualité si brûlante dans le plaisir & une intimité si douce dans les entretiens , qu'elle avoit tout le charme de la passion sans en avoir le délire , qui tourne la tête & fait qu'on ne sçait pas jouir. Je n'ai senti l'amour vrai qu'une seule fois en ma vie , & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de Warrens ; mais c'étoit pour cela même que je la possédois cent fois mieux. Près de Maman , mon plaisir étoit toujours troublé par un sentiment de tristesse , par un secret serrement de cœur que je ne surmontois pas sans peine ; au lieu de me féliciter de la posséder , je me reprochois de l'avilir. Près de Madame N*** , au contraire , fier d'être homme & d'être heureux , je me livrois à mes sens avec joie , avec confiance , je partageois l'impression que je faisois sur les siens ; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe , & pour tirer de-là de quoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis , qui étoit du pays ; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar , & dès-lors Madame N*** établit sa femme-de-chambre dans ma chaise , & je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette manière , & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar , elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours , durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure , pour une visite qui lui artira des importunités désolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétextait des incommodités qui ne

nous empêchèrent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & sous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours! j'ai dû les regretter quelquefois; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il fallut nous séparer, & j'avoue qu'il en étoit tems : non que je fusse rassasié, ni prêt à l'être; je m'attachois chaque jour davantage; mais malgré toute la discrétion de la Dame, il ne me restoit guères que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que, puisque ce régime me faisoit du bien, j'en userois. & que j'irois passer l'hiver au ***, sous la direction de Madame N***. Je devois seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines, pour lui laisser le tems de préparer les choses de manière à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois sçavoir, sur ce que je devois dire, sur la manière dont je devois me comporter. En attendant, nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du soin de ma santé; m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriraient, & se chargea, quelque sévère que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je serois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit sincèrement, car elle m'aimoit : elle m'en donna mille preuves plus sûres que des faveurs. Elle jugea par mon équipage que je ne nageois pas dans l'opulence; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre séparation me forcer de partager sa bourse qu'elle apportoit de Grenoble assez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin, je la quittai tout plein d'elle, & lui laissant, ce me semble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route, en la recommençant dans mes souvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une

bonne chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne pensois qu'au ***, & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame N*** & ses entours. Tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels Madame N*** étoit entrée pour me faire d'avance une idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa manière de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très souvent en mère idolâtre. Cette fille avoit quinze ans passés ; elle étoit vive, charmante, & d'un caractère aimable. On m'avoit promis que j'en serois careffé. Je n'avois pas oublié cette promesse, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiselle N*** traiteroit le bon ami de sa Maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont Saint-Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont du Gard ; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont du Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup, l'objet passa mon attente, & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert, où le silence & la solitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun ? Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire enten-

dre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un insecte dans cette immensité. Je sentoais, tout en me faisant petit, je ne sçais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me disois eu soupirant : que ne suis-je né Romain ! Je restai-là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame N***. Elle avoit bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont du Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes, j'allai voir les Arènes ; c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impression, soit que mon admiration se fût épuisée sur le premier objet, soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaste & superbe Cirque est entouré de vilaines petites maisons, & d'autres maisons plus petites & plus vilaines encore en remplissent l'Arène, de sorte que le tout ne produit qu'un effet disparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaisir & la surprise. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone, infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu & conservé avec toute la décence & la propreté possibles, & qui par cela même me fit une impression plus forte & plus agréable. Les François n'ont soin de rien, & ne respectent aucun Monument. Ils sont tout feu pour entreprendre, & ne savent rien finir, ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point, & ma sensualité, mise en exercice, s'étoit si bien éveillée, que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chère, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret, le plus estimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient sçu tirer parti de son heureuse situation, pour le tenir abondamment approvisionné & avec choix. C'étoit
réellement

réellement une chose curieuse de trouver dans une maison seule & isolée, au milieu de la campagne, une table fournie en poisson de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, servie avec ces attentions & ces soins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq sous. Mais le Pont-de-Lunel ne resta pas long-tems sur ce pied; & à force d'user sa réputation, il la perdit enfin tout-à fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade; je m'en souvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me restèrent; & quoique l'habitude m'y rendit moins sensible, c'en étoit assez pour se croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet, ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faisoient plus souffrir l'esprit que le corps, dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que, distrait par des passions vives, je ne songeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le sentoisiôt que j'étois de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de Madame N***, & au but de mon voyage. J'allai consulter les Praticiens les plus illustres, sur-tout M. Fizes, & pour surabondance de précaution, je me mis en pension chez un Médecin. C'étoit un Irlandois, appelé Fitz-Moris, qui tenoit une table assez nombreuse d'Étudiens en Médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. Fitz-Moris se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture, & ne prenoit rien de ses Pensionnaires pour ses soins, comme Médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. Fizes, & de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi, quant au régime; on ne gagnoit pas d'indigestions à cette pension-là, & quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espèce, les objets de comparaison étoient si proches, que je ne pouvois m'empê-

cher de trouver quelquefois en moi-même, que M*** étoit un meilleur pourvoyeur que M. Fitz-Moris. Cependant comme on ne mourroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie, cette manière de vivre me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, sur-tout je ne sçais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame N***; car la correspondance alloit son train, & Rousseau se chargeoit de retirer les lettres de son ami Dudding. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes Commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans. On se rassembloit, on alloit dîner. Après diné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir: c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas; je n'en avois ni la force ni l'adresse, mais je pariois, & suivant avec l'intérêt du pari, nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faisois un exercice agréable & salutaire, qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais; mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. Fitz-Moris, grand joueur de mail, étoit notre Président, & je puis dire, malgré la mauvaise réputation des Étudiens, que je trouvais plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces Étudiens plusieurs Irlandois, avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois, par pré-

caution pour le ***, car le tems approchoit de m'y rendre. Madame N*** m'en pressoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair que mes Médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire, & me traitoient sur ce pied, avec leur squine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des Théologiens, les Médecins & les Philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces Messieurs ne connoissoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade: car comment supposer que des Docteurs ne fussent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser & me faire manger mon argent, & jugeant que leur substitut du *** feroit cela tout aussi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de Novembre, après six semaines ou deux mois de séjour dans cette ville, où je laissai une douzaine de louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction, si ce n'est un Cours d'Anatomie, commencé sous M. Fitz-Moris, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquoit, & qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dehors de moi sur la résolution que j'avois prise, j'y réfléchissois en m'avancant toujours vers le Pont Saint-Esprit, qui étoit également la route du *** & de Chambéry. Les souvenirs de Maman, & ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame N***, réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma première route. Ils devinrent si vifs au retour, que, balançant l'amour du plaisir, ils me mirent en état d'écouter la raison seule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer, je pouvois être

moins heureux que la première fois ; il ne falloit dans tout le *** qu'une seule personne qui eût été en Angleterre , qui connût les Anglois , ou qui fût leur langue , pour me démasquer. La famille de Madame N *** pouvoit se prendre de mauvaise humeur contre moi , & me traiter peu honnêtement. Sa fille , à laquelle malgré moi je pensois plus qu'il n'eût fallu , m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux , & cette peur faisoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mère , chercher à corrompre sa fille , à lier le plus détestable commerce , à mettre la diffention , le déshonneur , le scandale & l'enfer dans sa maison ? Cette idée me fit horreur , je pris bien la ferme résolution de me combattre & de me vaincre si ce malheureux penchant venoit à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat ? Quel misérable état de vivre avec la mère , dont je serois rassasié , & de brûler pour la fille , sans oser lui montrer mon cœur ? Quelle nécessité d'aller chercher cet état , & m'exposer aux malheurs , aux affronts , aux remords , pour des plaisirs dont j'avois d'avance épuisé le plus grand charme : car il est certain que ma fantaisie avoit perdu sa première vivacité. Le goût du plaisir y étoit encore , mais la passion n'y étoit plus. A cela se mêloient des réflexions relatives à ma situation , à mes devoirs , à cette Maman si bonne , si généreuse , qui déjà chargée de dettes , l'étoit encore de mes folles dépenses , qui s'épuisoit pour moi , & que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif , qu'il l'emporta à la fin. En approchant du Saint-Esprit , je pris la résolution de brûler l'étappe du *** , & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement , avec quelques soupirs , je l'avoue , mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la première fois de ma vie de me dire , je mérite ma propre estime : je sçais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la

première obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avois adoptés, il y avoit peu de reins, après les règles de sagesse & de vertu que je m'étois faites & que je m'étois senti si fier de suivre, la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir si-tôt & si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté : l'orgueil eût peut-être autant de part à ma résolution que la vertu ; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'ame & de la disposer à en faire de meilleures ; car telle est la foiblesse humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma résolution, je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivresse avoit fait disparaître. Plein de bons sentimens & de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute ; ne pensant qu'à régler désormais ma conduite sur les loix de la vertu, à me consacrer sans réserve au service de la meilleure des mères, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! la sincérité de mon retour au bien sembloit me promettre une autre destinée ; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée ; & quand mon cœur plein d'amour pour les choses bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeste qui devoit traîner à sa suite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-

journée sur mon calcul , je restai autant de tems à Chaparrillan , afin d'arriver juste au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réussi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une espèce de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois , & ces empressemens qui m'étoient si sensibles , valaient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De très-loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin ; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé ; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois personne dans la cour , sur la porte , à la fenêtre ; je commence à me troubler ; je redoute quelque accident. J'entre ; tout est tranquille ; des ouvriers goûtoient dans la cuisine ; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir ; elle ignoroit que je dussé arriver. Je monte , je la vois enfin , cette chère Maman , si tendrement , si vivement , si purement aimée ; j'accours , je m'élançe à ses pieds. Ah ! te voilà , petit ! me dit-elle en m'embrassant ! As-tu fait bon voyage ? Comment te portes-tu ? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avoit pas reçu ma lettre ? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non , lui dis-je , & l'éclaircissement finit là. Un jeune-homme étoit avec elle. Je le connoissois pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ : mais cette fois il y paroissoit établi , il l'étoit. Bref , je trouvai ma place prise.

Ce jeune-homme étoit du Pays de Vaud ; son père appelé Vintzenried , étoit concierge , ou soi-disant Capitaine du château de Chillon. Le fils de Monsieur le Capitaine étoit garçon perruquier , & couroit le monde en cette qualité , quand il vint se présenter à Madame de Warens , qui

le reçut bien , comme elle faisoit tous les passans , & surtout ceux de son pays. C'étoit un grand fada blondin , assez bien fait , le visage plat , l'esprit de même , parlant comme le beau Léandre , mêlant tous les tons , tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes ; ne nommant que la moitié des Marquises avec lesquelles il avoit couché , & prétendant n'avoir point coëffé de jolies femmes , dont il n'eût aussi coëffé les maris. Vain , sot , ignorant , insolent ; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence , & l'affocié qui me fut offert après mon retour.

O ! si les ames dégagées de leurs terrestres entraves , voyent encore du sein de l'éternelle lumière ce qui se passe chez les mortels , pardonnez , ombre chère & respectable , si je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes , si je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois , je veux être vrai pour vous comme pour moi-même ; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! combien votre aimable & doux caractère , votre inépuisable bonté de cœur , votre franchise & toutes vos excellentes vertus ne rachètent elles pas de foibleffes , si l'on peut appeller ainsi les torts de votre seule raison ? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices ; votre conduite fut répréhensible , mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé , diligent , exact pour toutes ses petites commissions , qui étoient toujours en grand nombre ; il s'étoit fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu , il se faisoit voir & sur-tout entendre à-la-fois à la charrue , aux foins , aux bois , à l'écurie , à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit , parce que c'étoit un travail trop paisible & qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger & charrier , de scier ou fendre du bois ; on le voyoit toujours

la hache ou la pioche à la main : on l'entendoit courir , coigner , crier à pleine tête. Je ne sçais de combien d'hommes il faisoit le travail , mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamarre en imposa à ma pauvre Maman ; elle crut ce jeune-homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher , elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres , & n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur , ses sentimens les plus constans , les plus vrais , ceux sur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleversement dans tout mon être ! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement disparurent ; & moi qui depuis mon enfance ne sçavois voir mon existence qu'avec la sienne , je me vis seul pour la première fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étois jeune encore ; mais ce doux sentiment de jouissance & d'espérance qui vivifie la jeunesse me quitta pour jamais. Dès-lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide , & si quelquefois encore une image de bonheur effleura mes desirs , ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre , je sentoais qu'en l'obtenant je ne serois pas vraiment heureux.

J'étois si bête , & ma confiance étoit si pleine , que malgré le ton familier du nouveau venu , que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman , qui rapprochoit tout le monde d'elle , je ne me serois pas avisé d'en soupçonner la véritable cause , si elle ne me l'eût dite elle-même ; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage , si mon cœur

eût pu se tourner de ce côté-là ; trouvant , quant à elle , la chose toute simple , me reprochant ma négligence dans la maison , & m'alléguant mes fréquentes absences , comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les vuides. Ah ! Maman , lui dis-je , le cœur serré de douleur , qu'osez-vous m'apprendre ? Quel prix d'un attachement pareil au mien ? Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie , que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chère ? J'en mourrai , mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou , que j'étois un enfant , qu'on ne mourroit point de ces choses-là ; que je ne perdrois rien , que nous n'en serions pas moins bons amis , pas moins intimes dans tous les sens , que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre , en un mot , que tous mes droits demeuroient les mêmes , & qu'en les partageant avec un autre , je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté , la vérité , la force de mes sentimens pour elle , jamais la sincérité , l'honnêteté de mon ame ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds , j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non , Maman , lui dis-je avec transport , je vous aime trop pour vous avilir ; votre possession m'est trop chère pour la partager : les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis , se sont accrus avec mon amour ; non , je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations ; soyez - en toujours digne : il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous , ô Maman ! que je vous cède : c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissai-je périr mille fois , avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime !

Je tins cette résolution avec une constance digne , j'ose

le dire, du sentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment, je ne vis plus cette Maman si chérie, que des yeux d'un véritable fils; & il est à noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation secrète, comme je m'en suis trop aperçu, elle n'employa jamais, pour m'y faire rendre, ni propos insinuans, ni caresses, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes savent user, sans se commettre, & qui manquent rarement de leur réussir. Réduit à me chercher un sort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je passai bientôt à l'autre extrémité, & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement, que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent desir de la voir heureuse, à quelque prix que ce fût, absorboit toutes mes affections: elle avoit beau séparer son bonheur du mien, je le voyois mien, en dépit d'elle.

Ainsi commencèrent à germer avec mes malheurs les vertus dont la semence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées, & qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée, fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit supplanté. Je voulus, au contraire, & je voulus sincèrement, m'attacher à ce jeune-homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne, s'il étoit possible, & faire, en un mot, pour lui, ce qu'Anet avoit fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parrité manquoit entre les personnes. Avec plus de douceur & de lumières, je n'avois pas le sang-froid & la fermeté d'Anet, ni cette force de caractère qui en imposoit, & dont j'aurois eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans le jeune-homme les qualités qu'Anet avoit trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnoissance, sur-

tout le sentiment du besoin que j'avois de ses soins, & l'ardent desir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun, qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maison, & mesurant les services qu'il y croyoit rendre sur le bruit qu'il y faisoit, il regardoit ses haches & ses pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard, il n'avoit pas tort; mais il parloit de là pour se donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payfans du Gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de Vintzenried, ne lui paroissant pas assez noble, il le quitta pour celui de Monsieur de Courtilles, & c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu à Chambéry, & en Maurienne où il s'est marié.

Enfin tant fit l'illustre personnage qu'il fut tout dans la maison, & moi rien. Comme, lorsque j'avois le malheur de lui déplaire, c'étoit Maman, & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'exposer à ses brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il desiroit, & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il remplissoit avec une fierté sans égale, il falloit que je fusse là spectateur oisif, & tranquille admirateur de sa prouesse. Ce garçon n'étoit pourtant pas absolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman, parce qu'il étoit impossible de ne la pas aimer: il n'avoit même pas pour moi de l'aversion; & quand les intervalles de ses fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois assez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un sot, après quoi il n'en faisoit pas moins de nouvelles sottises. Il avoit d'ailleurs une intelligence si bornée, & des goûts si bas, qu'il étoit difficile de lui parler raison, & presque impossible de se plaire avec lui. A la pos-

session d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre, vieille, rousse, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fit mal au cœur. Je m'aperçus de ce nouveau manège, & j'en fus outré d'indignation : mais je m'aperçus d'une autre chose, qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jeta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors. Ce fut le refroidissement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée, & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qu'il en résulte pour elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme, dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle & si forte fut altérée, en elle, par une abstinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'estime. Dès-lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs, qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à se plaindre du nouveau venu ; quand ils étoient bien ensemble, j'entrois peu dans ses confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une manière d'être dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore, mais elle ne lui faisoit plus besoin, & j'aurois passé des jours entiers sans la voir, qu'elle ne s'en feroit pas apercevoir.

Insensiblement je me sentis isolé & seul dans cette même maison, dont auparavant j'étois l'ame, & où je vivois, pour ainsi dire, à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à

me séparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux mêmes qui l'habitoient; & pour m'épargner de continuel déchiremens, je m'enfermai avec mes livres, ou bien j'allois soupier & pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chère, irritoient ma douleur, & qu'en cessant de la voir, je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison; je le lui dis, & loin de s'y opposer, elle le favorisa. Elle avoit à Grenoble une amie, appelée Madame Deybens, dont le mari étoit ami de M. de Mably, grand Prévôt à Lyon. M. Deybens me proposa l'éducation des enfans de M. de Mably : j'acceptai, & je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation, dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avois à-peu-près les connoissances nécessaires pour un Précepteur, & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de Mably, j'eus le tems de me défabuser. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier, si l'emportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réussir mes soins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable, quand les choses alloient de travers. Quand mes élèves ne m'entendoient pas, j'extravaguais, & quand ils marquoient de la méchanceté, je les aurois tués; ce n'étoit pas le moyen de les rendre sçavans & sages. J'en avois deux; ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de huit à neuf ans, appelé Sainte-Marie, étoit d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet, appelé Condillac, paroissoit presque stupide, mufard, têtu comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger

qu'entre ces deux sujets je n'avois pas besoin faite. Avec de la patience & du sang-froid peut-être aurois-je pu réussir ; mais faute de l'une & de l'autre , je ne fis rien de bien , & mes élèves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'affiduité , mais je manquois d'égalité , sur-tout de prudence. Je ne sçavois employer auprès d'eux que trois instrumens , toujours inutiles & souvent pernicioeux auprès des enfans , le sentiment , le raisonnement , la colère. Tantôt je m'attendrissois avec Sainte-Marie jusqu'à pleurer , je voulois l'attendrir lui-même , comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur ! tantôt je m'épuisais à lui parler raison , comme s'il avoit pu m'entendre , & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils , je le prenois tout de bon pour raisonnable , parce qu'il étoit raisonneur. Le petit Condillac étoit encore plus embarrassant , parce que n'entendant rien , ne répondant rien , ne s'émouvant de rien , & d'une opiniâtreté à toute épreuve , il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur ; alors c'étoit lui qui étoit le sage , & c'étoit moi qui étois l'enfant. Je voyois toutes mes fautes , je les sentoies , j'étudiois l'esprit de mes élèves , je les pénétois très-bien , & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aye été la dupe de leurs ruses ; mais que me servoit de voir le mal , sans sçavoir appliquer le remède ? En pénétrant tout je n'empêchois rien , je ne réussissois à rien , & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réussissois guères mieux pour moi que pour mes élèves. J'avois été recommandé par Madame Deybens à Madame de Mably. Elle l'avoit priée de former mes manières & de me donner le ton du monde ; elle y prit quelques soins & voulut que j'appriisse à faire les honneurs de sa maison : mais je m'y pris si gauchement , j'étois si honteux , si sot , qu'elle se rebuta & me planta-là. Cela ne m'en-

pêcha pas de devenir, selon ma coutume, amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s'en aperçut, mais je n'osai jamais me déclarer; elle ne se trouva pas d'humeur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes soupirs, dont même je m'ennuyai bientôt, voyant qu'ils n'aboutissoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries, parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs les principes élevés que je m'étois faits, devoient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses, & il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été; mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, & j'aurois grand-peur de voler comme dans mon enfance, si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de Mably. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table, m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche: je croyois sçavoir bien coller le vin, je m'en vantai; on me confia celui-là, je le collai & le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, & l'occasion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & presqu'insulter le maître de la maison. En acheter moi même, je n'osai jamais. Un beau Monsieur, l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il? Enfin, je me rappelai le pis-aller d'une grande Princesse à qui l'on disoit que les payfans n'avoient pas de pain, & qui

répondit : qu'ils mangent de la brioche, Encore, que de façons pour en venir là ! Sorti seul à ce dessein, je parcourais quelquefois toute la ville & passois devant trente pâtisfiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique, & que sa physionomie m'attirât beaucoup pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi quand j'avois une fois ma chère petite brioche, & que, bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faisois-là tout seul, en lisant quelques pages de roman ! Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie au défaut d'un tête-à-tête. C'est le supplément de la société qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'est comme si mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été dissolu ni crapuleux, & ne me suis enivré de ma vie. Ainsi mes petits vols n'étoient pas fort indiscrets : cependant ils se découvrirent ; les bouteilles me décelèrent. On ne m'en fit pas semblant ; mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de Mably se conduisit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme, qui, sous un air aussi dur que son emploi, avoit une véritable douceur de caractère & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, & ce qu'on n'attendroit pas d'un Officier de Maréchaussée, même très-humain. En sentant son indulgence, je lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre & d'une situation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'essai, durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever.

M. de Mably

M. de Mably lui-même voyoit tout cela aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine, & cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus insupportable, étoit la comparaison continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté : c'étoit le souvenir de mes chères Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & sur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenoit des ferremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant & à pied pour retourner auprès d'elle ; pourvu que je la revisse encore une fois, j'aurois été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeunesse, & je me retrouve à ses pieds. Ah ! j'y serois mort de joie si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y trouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines ! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle : mais je venois rechercher le passé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je resté demi-

heure avec elle , que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir , & cela sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne ; car au fond Courtilles n'étoit pas mauvais , & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout , & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi ? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant. L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeler incessamment tant de doux souvenirs , c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets , livré à la plus noire mélancolie , je repris le train de rester seul hors les heures de repas. Enfermé avec mes livres , j'y cherchois des distractions utiles ; & sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois , je me tourmentoïs de rechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir , quand Maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer ; mais depuis moi tout cela étoit changé. Son économe étoit un dissipateur. Il vouloit briller : bon cheval , bon équipage ; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins ; il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance , les quartiers en étoient engagés , les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être saisie & peut-être supprimée. Enfin je n'envisois que ruine & désastres , & le moment m'en sembloit si proche , que j'en sentoïs d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y

chercher des remèdes contre le trouble de mon ame , je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois ; & revenant à mes anciennes idées , me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne , pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentoís pas assez sçavant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la République des Lettres , & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner. Au contraire , j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme sçavant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note , & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert , je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi , sçachant sur-tout qu'en général apprendre la musique n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes , je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres , pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées , lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves , & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit , & je vis en y repensant que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès , & je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres , avec la plus grande exactitude , & je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment , je crus ma fortune faite ; & , dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout , je ne songeai qu'à partir pour Paris , ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'Académie , je ne fisse une ré-

volution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours, ma résolution fut prise & exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inspirée, & toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoye avec mon système de musique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Hérón.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec une fidélité dont mon cœur est content. Si dans la suite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchise, & c'étoit mon dessein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors, on sçaura pourquoi je me tais.

Fin du Tome sixième.



